ANDRÉ SPIRE

Quelques
JUIFS
ET DEMI-JUIFS

BERNARD GRASSET

STADTELLIOTHEK
FRANKFURT AM MAIN

QUELQUES JUIFS
ET
DEMI-JUIFS

I

DU MÊME AUTEUR

- La Cité Présente** (*poèmes*). Société d'Éditions Littéraires et Artistiques, Paris, 1903.
- Et Vous Riez** (*poèmes*). Cahiers de la Quinzaine, Paris, 1905.
- Versets** (Et Vous Riez, Poèmes Juifs). Mercure de France, Paris, 1908.
- Israël Zangwill**. Cahiers de la Quinzaine, Paris, 1909.
- J'ai trois Robes Distinguées**. Cahiers du Centre, Moulins, 1910.
- Vers les Routes Absurdes** (*poèmes*). Mercure de France, Paris, 1911.
- Quelques Juifs** (Israël Zangwill, Otto Weininger, James Darmesteter). Mercure de France, Paris, 1913.
- Et J'ai voulu la Paix !** (*poèmes*). The Egoist, Londres, 1916.
- Les Juifs et la Guerre**. Payot, Paris, 1917.
- Le Secret** (*poèmes*). Nouvelle Revue française, Paris, 1917.
- Poèmes Juifs**. Kundig-Crès, Genève-Paris, 1919.
- Tentations** (*poèmes*). Camille Bloch, Paris, 1920.
- Samaël** (*poème dramatique*). Crès, Paris, 1921.
- Fournisseurs** (*poèmes*). Éditions du Monde Nouveau, Paris, 1923.
- Refuges**, avec neuf bois gravés de Maurice SAVIN, Éditions de la Belle Page, Paris, 1926.

ANDRÉ SPIRE

QUELQUES JUIFS ET DEMI-JUIFS

I

PARIS
BERNARD GRASSET

ÉDITEUR

61, RUE DES SAINTS-PÈRES, 61

1928

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

Copyright by Bernard Grasset, 1928.

AVANT-PROPOS

*Ils m'ont assez opprimé dans
ma jeunesse...
Mais ils ne m'ont pas vaincu.*

Psaume 129.

Dans le présent ouvrage sont réunies quelques-unes des études que, depuis plus de vingt ans, j'ai consacrées à la Question Juive.

Les unes ont été écrites au temps où, comme a dit Maurras, *les Français ne s'aimaient pas*, c'est-à-dire où certains Français avaient entrepris de réduire certains autres Français à la condition de citoyens de seconde classe.

Ces derniers, dont je suis, ont bien été obligés de défendre les droits qui leur avaient été accordés par la Révolution française. C'est ce qui explique le caractère de combat d'un certain nombre de ces études, principalement celles qui, consacrées à *Israël Zangwill*, à *Otto Weininger* et à *James Darmesteter*, après avoir été publiées dans diverses revues, de 1909 à 1913, sont devenues les chapitres du volume *Quelques Juifs* édité, à la fin de 1913, par le *Mercure de France*.

Ces chapitres, mis à jour dans leur texte ou au moins dans des notes, et complétés d'un chapitre

nouveau écrit en 1927, forment le tome I^{er} du présent ouvrage (1).

Dans le tome II, dont les chapitres ont été écrits de 1922 à 1927, je me suis occupé de divers écrivains : les uns parce qu'ils se sont intéressés aux mœurs, à la vie juives, pour les décrire, les chanter, les admirer, les critiquer ou les railler, bref ont traité de sujets juifs ; les autres parce qu'ils sont de sang, complètement ou partiellement, juif, et qu'il me semblait que dans leurs œuvres il était possible de saisir quelques-uns des caractères ou des tendances qu'on s'est plu à reconnaître chez les hommes de sang juif.

Car le sang, c'est l'âme, s'il est vrai que les racines de notre pensée claire plongent dans l'Inconscient, donc dans les nerfs, dans les muscles, les glandes, dans tout le chimisme de l'enveloppe charnelle qui est transitoirement nôtre, qui fut autrefois celle des générations où a vécu notre germe avant nous.

Maurice Barrès ne me contredirait pas, lui dont le nom, admiré, détesté, est prononcé si souvent au cours de ces pages ; Maurice Barrès qui s'étonnait de ce que les écrivains juifs de sa génération n'aient pas cherché « à fixer *l'âme juive* dans une œuvre d'imagination, comme lui-même s'efforçait de fixer *l'âme lorraine* » (2). Constatez, disait-il aux jeunes

(1) La date qui figure à la fin des chapitres est celle de leur rédaction. Lorsque nous avons indiqué deux dates, la seconde est celle de la publication aux Éditions du Mercure de France. Les notes non datées ont été rédigées en 1913. Pour celles que nous avons rédigées ou mises au point plus récemment, la date indiquée est celle de la rédaction ou de la mise au point.

(2) Robert DREYFUS, *Alexandre Weill*, p. 26. Voir ci-après p. 20, note 2.

gens désireux « de reconnaître leur véritable nature », de « faire de leur âme le meilleur emploi,... que vous êtes faits pour sentir en Lorrains, en Alsaciens, en Bretons, en Belges, en Juifs » (1).

A nous, Juifs, sa leçon de « culture du Moi », il la donna de manière un peu rude. Et si elle sauva quelques-uns des plus militants d'entre nous du doute de soi, de cette attitude hésitante, timide, humiliée, où s'enlisaient les Juifs français aux environs de 1900, c'est beaucoup moins, je pense, ses attaques, ses impertinences, ses outrages, son enseignement de haine, qui redressèrent les têtes et les âmes juives d'aujourd'hui, qu'un enseignement d'amour.

Le 27 octobre 1904, Charles Péguy publiait, dans ses *Cahiers de la Quinzaine*, un mince volume, le *Chad Gadya* d'Israël Zangwill, traduit par Mathilde Salomon.

Lu par les collaborateurs de Péguy, dont plusieurs étaient Juifs, et par ses abonnés juifs qui étaient nombreux, répandu par eux dans ces milieux juifs que la bataille dreyfusiste avait obligés à regarder en eux-mêmes et dans le passé de leur race, *Chad Gadya* joua le rôle d'un cristal dans un liquide sursaturé, et, sur certains esprits sensibles, agit à la manière d'un retour, d'une conversion : bouleversement, crise de larmes. Chez les plus faibles ou les plus occupés, comme le conseiller-référendaire Sittenheim dont j'ai essayé d'imaginer le trouble, conversion passagère (2). Chez d'autres, conversion durable,

(1) Maurice BARRÈS, *Un Homme Libre*, édit. Plon, p. 246, et *Scènes et Doctrines du Nationalisme*, édit. Émile Paul, p. 15.

(2) Voir ci-après, pp. 5 et suiv.

direction de vie soudainement changée, naissance d'une vocation.

Des Juifs français qui avaient perdu tout contact avec la vie juive, qui ignoraient à peu près tout de l'histoire juive, se mirent à les étudier avec ferveur. Les romans où Zangwill peint la vie entassée et pittoresque des grands ghettos de Londres, de New-York, de l'Est européen, les nouvelles où il conte la vie pathétique des grands idéalistes juifs, Uriel Acosta, Spinoza, des réformateurs, des fondateurs de sectes, des mystiques juifs, de tous ceux qu'il appelle les *Rêveurs du Ghetto*, les y aidèrent. Et peu à peu, eux-mêmes, au lieu de chercher, comme naguère, à cacher leur âme juive, sentirent le besoin de l'épancher, de la chanter. Des poèmes juifs, des romans juifs, des drames et des comédies juives parurent. Une littérature juive de langue française était née, et pas seulement l'œuvre d'écrivains juifs, mais de chrétiens eux-mêmes, intéressés par le pittoresque de la vie juive et les angoissants problèmes que soulève l'existence de masses juives au milieu des peuples chrétiens de l'Est de l'Europe et de la péninsule des Balkans.

C'est à l'influence de Zangwill, non moins qu'à celle de Barrès, qu'il faut rattacher le conte Bar-Cochébas, dédié par les frères Tharaud à « la mémoire du grand Bernard Lazare », et que publia Péguy dans ses *Cahiers*, le 29 janvier 1907.

D'autres suivirent, des Tharaud, de Jean-Richard Bloch, dont les noms sont sur toutes les lèvres. Et si j'avais voulu étudier tous les courants, tous les remous de ce nouveau flot littéraire qui, surtout depuis l'armistice, s'est mis à couler avec une abon-

dance si imprévue, ce n'est pas deux volumes qu'il m'eût fallu écrire, mais une série de livres qui ne prendrait fin qu'avec ma vie même.

Dans ces études écrites au jour le jour, je n'ai pas essayé de porter un jugement d'ensemble sur un mouvement naissant où j'étais trop mêlé pour ne pas être taxé d'être partial. Qu'au lieu de mettre l'accent sur ce qui ressemble et rassemble, une partie des artistes d'aujourd'hui se complaisent à le mettre sur ce qui diffère, et partant, sépare, désunit, est-ce un bien, est-ce un mal ? À certains de mes amis libéraux, républicains ou socialistes, je sais que cela ne plaît pas outre mesure.

Quant à cette bourgeoisie juive, qui se croit une élite parce qu'elle a réussi à faire son trou au milieu de la bourgeoisie catholique et protestante, et, comme elle, possède des hôtels dans les quartiers chics et des limousines, et l'hiver, descend vers le soleil par le Sud-Express et le Train Bleu, elle s'étonne, s'agace. Elle trouve que nous sommes trop voyants, pas discrets. Car, n'est-ce pas, dans un pays de vieille civilisation comme le nôtre, la bonne éducation c'est de ne pas se faire remarquer.

On ne les remarquait pas, eux, leurs pères, ni leurs grands-pères. Ils étaient très bien élevés, bien timides, bien sages. Ils avaient réussi à ressembler aux autres, à tout le monde. Et quand leurs fils étaient les premiers en classe, mon Dieu ! je ne dis pas qu'ils les grondaient, mais cela ne leur faisait pas tout à fait plaisir, parce que cela aussi c'est se faire remarquer.

Ni à droite, ni à gauche, ni en haut, ni en bas, voilà leur Judaïsme ! Quelque chose de tranquille, de

paisible, de plat, de terre à terre, et comme a dit le rabbin Julien Weill, très juste milieu.

Et bien ! lorsqu'ils n'étaient encore que des *Israélites*, quand ils tremblaient d'entendre prononcer le mot *Juif*, dans un salon, dans une conférence, une salle de théâtre, dans un cours, qu'à tout prix, même celui de l'originalité, de la fougue, ils évitaient de le laisser tomber du bout de leurs lèvres, de leurs plumes et que leurs pinceaux, leurs ciseaux, leurs burins se retournaient plutôt que peindre, de sculpter, de graver une image ou une scène juives, obtenaient-ils cette acceptation sociale à laquelle ils sacrifiaient tant de choses essentielles, trouvaient-ils la tranquillité, la paix, la paix des morts ?

Non. Leurs ennemis de toujours savaient bien les déceler sous leurs écrans ou sous leurs masques, flairer « le sceau du bouc que met Israël sur toutes les productions de l'esprit ». L'homme de théâtre reconnaissait « l'existence d'un théâtre juif, école de démoralisation, musée ethnique de pourriture » ; le peintre, « que le juif a fait de la peinture une bourse de la couleur et du dessin, un agiotage et un battage au détriment de l'art véritable » ; le professeur, « que le juif n'a qu'un but en Sorbonne et ailleurs : la destruction de la culture française, l'abrutissement de la jeunesse instruite » ; le savant, « que le juif fait du laboratoire une boutique et de la recherche un moyen de s'enrichir, en exploitant la crédulité du public » (1).

Et le pire ce n'était pas cette attitude grossière, mais du moins franche, les grosses vagues projetées

(1) LÉON DAUDET, *Action française* du 12 mars 1913.

par ces lourds pavés, mais les innombrables petites ondes qui naissaient d'elles : ces sourires ambigus, ces poignées de mains molles, tout l'antijudaïsme diffus qu'on sentait, chaque jour, gagner autour de soi, près de soi, parmi ceux-là mêmes dont on aimait les œuvres, admirait la vie, avec qui on collaborait, combattait.

De l'Académie Goncourt, dont tous les membres n'étaient pas des écrivains ou des hommes d'ancien régime, Jules Renard écrivait : « Ils sont tous antisémites, du moins en ce qui concerne une élection future à l'Académie. Pas de Juifs ! (1) ». Lorsque Marcel Schwob y posa sa candidature, ses titres ne furent pas même examinés. Et quand Julien Benda eut la faiblesse de présenter son *Ordination* à ses suffrages, elle y préféra les *Filles de la Pluie*, de M. Savignon.

Tous antisémites, et le grand Rosny, et le républicain, le socialisant, le dreyfusard, Jules Renard lui-même. « Antisémitisme de race, écrivait-il dans son *Journal* (2), je refuse de l'être en fait, parce que je ne trouve pas ça très chic. Les Juifs font tout ce qu'ils veulent, excepté des chefs-d'œuvre : ça, c'est notre spécialité. »

Et bien penser cela, écrire cela, est devenu quasiment impossible, aujourd'hui que la jeunesse juive a repris conscience d'elle-même, maintenant qu'il y a des pièces juives, des revues juives, des romans juifs, des poèmes juifs.

C'est avec curiosité, avec sympathie, que la critique, la critique indépendante, et des revues catho-

(1) et (2) Jules RENARD, *Journal*, (27 février et 13 octobre 1908). François BERNOUARD, édit., Paris, 1927.

liques même, suivent, résument, étudient ce grand mouvement de renaissance juive. Et l'apport juif à l'activité spirituelle des nations n'est plus considéré comme un germe pernicieux, une moisissure, mais un levain.

« Entre toutes les religions..., aussi bien en France que dans les autres pays, le Judaïsme se signale par une vitalité intense, débordante, presque fébrile... ô race en tout féconde ! » écrit M. Joseph Bonsirven, professeur au *Scolasticat* d'Enghien, dans la revue *Les Etudes* (1).

François Mauriac, romancier catholique :

« Notre génération de romanciers est la première qui ne soit pas née sous le signe de Balzac. Elle écrit sous le signe de Freud et de Proust (2) ».

Et Albert Thibaudet (3) :

« Obscur frisson, fièvre royale, quelle histoire on écrirait avec une goutte de sang grec », dit Maurice Barrès dans sa dédicace du *Voyage de Sparte* à Madame de Noailles. Instructive histoire, ici, d'une goutte de sang juif dans notre courant littéraire ! Je retrouvais l'autre jour ces images motrices, presque musculaires, dans le style et l'élan de la *Judith* de M. Bernstein... Je songe à cette mobilité, à cette inquiétude d'Israël, à ces tentes dont Bossuet, dans le *Sermon sur l'Unité de l'Eglise*, fait le symbole du peuple de Dieu. *Quam pulchra tabernacula, Jacob, et tentoria tua, Israël !* Maison nomade de toile qu'un

(1) Joseph BONSI RVEN, *Bulletin du Judaïsme français*, dans les *Études* du 5 et 20 septembre 1927.

(2) Nouvelles Littéraires du 26 mai 1923.

(3) Marcel Proust et la Tradition française, *Nouvelle Revue Française*, du 1^{er} janvier 1923, p. 138.

des grands rythmes de l'histoire oppose à la maison de pierre romaine. *Tu es Petrus...* Le livre classique de notre civilisation méditerranéenne, celui de l'homme industriel, de l'*homo faber*, vainqueur de la mauvaise fortune, artificieux, artisan et artiste, l'*Odyssée*, a cristallisé lui-même, comme l'a montré Bérard, autour de doublets gréco-sémitiques. Un Montaigne, un Proust, un Bergson, installent dans notre complexe et riche univers littéraire ce qu'on pourrait appeler le doublet franco-sémitique, comme il y a des doublets littéraires franco-anglais, franco-allemand, franco-italien, comme la France elle-même est un doublet du Nord et du Midi. »

Avaray, 29 février 1928.

PRÉFACE DE 1913

*Faut-il qu'on fasse tant d'efforts
pour nous arracher ce cœur fran-
çais que Dieu et la naissance nous
ont donné ?*

JURIEU.

Les trois hommes à qui ce livre est consacré ne se ressemblent guère, et s'ils s'étaient connus je ne crois pas qu'ils se seraient aimés. Et cependant la même flamme les brûle, ces enfants du ghetto, ces fils d'ouvriers juifs ; la même passion de comprendre et d'aimer ; le même rêve d'action noble, de la plus haute vie ; la même volonté de créer, d'être grands. Et tous trois sont prophètes, et tous trois sont poètes. Mais leurs dons sont divers et leurs routes diverses. Forcés tous trois de vivre dans un monde chrétien, tous trois en subissent l'empreinte, l'attraction.

Weininger enivré en vient à se haïr lui-même, renie son sang, souille son nid. Zangwill, dans des pages magnifiques, chante la pompe chrétienne et les mystères chrétiens, et mieux qu'un chrétien même, parce qu'un Juif capable d'aimer le Dieu sans nom et sans image n'a pas grand'peine à comprendre le pauvre Dieu sanglant que des Juifs détendus ont jeté en pâture aux besoins d'incarnation des foules.

Mais Zangwill reste Juif. Et ayant épousé une chrétienne de haute culture qu'il encourage, le seconde, part à travers le monde en quête d'un pays neuf, où puisse croître « une race de Juifs plus virile, plus vigoureuse, attirant à elle tout ce qu'il y a de meilleur dans les pays de la diaspora, et devenant, comme l'ont enseigné des prophètes, un témoin pour les Nations ».

Darmesteter, Juif lorrain, élève de Renan, n'a pas un tel espoir en l'avenir de son peuple. Historien, patriote, il se sent fils de la nation Une et Indivisible qui a absorbé tant de races et ne tolère pas de groupes égoïstes dans son sein. Pour lui, le 28 septembre 1791 est le terme de l'histoire du Peuple Juif. La confession juive peut subsister, la nation juive est morte le jour où la Révolution a brisé les barrières qui séparent le Juif du Chrétien.

Et lui-même et les Juifs de son temps n'aspiraient qu'à se fondre, se confondre.

Mais son âme était haute. Il ne voulait pas tant recevoir sans donner. Il ne voulait pas entrer les mains vides dans la patrie qui l'avait si noblement adopté. Et, dans un moment de crise où, dégoûtés des civilisations matérialistes, de bons Français pensaient trouver le salut de la France dans la parole divine, à ce catholicisme qui avait oublié du Christ tous les préceptes, sauf « rendez à César ce qui appartient à César », James Darmesteter proposa, pour le régénérer, la voix puissante des prophètes d'Israël qui avaient espéré en l'Homme, la Justice, le Droit, la Paix, et avaient enseigné que, sans idéal, l'avenir pend devant nous comme un haillon.

Singulière mission qu'avant de disparaître allait

accomplir Israël absorbé par les Nations : rendre de la vie, de la force, à cette religion ingrate jamais lasse de déchirer le sein dont elle est sortie, et qui, par une fatalité de sa doctrine, ne peut ni complètement le détruire, ni cesser de le blesser de ses tortures, de le salir de ses crachats (1).

Mais dans l'esprit de James Darmesteter, le Docteur Pacifique, comme l'appela son maître et son ami Gaston Paris, si la pensée des prophètes avait régénéré l'Église, il ne serait plus resté dans ce pays des Chrétiens et des Juifs séparés par des haines et par des querelles, mais des Français tolérants qui, laissant en paix les âmes faibles ou malheureuses croire et prier à leur guise, ne se seraient préoccupés eux-mêmes que de conduire la France vers les voies les plus pures, les plus nobles, et les plus justes.

L'histoire n'aime pas les fins aussi douces, et l'Église nous fit bien voir que la Croix se dressait toujours entre ses fils et nous.

Qu'aurait fait Darmesteter s'il avait survécu ?

On m'a dit que ne pouvant supporter nos guerres intérieures où son cœur de patriote français et de Juif fier eût été tiré vers les deux partis et arraché, il se serait bouché les oreilles, et enfermé dans son cabinet de travail, aurait écrit cette histoire des « Gnostiques » qui le tentait.

Je ne puis pas le croire. Combien d'autres, comme lui, ont été déchirés ! Et après avoir hésité, s'être informés, et avoir vu enfin de quel côté était le mensonge et le crime, se sont jetés tristement dans

(1) Voir la note à la fin du tome II.

une bataille dont ils savaient bien que, quel qu'en soit le vainqueur, eux seraient les vaincus.

Et aujourd'hui que des forces insolentes se dressent pour contester, détruire presque tout ce qu'il avait aimé, il sentirait, je pense, renaître les colères de sa jeunesse militante, où malgré tout son goût pour les choses religieuses il lui avait fallu partir en guerre contre ceux qui, au nom d'une religion, niaient sa liberté. Son amour pour Jeanne d'Arc ni sa tendresse pour Christ ne pourraient se voiler. Mais si, comme l'ami que nous avons perdu, le cher grand Henri Franck, il pourrait se trouver parfois aux côtés d'un Péguy, catholique imprudent, fils de la Convention, homme de toutes les audaces, prêt à toutes les violences pour sauver des exploitations et des trahisons son peuple flagorné, ni l'admiration pour le talent d'un grand artiste, ni le plaisir de contempler un système bien construit, ne pourraient le retenir de combattre l'antisémitisme dédaigneux et cruel d'un Barrès, l'antisémitisme carré, abstrait d'un Maurras. Et se battant sans cesse, comme depuis vingt ans nous avons été obligés de nous battre, voyant que, quels que soient nos efforts, notre bonne volonté, nos ennemis sont inlassables, indésarmables, peut-être finirait-il par se demander s'il ne serait pas plus digne, pour toute une jeunesse, de songer à redevenir des Juifs fiers que de rester éternellement des citoyens contestés.

En 1881, après les premières émeutes antijuives d'Allemagne et de Russie, il avait écrit qu'une résurrection de Jérusalem ne lui paraissait pas improbable; Que Jérusalem, par la force de son nom, pourrait redevenir un jour le « centre d'attraction irrésistible

de toutes les forces juives de l'Orient » et même de celles qui, en Europe, « n'ont point trouvé sur la terre chrétienne l'accomplissement des attentes prophétiques de justice ». Il admettait que « sur la côte de Galilée et dans le vieux Canaan, où dominera l'élément juif », un État juif pourrait se former « sous la pression combinée du souvenir historique et de la persécution moscovite et prussienne » (1). S'il avait vu cette persécution, non pas s'atténuer, mais s'aggraver, s'il avait connu ces nouveaux massacres des années 1897, 1899 et 1900, et en 1903 Kischinef, et plus tard les tueries provoquées à Odessa, à Kief, à Kischinef encore, à Ekaterinoslaf, à Bialystock, par les bandes des Cent Noirs ; s'il avait connu la lamentable histoire des Juifs russes, cette oppression volontaire, cette extermination méthodique d'une race intelligente par des popes fanatiques et par des tchinovniks corrompus, s'il avait lu seulement les vingt premières pages de *l'État Juif* de Herzl, il aurait avoué que les espoirs qu'il avait pu former dans sa jeunesse, avec les meilleurs parmi les Juifs français, il fallait tristement y renoncer.

Oui, il aurait compris que des faits nouveaux, imprévisibles, exigent une ligne de conduite nouvelle qu'il n'avait pu prévoir et que, ce qui en 1880 était raisonnable, et peut-être la seule chose possible : la fusion, l'assimilation progressive de quelques milliers de Juifs français dans la Nation française, devenait un projet insensé, quand tous les jours des foules d'immigrants juifs se jettent sur Paris pour lui demander la liberté, l'instruction, la justice qui

(1) *Prophètes d'Israël*, p. 365.

leur est refusée dans le pays de leurs ancêtres. Et sa grande voix courageuse aurait crié à l'élite des Juifs que leur devoir était de chercher pour les Juifs traqués une terre de refuge, une patrie, en Amérique, en Afrique, en Mésopotamie, en Palestine ; oui à Sion même, si on peut espérer qu'un jour Sion entr'ouvrira ses portes.

Neuilly, mai 1913.

ISRAËL ZANGWILL

J'aimerais à me plonger dans la vie commune et à me laisser aller au grand flot de la vie. Si je ne le fais pas, ne m'en demandez pas la cause. Pourquoi Joseph, revoyant en Égypte les frères qui l'avaient vendu, laissa-t-il échapper des larmes de joie ? Pourquoi, malgré l'horreur qu'il inspire, ce chaos de coutumes que nous traînons après nous de l'Orient nous relie-t-il encore comme si nous étions frères, ce que nous sommes bien moins souvent que nous ne paraissions ?

CHARLES GUTZKOW. *Uriel Acosta.*

CHAD GADYA !

A GUSTAVE SITTENHEIM

Conseiller référendaire à la Censure des Comptes, Directeur Général du Cabinet du Ministre des Contributions, de la Paix et des Manufactures sociales, Président du Conseil.

— M. Sitenème n'est pas là, me dit l'huissier du cabinet.

— Êtes-vous bien sûr ? Demandez-lui donc à quelle heure il sera libre, je repasserai.

— M. le Directeur reçoit toujours Monsieur. Il n'est pas venu au Ministère depuis plus d'une semaine. Il a la grippe. Vous le trouverez sûrement avenue Hoche.

Je pris l'omnibus qui passe devant la porte de mon ami.

Comment était-il resté mon ami, ce jeune Conseiller référendaire, officier de la Légion d'honneur, détaché au Cabinet du Ministre des Contributions sociales ? Comment avais-je pu faire l'effort de continuer à le voir, cet ancien camarade d'École des Sciences politiques, libéral, révolté et libertaire, qui maintenant révoque des allumettiers et brise les syndicats d'employés du Trésor ?

Nous avons suivi les mêmes cours, passé ensemble des nuits de conversation et de travail, de dix-huit à vingt-cinq ans, pendant ces belles années où le réel paraît tout proche du rêve, où les cerveaux sont si frais, si jeunes qu'on peut les soumettre à toutes les épreuves sans qu'ils sentent la fatigue.

Il m'intimidait un peu. Je l'admirais. Il était si fin, si précoce, si curieux, si subtil, si mobile. Je le sentais mon maître. Et au moment où allait se décider sa carrière je l'avais vu si malheureux.

Son père était un peintre, né en France de parents galiciens, et devenu Français. Pendant un hiver qu'il passait à Munich pour y copier les chefs-d'œuvre de la Pinacothèque, sa jeune femme accoucha. Mon ami aurait pu naître à Florence, à Rome, à Londres, à Pétersbourg, dans l'une quelconque des grandes villes où son père fut obligé de résider pour étudier la peinture. Pour un Juif, naître à Munich, c'était la pire malchance.

Premier prix de dissertation française, premier prix d'histoire, premier prix de philosophie, l'élève Sittenheim, né à Munich, avait appelé l'Inspecteur d'Académie à la distribution des prix du Concours général ; et les lycéens avaient regardé sans bienveillance leur concurrent victorieux. Né à Munich, disaient les palmarès ; né à Munich, portait l'extrait de naissance qu'il présenta au Conseil de revision, au secrétariat de l'École de Droit.

— Vous êtes né à Munich ? Monsieur, lui dit le Président de Chambre à la Censure des Comptes, chargé de faire une enquête sur les candidats au concours de l'auditorat. Comme c'est ennuyeux ! Vos coreligionnaires sont très attaqués. Aucun

d'eux n'a réussi encore à entrer dans cette maison. Vous seriez mal reçu par vos collègues.

— Mais je suis Français ! La famille de ma mère est fixée en France depuis plus de trois cents ans.

— Vous avez raison, Monsieur. Du séjour en France, des parents en France, vous en avez plus, beaucoup plus que beaucoup de Français. Mais vous êtes né à Munich. On ne comprendrait pas. On ne pardonnerait pas. Vous voyez d'ici la manchette de la *Libre Parole* : Un Juif allemand à la Censure des Comptes. Évitez-nous, et à vous-même, Monsieur, évitez cet ennui. Vous seriez si gentil de retirer votre candidature.

Les paupières pesantes qui masquaient le regard du vieux camarade de Gambetta, casé, pourvu, se soulevèrent. Il sourit tristement.

J'attendais Sittenheim dans la rue. Il sortit indigné. Est-ce que c'était possible cela, en France, en 1896 ? Et il n'était pas un solliciteur lui, qui quémante une de ces places qu'on donne à la faveur ! Jamais Ministre n'a refusé d'admettre un candidat à concourir, sauf dans un cas d'indignité ou d'immoralité notoires ! Le pays est-il donc si riche en hommes qu'il décide d'écarter à l'avance ceux qui sont parmi les plus aptes à le bien servir ? Arrive ce qui pourra, entends-tu ! Mais jamais je n'accepterai de suivre les conseils de ce trop habile Président ! Je reste candidat.

Lorsque la liste des jeunes gens autorisés à se présenter au concours fut affichée à la porte du Greffe de la Censure des Comptes, elle ne contenait Pas le nom de Sittenheim.

Il se jeta dans la bataille dreyfusarde. Il écrivit

plus d'un article. Il reçut plus d'un coup de poing. Il cassa plus d'une canne sur des épaules nationalistes. Il protégea Zola, menacé à la sortie de la Cour d'assises. A Rennes, il releva Labori blessé. Plusieurs années de ses revenus filèrent en dons à des Syndicats, à des Universités populaires, à des Coopératives. Et, quand la victoire vint, il se trouva, sans l'avoir désiré, l'ami de députés puissants et de Ministres.

Ces chefs de clan, ces chefs de bandes au pouvoir avaient besoin de spécialistes. Ils se méfiaient de l'Administration qui les avait combattus. Ils furent obligés de se servir de la science de Sittenheim. C'est lui qui rédigea le fameux rapport sur la réforme de l'impôt présenté par l'ancien type Decroisic, député des Flandres. Decroisic devenu Ministre lui donna la direction de son Cabinet ; puis, trois mois après, le nomma Conseiller référendaire à la Censure des Comptes. Alors un Conseiller-Maître, anticlérical et sans fortune, consentit à prendre Sittenheim comme gendre.

Ce fut à la Mairie du Septième une étonnante pompe civile en musique. La mariée avait pour témoins un ancien Président du Conseil et un Général à plumes blanches. Et les revues illustrées reproduisirent en première page la robe de point d'Angleterre que portait la jolie Mme Sitenème-Martin. Il eut une automobile. Il retourna dans le monde. Il était le chef de 21.000 gardes-frontières, de 11.000 gabelous. Pouvais-je lui en vouloir d'oublier ses incultes, bornés, infréquentables alliés d'un moment ? Des hommes de sa trempe sont nécessaires au Gouvernement. Il avait bravement

combattu dans l'opposition. Vainqueur, il faisait son devoir bravement, au poste où la fortune l'avait porté. Pourquoi lui en aurais-je voulu d'accomplir maintenant sa fonction qui est de défendre l'État contre la paresse des ouvriers des monopoles, et les parlementaires contre les appétits des syndicats d'employés ? Il avait un peu de bonheur. Je l'aimais. Il est si bon de parler d'autrefois avec un homme dont on connaît les parents, les amis, toute l'enfance ; avec un de ces rares êtres avec qui on cause par sourires, par gestes ; qui vous comprend à demi-mot.

Enveloppé dans un plaid havane il était étendu sur une chaise longue. Je le trouvai fiévreux, et dans ses yeux il y avait encore des larmes.

— Connais-tu cela ? me dit-il ; et il prit sur ses genoux un petit livre qu'il me tendit.

— *Chad Gadya* ! Quel titre singulier !

— Comment, tu ne sais pas ! Toi non plus tu ne sais plus ! Tu ne te souviens pas, la veille de la Pâque, quand le *Seder* fini grand-père lisait :

« *Chad Gadya ! Chad Gadya !* un seul chevreau de la chèvre. Un seul chevreau, un seul chevreau que mon père acheta pour deux souzim. *Chad Gadya ! Chad Gadya !* »

Je me souvins que nous pouffions de rire, car son père nous avait appris l'irrespect. Je répondis simplement :

— Je me souviens, mais pourquoi ces larmes ?

— Écoute.

Et feuilletant les pages, s'interrompant pour lire les plus beaux passages, il me résumait ce conte, cette méditation, ce poème, l'histoire d'un dilettante, d'un Juif moderne déjudaisé, qui,

après une longue absence, rentre à Venise, dans l'antique palais restauré où demeurent les siens. Il traverse l'escalier, l'antichambre déserts. C'est la Pâque. Le service familial tire à sa fin. Il prend silencieusement sa place à table. Devant les plats symboliques, le pain sans levain, l'os rôti, l'agneau et les herbes amères, un vieux monsieur en habit, son père, directeur de la Compagnie des bateaux à vapeur, est assis sur les coussins prescrits par le rite, et lit le récitatif chaldéen : « Chad Gadya ! Chad Gadya ! un seul chevreau de la chèvre ! — Un seul chevreau, un seul chevreau que mon père acheta pour deux souzim. Chad Gadya ! Chad Gadya ! »

Quelle sérénité, quelle sécurité, quelle certitude ! Quel contraste avec sa vie fiévreuse de rêveur de rêves, de poseur de problèmes ! Il avait essayé d'aimer la Beauté. Il avait bavardé sur la Renaissance ; il avait écrit en français des poèmes d'inspiration hellénique. Mais, malgré tous les masques dont il a essayé de l'affubler, il sent que son âme est juive ; ne peut être que juive. Son enfance dans le ghetto, une longue hérédité l'avaient enserré dans des émotions, dans des impulsions comme dans les courroies d'un phylactère. Chad Gadya, Chad Gadya ! La vieille mélopée réveillait en lui d'innombrables associations. Qu'elle était adorable l'antique succession des fêtes : Pâque et Pentecôte, Nouvel An et Tabernacles ! Un désir le saisit de s'envelopper comme son père dans un châle à franges, de chanter, de se balancer avec lui dans le rythme passionné de la prière. Pourquoi les Juifs avaient-ils souhaité l'émancipation ? Pourquoi avaient-ils essayé d'échapper à l'esclavage joyeux du ghetto ? Leur vie

était centrée, complète par elle-même. Mais ils étaient inquiets, condamnés à errer. Ils avaient commencé à descendre vers Venise au commencement du XIII^e siècle ; puis au XV^e, marchands allemands, trafiquants levantins, ils avaient contribué à en faire la capitale commerciale de l'Europe ; puis ils étaient arrivés, émigrants espagnols, fuyant l'Inquisition.

Quelles sources d'énergie bouillonnaient dans ces extraordinaires ancêtres qui unissaient le calme de l'Orient et la fièvre de l'Occident ! Il se rappelait les rubriques d'un ancien recensement : hommes, femmes, enfants, moines, nonnes et Juifs. Eh bien, les Doges avaient vécu, Venise était une ruine mélancolique, et les Juifs vivaient somptueusement dans les palais des fiers patriciens. N'est-ce pas miraculeux, cette persistance ? Où est le secret de leur force, sinon dans leur certitude de Dieu, leur confiance inébranlable qu'il leur enverra son Messie pour reconstruire le Temple et les placer, eux, à la tête des nations ?

Mais lui, il se battait la tête contre le déconcertant mystère de la vie. La science, quel secours lui a-t-elle apporté ? Elle classe tout et n'explique rien. Les choses sont. Expliquer les choses, c'est énoncer A en fonction de B et B en fonction de A. Qui expliquera l'explication ? Peut-être seulement par l'extase arrive-t-on à comprendre ce qu'il y a derrière les phénomènes. Mais non, il ne peut croire ; son intelligence est sans remords ; car, même ainsi atteinte, l'Essence doit être jugée par ses manifestations, et ses manifestations sont souvent absurdes, injustes.

Il pensa aux vendanges ruinées l'an dernier par un orage, et à l'effrayante pauvreté des paysans sous le joug des propriétaires ; il eut la vision d'une seiche que des pêcheurs avaient laissée haletante, presque avec un râle humain, sur les sables du Lido. Son âme demandait justice pour la hideuse bête. Si la souffrance purifie, quelle purification pour les chevaux fourbus, pour les chats affamés ? Le miracle de la création, quel sens a-t-il pour les petits chiens destinés au canal ?

Non, il lui est impossible de croire en un monde mené par un Dieu juste. Tout n'est qu'un flot qui passe, rien qu'un flot. Les plus sages l'ont toujours vu : c'est le chat qui dévore le chevreau, et le chien qui mord le chat, et le bâton qui bat le chien, et le feu qui brûle le bâton, et ainsi de suite, indéfiniment.

Et c'est le peuple qui a conservé dans son rituel cette plainte nihiliste, la race qui avec l'Ecclésiaste a crié : « Vanité des vanités, tout est vanité », c'est elle qui a lancé dans le monde cette illusion de Dieu sans laquelle la vie n'est qu'inutile angoisse ; ce Dieu dont, lui, il a de soudaines intuitions à l'odeur d'une rose, au rire d'un enfant, à la vue d'une ville endormie. Certaines races secrètent certaines croyances et tant que vous n'aurez pas tué la race vous n'aurez pas tué la croyance.

Cela seul serait satisfaisant : Dieu ! Dieu ! Il avait soif de Dieu. Il était ivre de Dieu, sans le calme de Spinoza, sans la certitude de Spinoza. Il appelait un Dieu réel, un Dieu vivant, quelqu'un qui entendît, qui fût conscient de son existence à lui ; bien plus, qui consentît à manifester par un signe qu'il n'est pas une fiction métaphysique.

Pitié, amour, justice, justice pour l'individu, justice pour tous les êtres, jusqu'aux moineaux qui se vendent, deux sous la paire, sur la place du marché !

L'obéissance, le culte ? Il aurait prié, se serait prosterné pendant des heures ; il aurait usé ses genoux sur les dalles. La vie sans Dieu, même pour un instant ; la vie sans Dieu lui semblait intolérable. La mort, la mort à tout prix pour en finir de ramper sur la lisière de la vie !

Il se glissa sans bruit par la porte entr'ouverte, descendit les marches mouillées du perron de marbre et se laissa couler mollement dans le canal.

Il se retrouva luttant, mais il vainquit l'instinctive volonté de vivre.

Quand il s'enfonça pour la dernière fois, les mystères de la nuit, des étoiles et de la mort se mêlèrent avec un étrange tourbillon de souvenirs d'enfance frémissants de la splendeur de la vie, et les mots hébreux du Juif mourant essayèrent de jaillir de sa gorge pleine d'eau :

Écoute, Israël, le Seigneur notre Dieu, le Seigneur est Un (1).

Quel génie, dit Sittenheim ! Avoir posé ces émotions, ces idées, dont toutes ne sont pas neuves, chacun des pas de ce drame, sur chacun des degrés de la plus vieille peut-être des chansons populaires !

(1) *Dreamers of the Ghetto*, William Heinemann, Londres, 1906, pp. 453 et suivantes.

Israël qui s'efface en nous, Israël qui meurt absorbé dans un monde qui ne le vaut pas, dressé tout à coup, « une figure de granit », devant notre face mobile. Pour nous, pour tous ceux qui, dans leur enfance, ont connu les derniers vestiges du culte domestique, quel rappel, quels retours ! Me voilà comme aux heures de mes plus gros ennuis, comme aux premiers jours de l'Affaire, quand, au cimetière Montparnasse, je trouvais entaillé au couteau sur la tombe de mon père : Mort aux Juifs !

— Oui ! un artiste extraordinaire, cet homme qui, en quarante petites pages, peut donner la substance de toutes les philosophies, traverse l'histoire, les sciences, les religions ; un vrai grand écrivain, nourri de toute la culture de son temps ! Sais-tu qui il est ; d'où il vient ; dans quel pays il habite ; ce qu'il a écrit ?

— Je ne connais que son nom : Israël Zangwill. Péguy, dans l'article de quatre-vingt-neuf pages qu'il a placé en tête de *Chad Gadya*, cite Taine, Renan, La Fontaine, Hugo, nomme Pascal, Kant, Michelet, Gabriel Séailles et l'historien Pierre Deloïre, mais ne nous apprend rien de Zangwill.

— C'est sa manière. Naïf, qu'allais-tu lui demander de t'apprendre !

— Péguy est normalien.

— Et c'est pourquoi Péguy déteste l'enseignement.

— Mais moi je veux, j'ai besoin d'en savoir davantage.

— Écris donc à Péguy. Péguy vend des livres, même des étrangers. Il doit y avoir un bouquin en anglais sur Zangwill.

— Écris, toi. Moi, je n'ai pas une minute. Pour

lire il faut que j'aie la grippe. Comment veux-tu que je pense à trouver un livre dans cette vie infernale où je n'ai le temps ni de digérer mes repas, ni d'être juste ?

J'avais par hasard un peu de loisir, et nous convinmes que, lorsque je saurais quelque chose de Zangwill, je viendrais en parler à mon ami.

J'appris que Zangwill est un des écrivains vivants les plus connus de l'Angleterre ; qu'il est né à Londres, en 1864, de pauvres parents Juifs. Je lus ses livres. Je le vis lui-même. Je vis ses cheveux bruns grisonnants, ses yeux aigus ; sa jeune face basanée, volontaire, immobile ; son long corps un peu frêle et maladroit ; ses fines mains inquiètes.

Et je revins heureux, d'avance, des belles heures de causerie que j'allais passer avec Sittenheim.

C'est au Ministère, au milieu de l'après-midi, que j'avais le plus de chances de le trouver seul et libre.

— M. Martin est chez le Président du Conseil. Mais entrez dans son cabinet, il va revenir, me dit le vieil huissier pâle, protecteur et glabre.

Dans l'immense pièce toute rouge de lapis épais et de tentures cerise, j'attendis longtemps. Enfin, Sittenheim arriva, suivi d'un attaché qui portait sous le bras une énorme chemise de maroquin pleine de dossiers.

— Excuse-moi, dit-il. Le Président a eu la fantaisie de demander la signature à une heure. Ça n'en finissait plus. Et comment ça va-t-il ? Qu'as-tu fait depuis que je ne t'ai vu ? une éternité !

L'attaché classait des papiers sur un petit bureau dans un coin de la pièce.

— J'ai voyagé. J'ai été en Angleterre. J'ai lu Zangwill. J'ai vu Zangwill.

— Zangwill ? me dit Sittenheim.

L'huissier entra, présentant une carte.

— Oui, dis-je en baissant la voix, Zangwill. Chad Gadya !

Il réfléchit un instant les yeux dans le vague.

— Ah ! Chad Gadya ! Suis-je bête ! Tu permets n'est-ce pas que j'expédie ça ? Faites entrer.

— C'est bien difficile, lui dis-je, quand le gros député fut sorti, de causer ici un peu longuement de nos lectures.

— Te faut-il tant de temps ?

— Bien sûr, de la solitude et quelques heures. Donne-moi rendez-vous chez toi un soir, un après-midi. Que diable, tu as le droit de te reposer !

Le téléphone retentit.

— Tu vois, me dit-il ; et feuilletant son agenda : pas mercredi. Ni jeudi. Vendredi soir, bal au ministère ; samedi à l'Élysée ; lundi je dois être à Berne : conférence internationale sur la nécrose des allumettiers. Mardi soir je pars pour Aigues-Mortes : Congrès des mares stagnantes. Je représente trois Ministres. Quand je serai revenu je t'écirai.

— C'est ça, tu m'éciras.

Sa lettre ne m'est jamais parvenue.

Et il m'a fallu écrire un livre pour lui rappeler cette heure de fièvre où il se souvint qu'il était Juif.

LE GHETTO

Il y eut toujours à Paris un certain nombre de Juifs pauvres, des ouvriers et des artisans juifs. Ils habitent de préférence le troisième, le quatrième, le onzième, le quinzième et le dix-huitième arrondissements. Mais ils sont noyés dans une importante population française. Depuis les pogromes, leur nombre augmente chaque jour (1). Cependant, Paris n'est souvent pour eux qu'un lieu de passage ; c'est vers Londres, vers New-York qu'émigrent les ouvriers juifs (2). Les salaires avilis, les mauvaises conditions du travail à domicile ou dans les *sweat-shops*, la rapacité des *sweaters*, leur paraissent douce chose après l'entassement dans le Territoire russe, la famine permanente, la prison, les injures, les coups. Dans un pays de liberté politique, ils respirent. Et ils arrivent sans cesse, émigrants misérables, volés par des *requins de frontière*, entassés dans les entreponts des navires, soumis aux visites

(1) Voir la note à la fin du tome II.

(2) Voir à la fin du tome II la note de la page 102.

sanitaires, aux enquêtes des *Alien acts*. Les moins bien portants, les plus pauvres sont rembarqués d'office. Ils rentrent en Europe, prennent un autre bateau, pénètrent par les ports où la police est le moins vigilante, et vont se perdre dans ces immenses fourmilières qui les attirent. A New-York, ils sont au nombre d'un million environ, dont 500.000 à 600.000 groupés sur un mille carré ; à Londres, dans Whitechapel et les quartiers environnants, plus de 140.000 (1). Ces ghettos modernes sont « de formation volontaire. Des gens qui ont vécu dans un ghetto pendant une paire de siècles n'en sont pas capables d'en sortir simplement parce que les portes en ont été jetées bas, ni d'effacer les flétrissures de leur âme le jour où ils ôtent la rouelle jaune. L'isolement qui leur a été imposé du dehors est en quelque sorte devenu la loi de leur être. Ils vivent en tas, les uns sur les autres, par besoin de chaleur sociale. De tels hommes sont eux-mêmes les portes de leurs ghettos, et quand ils émigrent, les traînent avec eux à travers les mers dans les pays où il n'y a pas de ghettos. De Pologne, d'Allemagne, de Hollande, il s'est déversé sur l'Est de Londres des flots de Juifs : exilés, réfugiés, émigrés volontaires, dont peu aussi à leur aise que le Juif de la légende, mais tous riches de leur bonne humeur, de leur industrie et de leur ingéniosité (2) ».

Au bout d'une ou deux générations ils parlent anglais, mais la langue des premiers arrivants est le yiddish. Ce dialecte, qui est, comme l'âme juive,

(1) Voir à la fin du tome II la note de la page 102.

(2) ZANGWILL. *Children of the Ghetto*, William Heinemann, Londres 1892, p. 1.

une sorte de « palimpseste » où toutes les nations ont laissé leur trace, se compose de mots hébreux, grecs, espagnols, russes, coulés dans une gangue de moyen — haut — allemand, et s'écrit en caractères hébraïques. Le yiddish est parlé dans presque tout l'univers, partout où des Juifs sont réunis. Les Juifs assimilés ont toujours fait la guerre au yiddish, depuis l'heure où Moïse Mendelsohn l'abandonnait et recommandait aux Juifs d'Allemagne de se servir de l'allemand littéraire. Cependant, comme il est la langue d'un prolétariat de huit ou dix millions d'hommes, le yiddish n'est pas en décadence. Il s'est au contraire développé depuis que les émeutes antijuives ont resserré les Juifs les uns contre les autres. Les marchands chrétiens de l'*East-End* rédigent leurs réclames en jargon, et les sectes protestantes elles-mêmes, dont les missionnaires essayent de conquérir à l'Évangile les misérables du ghetto, annoncent l'heure de leurs conférences et de leurs services à l'aide de caractères hébreux.

C'est le ghetto que Zangwill connaît le mieux. Sans doute, certains de ses romans, de ses nouvelles, racontent ou raillent la vie des artistes, la vie politique, la vie sociale, socialiste, ouvrière, un monde réel et observé, un monde imaginaire et inventé ; Londres, Paris, New-York, beaucoup d'espèces de villes et beaucoup d'espèces d'hommes. Cependant, comme Kipling est surtout le peintre de l'Inde et de la jungle, Zangwill est surtout le peintre du ghetto. Il le décrit dans une quarantaine de contes, histoires humoristiques, grandes nouvelles, réunis sous divers titres : *Ghetto Tragedies*, *Ghetto Comedies*, *The King of Schnorrers*, *Dreamers of the Ghetto* et un

roman ou plutôt une suite de récits, *Children of the Ghetto* (1).

En France, au début du xx^{e} siècle, on aurait en vain cherché une œuvre analogue à celle de Zangwill. Les Juifs y étaient trop peu nombreux, leurs communautés trop petites, trop serrées sur elles-mêmes pour avoir besoin d'autres liens ou moyens d'expression que la conversation, la correspondance ou de petits périodiques de caractère local ou confessionnel (2).

Si peu à peu ils ont pu prendre place dans la société française, c'est non pas en formant un groupe assez solide, assez compact pour conquérir, mais en acceptant, un à un, de faire partie d'autres groupes où ils n'étaient tolérés qu'en laissant oublier leurs origines. Je ne parle ici que de ceux qui aimaient l'argent ou la considération. Car il n'a jamais manqué de Juifs isolés et fiers. Les Juifs français qui appartiennent à la bourgeoisie ont toujours proclamé que parler des Juifs c'était provoquer l'antisémitisme. L'antisémitisme est né tout de même et les Juifs ont été obligés de se défendre. De là sont nés des plaidoyers, quelques-uns excellents, mais aucune œuvre d'art. L'apologie ne tente pas un artiste. Ce qu'il veut c'est la vie, la réalité ; il veut peindre ; il lui faut le bien et le mal, l'obscurité et la lumière, le comique et le tragique, le sublime et le sordide. Il n'y a pas eu de littérature juive en France, parce que depuis l'émancipation des Juifs il ne s'était pas

(1) Voir la notice bibliographique à la fin du tome II.

(2) Robert DREYFUS. Alexandre Weill, ou le prophète du faubourg Saint-Honoré. *Cahiers de la Quinzaine*. Neuvième cahier de la 1^{re} série ; 26 janvier 1908.

reformé de ghetto. Dans les pays anglo-saxons le ghetto a ses journaux, ses cafés-concerts, ses théâtres, ses poètes, ses romanciers (1). Le ghetto lit avec avidité tout ce qui lui parle de lui-même.

Dans la littérature européenne, le Juif est presque toujours un type conventionnel. Quand il n'est pas Shylock, le traître, ou le boursier, il est Nathan le Sage de Lessing. Lorsque George Eliot composa *Daniel Deronda*, ses facultés d'observation étaient émoussées, et les Juifs qu'elle peignit dans ce beau roman un peu long sont au-dessus et en dehors de l'humanité. M. Paul Bourget, essayant dans *l'Étape* d'être impartial, n'a réussi à faire de Salomon Crémieux-Dax qu'une sorte de pancarte en papier mince où sont inscrits les vices et les vertus attribués aux Juifs par l'opinion courante : intérêt, fermeté, logique, ardeur au travail, perspicacité, prudence, tyrannie intellectuelle, esprit d'inquisition, de calcul, et non pas un être formé de tendons, de nerfs et de bonne chair remuante et vivante.

Les Juifs de Zangwill, eux, ne sont pas des Juifs de cercle qui luttent pour des ballottages, taillent des banques, couchent avec des duchesses et leur font des métis. Ses femmes juives ne sont pas les ridicules oisives que notre théâtre nous présente comme des intellectuelles, et dont les seules préoccu-

(1) Il en est de même dans les pays, à forte population juive, de l'Est de l'Europe. Voir notre article : *La Renaissance du Yiddisch*, *Mercure de France* du 16 juin 1914; Leo WIENER, *The History of Yiddish Literature in the nineteenth Century*, Charles Scribner's Sons, New-York, 1899; PINÈS, *Histoire de la littérature Judéo-Allemande, Thèse de Doctorat de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris*, 1911.

pations profondes, comme elles disent, ne sont que de leurs cheveux, de leurs gorges, de leurs ventres et de ce qu'il y a au-dessous. Zangwill est beaucoup plus philosémite que M. Bernstein ; beaucoup plus antisémite que M. Donnay. Ses Juifs ne sont pas de la clique du Parc Monceau. Ce sont ceux dont Pobedonostsef, procureur général du Saint-Synode de la Sainte Russie, a dit : un tiers mourra, un tiers émigrera, le reste se convertira. Zangwill nous montre ceux qui meurent, ceux qui se convertissent, ceux qui émigrent. Car, de même que la Bible n'est pas un seul livre mais toute une littérature, Israël n'est pas une classe mais un peuple. Placés dans les conditions les plus tragiques où l'histoire ait placé des hommes, les Juifs se conduisent comme tous les hommes, c'est-à-dire souvent en pauvre homme. Parmi eux il y a des faibles, des timides, des grotesques, des lâches, des coquins, des traîtres, et aussi de braves gens, des hommes courageux, résolus, des chefs intrépides, et quelque héros.

Tous ces gens-là, Zangwill le premier de tous les modernes, a su les peindre avec impartialité. Qui veut connaître la psychologie du Juif doit la chercher chez lui. Parmi tant d'écrivains, Zangwill seul a su être le miroir fidèle de cette vieille race affinée. C'est en lui que son peuple peut se regarder sans orgueil, mais sans haine de soi-même. Il y verra ses ridicules, ses vices, sa ténacité, sa mobilité, sa fièvre de changements, son audace, son énergie, tous ces traits si nets et si forts qui le rendent antipathique et attirant comme ces durs portraits peints à l'encaustique à la tête des cercueils égyptiens de l'époque romaine.

Pour créer une telle œuvre, il fallait à Zangwill des dons exceptionnels : la passion, la violence et la sympathie, d'abord pour tous les hommes, et pour ceux-là aussi dont il était né. Il lui fallait une immense mémoire visuelle, surtout une intelligence subtile qui lui permît, non seulement de croquer des visages et des gestes, mais encore de deviner la sensibilité compliquée d'une race habituée à couper des cheveux en quatre. Il lui fallait aussi connaître les mœurs, les traditions juives, non par la surface, le côté extérieur, pittoresque, non comme un romancier à la Goncourt qui s'informe, prend des notes un carnet à la main, mais comme un homme dont les premières visions, les premiers sentiments ont été juifs, dont l'instruction et l'éducation ont été juives.

Car, pour dresser des Juifs vrais, il ne suffit pas de ne pas haïr les Juifs, ou d'avoir rencontré dans le monde quelques Juifs en habit bien frottés de chrétien. Il faut avoir vécu au milieu des Juifs pauvres, il faut avoir mangé avec eux le *Kouguel* du samedi et le *Matzes* de Pâque. Il faut aimer le poisson frit, la *carpe à la juive* et la viande *Kosher*. Il faut avoir passé ses soirées avec les petites gens qui jouent, autour d'une table verte, au *Napoléon*, au *Vingt-et-un*, au *Brag*, au *Klobbiyos* (1), avoir parcouru les carrefours où des gamines brunes, aux cheveux bouclés, dansent autour du piano mécanique tourné par une Italienne, les squares où les bonnes femmes assises devant leurs portes « bavardent et tricotent comme si la mer venait écumer à leurs pieds » (2). Il faut avoir grimpé les escaliers gluants des maisons

(1) *Ch. of the Gh.*, p. 54.

(2) *Id.*, p. 32.

ouvrières, visité les *back-rooms* (1) où des lingères travaillent quatorze heures par jour ; les taudis où des familles de sept personnes vivent sur une surface de seize mètres carrés ; les *sweatshops* où un brouillard de poils vole, se glisse dans le buffet, dans l'armoire, se pose sur le lit, sur les glaces, entre dans vos manches, dans votre cou, s'étale sur l'eau que vous buvez, se colle sur le pain beurré que vous portez à votre bouche (2), lieux grouillants, pleins de cris, de larmes et de rires, où « dans une obscurité sans air se sont passées tant d'aventures, ont été jouées tant de tragédies, tant de farces (3) ». Il faut avoir été le parent ou l'ami d'un vieux rabbin fanatique, plein de scrupules, sorte de virtuose de la religion (4), qui, la veille de Pâque, de peur qu'une bribe de pain levé reste dans la maison, fait la chasse aux miettes entre les feuilles des livres, retourne toutes les poches, ouvre toutes les armoires, cherche à quatre pattes, une chandelle à la main, sous le buffet, sous les lits, sous les tapis (5) ; il faut être allé avec l'humble *Rebbitzin* (6), dans *Petticoat Lane* faire les achats de la veille de la Pâque. Car c'est la nuit des nuits ; « les grandes dames de l'ouest de Londres, laissant à la maison leurs filles qui jouent du piano et ont un abonnement chez Mudie, reviennent à leur chère ruelle..., plongent leurs mains dégantées dans les tonneaux où des concombres

(1) *Ch. of the Gh.*, p. 90.

(2) Flutter-Duck, dans *The King of Schnorrers*, William Heinemann, London, 1899, p. 371.

(3) *Without Prejudice*, Fisher Unwin, London, 1896, p. 292.

(4) *Ch. of the Gh.*, p. 63.

(5) *Id.*, p. 216.

(6) La femme du Rabbin.

confits nagent dans leur saumure, ou goûtent, à même les barils amoncelés, les olives grasses et juteuses... sans plus de fausse honte que les éco-lières...

« Ce soir elles peuvent rire... jeter bas toutes les barrières sociales, et, malgré l'éclat de leur haute position qui éblouit le ghetto..., causer du temps des *Olov Hasholom* (1) avec leurs vieilles camarades... Scène sans pareille dans l'histoire, cette fantasmagorie de chenilles et de papillons se rencontrant, comme au bon vieux temps, sur le lieu même de leur ponte. Contraste de richesse et de pauvreté si brutal qu'on n'en peut rencontrer de pareil que sur les champs d'or ou dans les pays neufs, et jeté, tout naturellement au milieu d'une civilisation sans couleur, par un peuple doué d'un don indestructible pour le pittoresque (2). »

1909-1913.

(1) Du bon vieux temps, le temps où, quand on parlait d'un mort, on disait : *Olov Hasholom*, paix soit sur lui.

(2) *Ch. of the Gh.*, pp. 203-204.

LES ENFANTS DU GHETTO

Le pittoresque du ghetto, le mouvement, le grouillement de ces Orientaux, résistant d'abord, puis s'assimilant aux mœurs de l'Occident, voilà ce que s'amuse à peindre ce Juif anglais, fier de sa race, et dont la culture n'a pas émoussé l'œil, l'un des plus délicats, des plus aigus qui aient regardé les hommes. Il nous conduit dans toutes les juiveries, les allemandes, les polonaises, les russes ; celles de Bohême, de Galicie, qui sont encore le moyen âge ; celles de Bukovine et de Bessarabie, qui sont déjà l'Orient ; à Jérusalem enfin où les Juifs s'assemblent moins pour vivre que pour pleurer et mourir. Il peint les cimetières, les antiques synagogues de rite allemand et de rite portugais, recueille les légendes anciennes, les jeunes mythes qui se forment sans cesse. Il montre les Juifs transplantés partout, parlant toutes les langues, « s'imaginant qu'ils font partie du sol qu'ils habitent, et souvent patriotes au point de regarder les Juifs immigrés comme des étrangers » ; mais malgré leur diversité de types et

de caractères; si semblables au fond, si éprouvés, si épurés et taillés dans une matière si durable que, pareils au cèdre du Liban, « ils conservent les autres matières et arrêtent la putréfaction (1) ».

Mais le pittoresque ne conduit pas très loin. Dans les paysages, dans les demeures, sous les oripeaux et sous les gestes, nous voulons des hommes qui sentent et surtout qui pensent. Or, le Peuple c'est l'Inconscient : et c'est pourquoi tous ceux qui ont tenté de peindre les ouvriers et les paysans ne peuvent que reproduire quelques types, toujours les mêmes; mettent dans la bouche de leurs personnages quelques phrases d'argot, de patois où s'est figée une pensée rudimentaire, immuable, et, pour éviter la monotonie, tombent, ou dans le maniérisme ou dans la grossièreté.

Le réalisme de Zangwill ne se complaît pas au milieu des mœurs des apaches, et si son amour pour l'analyse psychologique et pour le fin détail l'a conduit parfois à étudier la sensibilité complexe des classes les plus raffinées, son instinct le ramène sans cesse vers le monde du travail.

Or, il existe une classe ouvrière sans résignation ni brutalité, plutôt pudibonde que sensuelle, moqueuse, sarcastique, et pleine de respect pour les choses de l'intelligence, subtile, ayant une vie intérieure, le sens de la Religion, folle d'ergoter sur Dieu, les origines et le sens de l'Univers, fouettée sans cesse par les sarcasmes de ses tribuns au lieu d'être gâtée par les flatteries des politiciens, non pas une plèbe, un peuple, « soumis à un entraînement moral et

(1) *Ghetto Tragedies*, William Heinemann, London, 1899, p. 132.

physique, race choisie dont le régime alimentaire a été réglé par la religion », Israël, produit « d'une expérience sociale réussie (1) ».

Là, toute mère rêve qu'elle mettra au monde un docteur de la Loi, et, si c'est une fille qui vient à naître, qu'elle épousera un docteur de la Loi (2). A six ans tout garçon apprend à lire dans la Bible, plus tard dans le Talmud. Marié presque enfant, le jeune savant est nourri par les parents de sa femme, tout fiers de pourvoir aux besoins matériels d'un homme, qui use sa vie dans l'étude et la méditation. Car Rabbi Meïr a dit : « Quiconque étudie la Loi pour elle-même, le monde entier est son débiteur ; il est nommé l'Adorateur, le Bien-Aimé, l'Ami du Dieu Omniprésent, l'Ami de l'Humanité ; elle le vêt d'humilité et de respect ; elle le rend capable de devenir juste, pieux, honnête et droit ; il devient modeste, patient et oublieux des injures (3). » Si les ressources manquent, le savant tourne mal et se fait *Schnorrer*, le plus audacieux des mendiants ; le fléau des juiveries, car il connaît la Loi qui ordonne au riche de donner et proclame que celui qui donne est béni. Mais, dit aussi la Loi : « Ronge un os dans la rue plutôt que de devoir quoi que ce soit à personne », et Rabban Gamliel, fils de Rabbi Judah, le prince : « Il est louable d'unir à l'étude de la Loi une occupation matérielle. » C'est pourquoi « beaucoup de nos sages se sont fait artisans ». Dans le ghetto, Zangwill pouvait, à chaque

(1) *Ch. of the Gh.*, p. 329.

(2) « Tout Juif doit élever sa famille comme s'il en devait sortir un rédempteur » Georges Eliot, *Daniel Deronda*,

(3) *Ch. of the Gh.*, p. 77.

pas, trouver une espèce presque disparue du monde moderne : des hommes à qui la plus humble vie laisse le souci de la plus haute pensée.

Il raconte la vie de ces rêveurs du ghetto, fourreurs, fruitiers, employés, colporteurs, revendeurs, dans la chambre desquels il y a toujours un livre ; savetiers qui, battant la semelle, lissant des coutures avec un fer chaud, discutent passionnément sur l'origine du monde et le miracle, opposent ou concilient l'Évolution et la Religion, citent Kant, Spinoza, dans un atelier-chambre qui pue la graisse brûlée, la cire fondante, et où grésille un feu de coke bourré de rognures de cuir (1).

C'est dans un tel milieu qu'il fait vivre Esther Ansell, le personnage central de son chef-d'œuvre, *Children of the Ghetto*, suite de récits pleins de vie, de tragique et d'humour, l'un des plus beaux livres de la littérature contemporaine.

Esther Ansell est la fille d'un pauvre immigré qui ne parle que yiddish, ouvrier d'occasion, tantôt tailleur, tantôt cordonnier, tantôt marchand de fruits dans les rues, « extrêmement occupé à prier quand il n'a rien de mieux à faire ». Esther est la vraie maman de toute la famille, quatre autres enfants et une grand'mère impotente qui vivent dans un galetas de l'*East-End* de Londres. C'est une petite fille avec une face grave et des yeux candides, une gamine obéissante et mal vêtue, si anxieuse de plaire à sa maîtresse d'école, si passionnée pour l'étude, si audacieusement ambitieuse de devenir elle-même institutrice. Mais elle ne peut aller tous

(1) *Dream of the Gh.*, p. 415.

les jours à l'école. Il faut faire la cuisine, acheter des provisions. Quand l'argent manque, elle va au fourneau populaire, « pareille, avec sa démarche orientale, à une Rebecca en miniature allant au puits ». Elle rêve, comme tous les pauvres gens, au jour où le travail, la chance lui apporteront une vie moins haletante, moins incertaine. Mais, le plus souvent, ses rêves sont déçus : elle heurte la porte de son gale-tas et la cruche pleine de bouillon tombe à terre, se casse ; le *shilling* qu'elle a économisé pour acheter le poisson et la viande de la veille de la Pâque lui est volé au marché par un pick-pocket, et son frère Benjamin, l'espoir de la famille qu'une œuvre charitable élève et fait instruire, meurt d'un mauvais rhume.

Malgré tout, elle ne doute pas de l'existence d'une puissance invisible, quoique cette puissance lui paraisse singulièrement indifférente aux joies et aux tristesses humaines. Elle se console, soit en chantant mélancoliquement aux enfants des airs en mineur, soit en se tenant à la porte d'une petite synagogue d'où, fascinée, elle entend les dévots chanter, dans le crépuscule d'un samedi soir, les psaumes plaintifs d'une race traquée. Elle ne manque jamais d'allumer les bougies du Sabbat, ni de préparer la viande d'une manière orthodoxe.

« Jamais enfant ne fut plus sensible à la beauté du devoir, plus ouverte à l'appel de la vertu, de la maîtrise de soi, de l'abnégation... Quand elle lisait un de ses livres de prix..., ses yeux se remplissaient de larmes, sa poitrine de résolutions désintéressées, et de volonté d'être juste... Elle menait une double vie, de même qu'elle parlait deux langues. L'idée

qu'elle était une Juive, que son peuple avait une histoire particulière, était toujours à l'arrière-plan de sa conscience. Parfois, cette idée était brusquement tirée au premier plan, quand des enfants chrétiens la raillaient avec leurs couplets moqueurs, lui criaient qu'ils avaient piqué un morceau de porc au bout d'une fourchette et l'avaient donné à quelqu'un de sa race. Mais, avec bien plus de force, elle comprenait qu'elle était une Anglaise. Elle était bien plus fière de Nelson et de Wellington que de Judas Macchabée. Elle se réjouissait de découvrir... qu'Alfred le Grand avait été le plus sage de tous les Rois, que les Anglais sont maîtres de toute la terre et ont planté des colonies dans les quatre coins du monde, que la langue anglaise est la plus noble des langues et que les hommes qui la parlent ont inventé les chemins de fer, les bateaux à vapeur, le télégraphe et toute chose digne d'être inventée (1). »

Enfin le miracle arrive. Une de ces demi-divinités qui distribuent de la soupe aux petits pauvres, portent des vêtements à domicile et des bons de viande, instituent des prix et des bourses, la femme d'un riche commerçant, Mrs. Henry Goldsmith, avide de relations, de considération et de respectabilité, s'intéresse à Esther Ansell, en fait une sorte de secrétaire et de fille adoptive, l'emmène en voyage, l'envoie à l'Université.

Mais Esther n'est pas heureuse dans ce milieu où rien ne manque, sauf un peu de hauteur d'âme, où les personnes d'un certain âge restent adonnées à des pratiques purement matérielles, où les jeunes

(1) *Ch. of the Gh.*, p. 83.

gens, n'ayant plus aucune religion et pas encore d'idéal, ne sont préoccupés que de jouissances et de réussite. Parfois un éclair jaillit de sa face et la fait paraître vraiment jolie. Mais avec son expression abstraite, sa tête pensive, son air d'être toujours seule, la mince jeune fille reste ombrageuse. Elle pense à son origine, aux siens dont les Goldsmith se sont débarrassés en les faisant partir pour les États-Unis, et se dit que, malgré ses toilettes élégantes et ses bonnes manières, elle n'est tout de même qu'une « vilaine petite jeune femme à l'âme médiocre, sujette à des migraines, et absolument sans le sou ».

Dans le salon des Goldsmith, Esther Ansell rencontre Raphaël Léon. Les philanthropes, pour conserver aux pauvres les protecteurs et les souscripteurs de leurs œuvres, sont obligés parfois de fréquenter dans des milieux bizarres. Raphaël Léon est un de ces *dreamers*, un de ces rêveurs qu'Israël Zangwill aime et raille doucement, un de ces pauvres, braves, grands, admirables et un peu ridicules *Harrow boys* et *Oxford men*, qui vont s'installer dans l'*East-End*, passent leur temps en démarches, conseils, leçons et conférences, et, brûlant de se sacrifier au bonheur de l'espèce humaine, ne réussissent qu'à se faire voler les forces de leur corps, la chaleur de leurs âmes par des pauvres qui ne désirent que des aumônes et par des politiciens riches qui n'aspirent qu'aux suffrages des gueux.

Les rêves de Raphaël Léon, Esther Ansell n'y croit guère : elle connaît trop le ghetto. L'orthodoxie, qui est le ciment d'une race, elle la voit se

dissoudre chaque jour. Elle a vu les nouveaux arrivants obligés d'accepter la nourriture anglaise, les jours de fête anglais, la langue anglaise sous peine de mourir de faim dans leur isolement. La Race chérie de Dieu ! Pendant toute son enfance elle a vu son père implorer, matin et soir, un ciel sourd. La Mission d'Israël, quelle ironie, quand on pense à sa crasse et à sa misère ! Le Messianisme, l'Idéalisme, pures créations de l'esprit ! L'enseignement des rabbins ! Un ritualisme ossifié, absurde, une religion de « poêles et de pots ».

Cependant, tandis qu'elle cause avec Raphaël Léon, elle est singulièrement émue. « L'enthousiasme l'avait toujours intoxiquée », et tandis que l'idéaliste déroulait les thèses qu'elle mettait en miettes sous ses sarcasmes, « l'image sordide qu'elle se faisait de l'Univers semblait transfigurée en une réalité joyeuse et sacrée, pleine de possibilités infinies de travaux dignes d'être accomplis et de nobles plaisirs ». Raphaël presque aussitôt aime la brune jeune fille. Mais elle, qui sent croître le sentiment de sa dépendance envers un milieu qu'elle a cessé d'estimer, veut reconquérir sa liberté en gagnant elle-même sa vie. Un matin, de bonne heure, quand tout le monde est encore endormi, elle s'échappe de la somptueuse maison des Goldsmith et s'enfuit vers Whitechapel.

Londres s'éveille sur les premiers gestes du monde patient du travail. Esther revoit son quartier, sa rue, ses voisins, sa maison. Elle retrouve son ghetto :

« Tout remuait dans le ghetto, car il était huit heures et demie du matin, un jour de travail. Mais Esther n'avait pas marché cent mètres, que son

cœur s'alourdit de pénibles pressentiments. La bonne vieille rue de jadis, où elle venait d'arriver, avait été étrangement élargie. Au lieu de maisons sales et pittoresques, se dressait une effroyable rangée de maisons ouvrières, casernes monotones de briques, qui, par leur prose ennuyeuse, morte, tuaient toute gaieté, écrasaient l'âme. En revanche, d'autres rues paraissaient incroyablement étroites. Est-ce possible qu'il ait fallu, pour les traverser jadis, six enjambées à ses membres d'enfant ?... Elles lui semblaient tellement sordides et crasseuses. A-t-elle pu jamais s'y promener, l'esprit léger, inconsciente de leur laideur ? Le lourd brouillard grisâtre qui les enveloppait ne s'élèverait-il pas un jour, ou bien n'était-il pas leur manteau naturel, nécessaire ? Sûrement, jamais le soleil ne pourrait baiser ces pavés collants, ne viendrait leur verser chaleur et vie. Ces immenses boutiques magiques où l'on trouvait de tout, des pastilles de menthe et du coton, des poupées à tête de porcelaine et des citrons, lui paraissaient toutes rétrécies maintenant entre les fenêtres de minuscules maisons d'habitation. Les vieilles femmes à perruque noire, les hommes crasseux, au pas lourd, étaient encore plus laids et plus crasseux qu'elle ne l'imaginait. Ils lui paraissaient des caricatures d'humanité, épouvantails en chapeaux enfoncés et en jupons crottés. Mais peu à peu, au fur et à mesure qu'elle avançait, elle comprenait que, malgré les bâtisseurs de maisons modèles pour ouvriers, la scène, dans ses parties essentielles, n'avait pas changé. Aucune trace d'amélioration, à Wentworth Street, étroite et bruyante rue-marché, où des files de charrettes bordaient la chaussée.

empestée exactement comme autrefois et où Esther marchait sur de la boue, des épluchures et des enfants. Des enfants ! il y en avait partout, pendus au sein de femmes mal lavées, sur les genoux de grands-pères qui fumaient leurs pipes, jouant sous les charrettes, se traînant dans les ruisseaux ou dans les ruelles ; leurs figures étaient sales et malades, leur teint blême, leur grâce pathétique protestait contre l'abandon où ils étaient laissés ! Une gamine en guenilles foncées, assise sur une boîte d'oranges, regardait tout ce grouillement avec une gravité surnaturelle, incarnant l'idée qu'Esther se faisait du théâtre quand elle était enfant.

« Dans son cœur elle avait un sentiment de vide, l'impression qu'elle était étrangère au milieu des choses familières. Qu'avait-elle de commun avec ces demi-misérables, avec cette race d'êtres à moitié barbares ? Plus elle regardait, plus son cœur coulait bas. Il n'y avait là aucun étalage de vice, aucune brutalité, aucune ivrognerie ; tout simplement la saleté d'une cité orientale, sans son originalité ni sa couleur. Elle examinait les affiches et les devantures des magasins et attrapait les mêmes bribes de bavardages en passant devant la boutique du boucher. Tout lui semblait le même qu'autrefois. Ça et là cependant la main du temps avait tracé de nouvelles inscriptions. Pour Baruch Emmanuel elle avait rédigé une nouvelle enseigne. C'était une mixture d'allemand, de mauvais anglais et de cockney orthographié phonétiquement en lettres hébraïques... Baruch Emmanuel avait prospéré depuis les jours où il demandait par affiches les finisseurs et les poseurs de chevilles qu'il n'était pas

capable de payer... Il avait plusieurs établissements et possédait cinq maisons à deux étages, et était trésorier de sa synagogue, et parlait des socialistes comme d'une variété inférieure d'athées...

« La main du temps avait aussi construit une *Métropole* des ouvriers presque en face de la boutique de Baruch Emmanuel, et en avait bariolé les murs avec des affiches illustrées et morales... Là des cabines pour une personne ne coûtaient pas plus de quatre pence la nuit. A la vue des journaux pendus à la fenêtre d'un bureau de tabac, Esther comprit que le nombre des personnes sachant lire avait augmenté, car il y avait là des feuilles importées de New-York rédigées à la fois en jargon et en hébreu pur. Une grande affiche en yiddish et en anglais annonçant un meeting lui apprit l'existence d'un rejeton de la Ligue de la Terre Sainte : *the Flowers of Zion society*, dirigé par des jeunes gens de l'*East-End* pour l'étude de l'hébreu et la propagande de l'idée nationale juive. Juste à côté, comme pour montrer ironiquement l'autre face de la vie du ghetto, était collée une autre affiche qui avait l'air d'une proclamation royale..., informant le public que, par ordre du Secrétaire d'État à la guerre, une vente de vieux objets en fer et en fonte, en zinc, en toile et en cuir aurait lieu à l'Arsenal Royal de Woolwich.

« Comme elle avançait, la grande cloche de l'école sonna. Involontairement elle pressa le pas et rejoignit la procession babillarde des enfants. Elle pouvait presque s'imaginer maintenant que les dix dernières années n'avaient été qu'un rêve. Était-ce en vérité d'autres enfants ou n'étaient-ce pas les mêmes qui la bouscullaient autrefois quand elle patageait

dans la même boue avec ses maladroits souliers de garçon. Sûrement ces petites filles en robes imprimées, de couleur lilas, c'étaient ses camarades de classe. Elle avait du mal à comprendre que la roue du temps l'eût façonnée en femme, et que, tandis qu'elle-même vivait, et apprenait, et voyait les cités et les mœurs des hommes, le ghetto, non touché par ses expériences, continuât à marcher dans son ornière étroite. Une nouvelle génération d'enfants avait monté pour jouer et pour souffrir à la place de l'ancienne et c'était tout. Cette pensée l'accablait, lui donnait une fois de plus le sens poignant de forces brutes, aveugles. Il lui semblait qu'elle surprenait dans cette scène familière de son enfance le secret de la grise atmosphère de son esprit. C'est là qu'elle avait insensiblement absorbé ces lourdes vapeurs qui formaient l'arrière-fond de son être, un écran toujours sombre derrière les couleurs irisées des émotions joyeuses. Qu'avait-elle de commun avec ce dénûment ? Quoi ? Tout. C'est avec cela que son âme avait d'imperceptibles affinités, non avec la gloire du soleil, de la mer et de la forêt, les palmes et les temples du Sud. »

Trouvant une joie mélancolique-et raffinée à se torturer elle-même, elle laisse échapper et repousse toutes les chances qui s'offrent de nouveau, car le bonheur, dans un Univers si misérable, lui paraît une sorte de monstrueuse exception à la vie normale de l'humanité. Et, quand Raphaël Léon, après l'avoir longtemps cherchée en vain dans tout Londres, finit par la rencontrer par hasard sur le perron du *British Museum* et la supplie de l'aider dans l'admi-

nistration des œuvres dont il a pris la charge, elle refuse. J'ai besoin de vous pour m'aider, lui dit-il encore, pour m'inspirer quand je me trouble, pour compléter ma vie, pour me rendre plus heureux que je ne l'ai pu rêver. Soyez ma femme, Esther, laissez-moi vous sauver de vous-même. « C'est moi qu'il faut laisser vous sauver de vous-même, Raphaël. Est-il sage d'épouser le sombre esprit du ghetto qui doute de soi ? » et elle disparaît dans la foule des passants. Mais, avant qu'elle ait réussi à s'embarquer pour l'Amérique, Raphaël la retrouve. Ensemble, ils tenteront d'améliorer le sort de leurs misérables frères Juifs.

1909-1913.

L'HUMOUR JUIF

Zangwill n'a pas regardé que la face grave du ghetto. Son talent est complet, et ses dons sont multiples. Il sait rire.

Le ghetto n'est pas triste. Rien n'est plus amusant que les réunions de famille chez les Juifs de condition modeste, et qui ne sont pas trop déjudaïsés. Le prolétariat juif ignore « la grande douleur juive ». Il est gai, il est jovial. Les Juifs qui travaillent n'ont pas le temps d'être tristes. Ils laissent le pessimisme à leurs philanthropes.

Le philanthrope ressemble à ces gens qui pleurent en lisant des romans. Quand un riche se met tout à coup à regarder d'un peu près la vie du peuple, il est effrayé de tant de misère et de tant de bassesse, et il lui faut tout le confortable de la maison où il rentre le soir pour qu'il n'en meure. On peut imaginer l'Ecclésiaste comme une sorte de roi philanthrope, pris d'une crise de désespoir au retour d'une tournée dans les *slums* de sa capitale. Mais il rentre dans son palais où il y a des femmes, des serviteurs et des parfums.

Le bourgeois philanthrope, lui, ne se résigne plus au bonheur. Ayant fort bien dîné, il va les yeux baissés en pensant à la douloureuse condition des hommes qui pendant ce temps-là rient et s'amuse. C'est parce que le peuple voulait continuer à rire pour continuer à vivre qu'il n'a pas écouté les Seigneurs qui venaient le plaindre dans les Universités populaires et qu'il est retourné à la joie grossière de ses cafés-concerts. Les vrais militants étaient plus clairvoyants que les jeunes gens bien mis. Ils connaissent la valeur de la joie. Presque tous sont de francs bons garçons comme la plupart des entraîneurs d'hommes. Le secret de leur influence n'est pas seulement dans leur « esprit de hardiesse », mais aussi dans leur jovialité.

Les Rabbins, les Docteurs, qui se sentaient responsables de l'avenir, et surtout de la conservation de la race juive, ont lutté contre le pessimisme. Beaucoup d'entre eux, comme le rabbin David Sichel, dans *l'Ami Fritz*, d'Erckmann-Chatrian, furent de gais compagnons (1). Le soleil ne pénétrait pas dans le ghetto, mais ils y firent entrer le rire. Le rire était à tous les foyers, à toutes les tables (2). Ils ont empêché le Peuple Juif de se « frapper » et, par suite, de se laisser mourir. C'est par leur bonhomie un peu terre à terre, et qui a toujours exaspéré les mystiques, qu'Israël a duré au milieu de l'écroulement des nations. Enseignant moins une religion qu'une sagesse, ils ont habitude

(1) Voir le portrait de Reb Shemuel, dans ZANGWILL, *Ch. of the Gh.*, pp. 63 et suiv. et 170 et suiv.

(2) Moïse SCHÜHL. *Sentences du Talmud et du Midrach*, Paris, Imprimerie nationale, 1878.

leur peuple à accepter « l'inévitable avec bonne humeur (1) ».

Ainsi entraîné, le Juif ne répond pas aux « coups du sort » par des lamentations. Sa tristesse est active. Il est de la même fabrique que les grands moqueurs : Swift, qui, ayant beaucoup souffert par les hommes, a beaucoup raillé les hommes, et Cervantès, qui, ayant gâché sa vie par son caractère chimérique, a écrit un livre immortel pour se railler soi-même. Le rire du Juif est volontaire, strident, amer, hystérique. Il rit d'un rire qui fait mal. Mais il rit. C'est Henri Heine.

Et c'est Zangwill. C'est parce que Zangwill, comme Heine, a sucé dans son enfance le lait grossier de la blague juive, qu'il est un farceur de ghetto. Sur ce fond juif s'est déposée la culture anglaise, plus que toute autre favorable au développement de son génie, car il y trouvait l'exemple et la tradition de l'humour ; et la culture anglaise, unie au génie juif, a donné naissance à une plante nouvelle : l'humour juif.

Je vis Zangwill, en 1909, à Paris. Lorsque j'entrai il causait avec un de ces jeunes savants Juifs que leur science ne détourne pas de s'intéresser au sort de leurs coreligionnaires persécutés dans l'Est de l'Europe.

Zangwill s'enquérât de la valeur de quelques hommes qui avaient offert de s'intéresser à la cause juive.

— Et le Dr Ebenezer, disait-il, qu'en pensez-vous ?

— C'est un très honnête homme, répondit l'autre.

(1) *Ch. of the Gh.*, p. 149.

Mais... Connaissez-vous l'histoire de ce *Polak* à qui l'on demandait des nouvelles de sa fille ? Ma fille, dit-il, a épousé un homme qui ne sait pas jouer aux cartes. — Quelle chance vous avez ! — C'est ce qui vous trompe ; car il ne peut s'empêcher d'y jouer.

Zangwill sourit. Et voyant ces deux têtes pâles, rapprochées l'une de l'autre, ces corps inclinés sur ces sièges bas, je me demandais si j'étais dans le *sitting-room* d'un modeste hôtel anglais de la rue Saint-Hyacinthe, ou dans la salle basse d'une de ces académies babyloniennes de Soura ou de Pumbedita où les sages talmudistes enseignaient selon la méthode hagadique, par questions et par réponses, par maximes, par sentences, par apologues.

Des éclats de rire ou des images, voilà ce que le Juif a toujours préféré au mur gris des idées générales. Qu'il parle ou qu'il écoute, il est toujours le même homme. Essayez de le convaincre sous forme d'un raisonnement, il ne vous suit pas. Il vous attend à l'exemple. Son esprit n'aime pas la pression continue du raisonnement logique. Il lui faut de petits chocs successifs séparés par des temps. Ainsi parlait Jésus, et les foules juives se grisaient de ses paraboles. Ainsi parlèrent les Rabbis, car la Loi est une corbeille pleine de fruits délicieux, mais lourde, ronde et lisse ; « l'apologue est l'anse par laquelle il est possible de saisir la corbeille (1) ».

Aussi le Peuple Juif possède-t-il un immense folklore : historiettes, fables, récits, légendes, calem-

(1) M. SCHÜHL. *Sentences et proverbes du Talmud et du Midrasch*, p. 176. Voir aussi RENAN, *Hist. du peuple d'Israël*, t. III, p. 74.

bours, bons mots (1), répertoire énorme où puisent les rabbins et les maîtres d'école, les *Badchen* dont c'est le métier de faire rire les convives aux repas de noces et les *Schnorrer* dont les bouffonneries amusent l'hôte pieux qui, pour obéir à la Loi, a toujours un pauvre à sa table la veille du Sabbat.

L'origine de ces histoires ? Tous les pays du monde : Palestine et Afrique, Russie, Pologne, Galicie, Allemagne, Autriche, Alsace, Trois-Évêchés, Espagne, France, Paris même, toutes les villes, toutes les contrées où le peuple errant s'est reposé, a travaillé dans l'ignominie et dans la crainte, a cru pouvoir respirer enfin. Les unes ont l'accent des temps les plus reculés, des époques bibliques ou talmudiques, ont été racontées, manuscrites, déformées et transformées sans cesse ; les autres sont d'hier, d'aujourd'hui même, chaque génération admirant, vantant ses aspirations, se moquant de ses travaux ou de ses vices.

Non, il ne faut pas s'imaginer que toutes les blagues juives qu'impriment les journaux ou les livres antisémites soient d'origine chrétienne. Un grand nombre a été inventé par les Juifs. Le théâtre

(1) *Ch. of the Gh.*, p. 245. Sur le Folklore Juif, voir la *Jewish Encyclopedia* aux mots *Folk-Lore*, *Folk-Song*, *Folk-Tales*. Voir aussi : Raymond GEIGER, les *Chansons populaires du Ghetto*, dans la *Phalange* du 20 février et dans l'*Effort Libre* de juin 1913. Voir aussi ses deux livres : *Histoires juives* et *Nouvelles histoires juives*, publiés en 1923 et en 1925 par *La Nouvelle Revue Française*. Malheureusement ces deux ouvrages et plusieurs autres recueils publiés, depuis, un peu partout, voient exclusivement, ou à peu près, le côté bas ou grossier du folklore juif. Et cependant les histoires nobles, héroïques y abondent. Mais la noblesse, l'héroïsme n'ont que faire au fumoir, au café, ou sur les degrés de la Bourse.

juif de Vienne, les Bourses de Francfort et de Paris, les Synagogues, les Casinos, les Cercles, il s'en fabrique partout où sont groupés, pour le travail, la religion ou le plaisir, les représentants de cette race susceptible et railleuse. Car le Juif est moqueur, comme le Français. Comme le Français, poli et plein de soi, il aime à se railler soi-même par politesse et par orgueil. Il parle de ses qualités à voix basse et à voix haute de ses travers (1). C'est comme s'il disait à son corps : tu n'es pas très joli, tu es grêle et gauche ; à ses bras : vous êtes remuants ; à ses mains : vous êtes des touche-à-tout ; à son cœur même : tu n'es pas toujours chevaleresque ; je n'y peux rien, c'est le legs de siècles douloureux, et il faut plus d'une vie pour changer ça ; mais, au-dessus de ces esclaves du passé, siège mon esprit affranchi, mon esprit libre qui les connaît et qui les juge.

Il y a une source plus trouble parmi toutes celles d'où jaillissent les blagues juives. La plupart des races idéalisent leur type. Toute Grecque est fière d'avoir le front bas, le nez droit et charnu prolongeant le front ; toute Arménienne désire avoir la figure si ronde que son amant puisse la comparer à une pomme, à une grenade, à une orange, à la face elle-même de la lune. Une race vaincue ou trop longtemps bafouée finit par se mépriser elle-même. Elle n'admire plus que le type de ses vainqueurs, et leur âme. Il y a, certes, des Juifs qui, pour des raisons désintéressées et de foi, cessent d'être Juifs ; mais ils enragent de n'avoir pu changer de tête et de nom en changeant de Dieu. « *Ihr Antisemitismus*

(1) M. SCHUHL, *loc. cit.*

war mir bekannt, Ihr Antisemitismus ist mir neu », dit à l'un d'eux un chrétien choqué du zèle de son nouveau coreligionnaire (1). D'autres, sans se convertir, sont flattés si un chrétien leur dit qu'ils n'ont pas le nez juif, les cheveux juifs, les manières juives. Ces juifs-là ont désidéalisé leur type et au lieu de reconnaître leurs différences, de s'efforcer de rester eux-mêmes et bien à part, ils s'adaptent, se fondent, se conforment, et diminuent, en quelque sorte par leur fait, cette diversité des êtres qui est une bénédiction de la nature. Cette espèce de Juifs ont peur sans cesse qu'un malotru ne leur reproche leur Judaïsme. Ils prennent les devants et se dépêchent de faire des mots contre les Juifs en ayant l'air de dire : cela ne nous touche pas, nous ; nous n'en sommes pas.

C'est par ces héros, qui changeraient volontiers la mobilité de leurs narines contre le nez pâteux d'un Auvergnat, et qui troqueraient leur âme souple contre l'âme désintéressée sans doute, non mercantile et brave de la bourgeoisie qui les entoure, que sont fabriquées un certain nombre de blagues sur la forme de notre nez ou la roublardise de notre esprit. Aussi, dans cette masse énorme où il y a de tout, de l'excellent et du pire, de la quintessence de sensibilité et de la polissonnerie, est-il parfois malaisé de distinguer de l'admiration agaçante de soi-même les traits de la satire la plus malveillante.

Voici une historiette où l'intention du conteur est claire. Le Rabbin d'Altona montrait à l'incrè-

(1) Votre antisémitisme m'était connu, votre antisémitisme m'est tout neuf. S. FREUD, *Der Witz und seine Beziehung zum Unbewussten*. Leipzig und Wien, Franz Deuticke, 1905, p. 22.

dule Salomon Maïmon le *Schofar*, cette trompette primitive dont l'officiant tire des cris sauvages lorsque la Synagogue prononce le *Herem*, l'excommunication juive : « Connais-tu ceci ? » lui dit-il d'un air sombre. Le disciple de Kant répondit, impassible : « Je sais que c'est la corne d'un bouc. »

Henri Heine, qui rapporte cette histoire, admire la face immobile et le dédain du philosophe (1). Mais voici un conte d'Alsace. Un colporteur, qui n'a pas gagné un sou dans la semaine, veut cependant être rentré chez lui, à Colmar, pour le Sabbat. Il réussit à se glisser sur le quai et prend le train. En route, le contrôleur lui demande son billet. — Je n'ai pas de billet, dit le Juif. — Alors, paye, dit le contrôleur. — Je n'ai pas d'argent, dit le Juif. Le contrôleur le jette dehors au premier arrêt. Le Juif, sans mot dire, s'assied sur un banc, attend une longue heure, monte dans le train suivant, et parcourt quelques kilomètres. Il est de nouveau contrôlé, chassé, s'assied sur un banc, attend un autre train, remonte, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'un employé, qui l'avait déjà contrôlé, le reconnaisse et lui dise : « Ah ! c'est encore toi ! Et jusqu'à quand cela durera-t-il ce petit manège ? » Le Juif enfonce sa tête dans son cou, lève ses épaules, les bras, et avec un demi-sourire : « Jusqu'à ce que je sois arrivé à Colmar. »

Ici l'intention est douteuse. Est-ce que le conteur se moque de la bassesse du Juif qui a commis une petite fraude et se laisse bafouer sans répondre, ou célèbre la ténacité de ce pauvre diable dont l'aventure est une sorte de symbole tragique d'Israël

(1) H. HEINE. *De l'Allemagne*, pp. 89-90, édition Renduel. Paris, 1835.

continuant à progresser sous les injures et sous les coups ?

Mais dans cette autre histoire qui est toute neuve, l'intention est évidente. C'est une plaisante apologie de l'habileté :

Deux boursiers ont, par économie, la même maîtresse. La femme devient enceinte. Qui s'occupera de l'enfant ? — Patience, dit l'un. — C'est vrai, dit l'autre. Sait-on ce qui peut arriver ? Rien n'arriva, sauf les douleurs de l'enfantement. Dans la rue, devant la porte du petit hôtel, les deux amis se rencontrent. — Monte, dit le premier, moi je ne pourrais voir ça ; tu me raconteras comment ça c'est passé. Et il fait les cent pas sur le trottoir... Enfin son collègue descend : Comment va l'enfant ? — L'enfant ! Il n'y a pas un enfant, il y a deux enfants. — Deux enfants ?... Très bien, très bien ; alors nous en avons chacun un. — C'est ça !... C'est ça !... Mais il y a un malheur ! — Quel malheur ? — Eh bien !... le mien, il est mort !

Beaucoup de blagues juives sont construites sur ce type et ne sont pas sévères pour la ruse. Les antisémites nous en font le reproche. Avec leur mauvaise foi. Car ils connaissent plus d'une farce chrétienne dont les héros chrétiens, en fait de ruse, rendraient des points à des Juifs. Mais la défense des Juifs est toute française (1) : avec le renard, renarde (2), ont renseigné les rabbis.

(1) Voir les fabliaux et le *Roman de Renart*. Et sur la ruse aryenne on pourrait consulter Homère, l'*Odyssée* par exemple. Mais des insolents prétendent qu'à cette époque les Grecs étaient encore des Sémites. Voir la note à la fin du tome II.

(2) Alexandre WEILL, *Sagesse et fleurs d'esprit des rabbins*, p. 119.

La psychologie d'une race persécutée justifie, en effet, les récits où les Juifs « mettent dedans » les Chrétiens ou les Infidèles. Mais ceux-là, et ils sont nombreux, où les Juifs jouent au plus fin les uns avec les autres ?

Tout s'éclaire si on regarde la blague juive comme l'amusement d'un peuple de gens d'affaires.

Quel est donc le point d'honneur de l'intermédiaire ? Imposer sa marchandise, et ne quitter la place que son marché en poche. Il a réponse à tout le *Schadchen*, le fabricant de mariages, l'agent matrimonial, toujours à l'affût de garçons à marier. La belle-mère ne me plaît pas, lui objecte-t-on : c'est une femme stupide et méchante. — Ce n'est pas la belle-mère, c'est la fille que vous épousez. — Mais elle n'est plus jeune, et pas beaucoup plus belle. — Qu'importe ! Elle ne vous en sera que plus fidèle. — Elle n'a pas beaucoup d'argent. — Qui vous a parlé d'argent ? Est-ce de l'argent que vous épousez ? Vous demandez une femme. — Mais elle a aussi une bosse. — Vous êtes bien difficile. Est-ce que vous voudriez qu'elle n'ait aucun défaut (1) ?

(1) FREUD, *op. cit.*, p. 47. Mais le *Schadchen* n'a pas toujours le dernier mot. De guerre lasse un jeune homme accepte une entrevue. Quand les parents et la jeune fille se sont retirés : — Et bien, vous voilà décidé, dit le *Schadchen* ? — Pas encore. — Que vous faut-il donc ? N'est-elle pas désirable ? — Est-ce qu'on sait jamais avec tous ces vêtements ? — Vous ne voudriez pas qu'on vous l'amène toute nue ? — Je n'osais pas vous le demander.

Après maintes résistances de la famille, le *Schadchen* obtient que la jeune fille paraisse sans voiles. Et quand elle est sortie : — Est-elle assez à votre goût ? Vous dites oui, maintenant ! — Le jeune homme regarde obstinément à terre. — Et bien quoi ! — Il y a quelque chose. — Hein ? — Ce sont ses yeux que je n'aime pas.

Quant au marchand il a besoin de tout le monde. Il ne veut se brouiller avec personne ; mais en même temps il ne veut pas se laisser forcer la main. Il entend n'accepter que les marchés qui lui conviennent, et cependant rester l'ami de ceux dont il refuse la marchandise. Il s'en tire par des bons mots. Avec la manille et le bridge la plaisanterie est le meilleur des masques. Voilà pourquoi on plaisante tant dans les tables d'hôte où les commis-voyageurs essayent de se distraire tout en ne se faisant pas souffler leur clientèle par leurs voisins ; dans les mess d'officiers où, selon les époques, rôdent les mouchards de la Congrégation ou les mouchards des Loges ; dans les salons des hauts fonctionnaires de la République. Un Président, un Directeur, est fréquemment jovial et plaisantin. Les plus belles places de notre démocratie sont données à ceux qui ont su faire rire le plus de parlementaires et de ministres sans dévoiler le fond de leur pensée. A cet exercice certains vizirs juifs, grands et petits, se sont montrés de première force. Leurs grands-pères ont appris pour eux l'esprit de repartie sur la place du marché. On raconte que l'un de ces grands-pères, marchand de chevaux, examinait un cheval de selle. Il est si rapide, lui dit le propriétaire de la bête, que si vous montez dessus à quatre heures du matin vous serez à six heures et demie à Strasbourg.

— Qu'est-ce que vous voulez que je fasse à Strasbourg à six heures et demie (1) ?

(1) On trouve beaucoup d'histoires juives dans l'ouvrage cité de FREUD, et en particulier une version allemande de l'histoire ci-dessus.

Vous le voyez, n'est-ce pas, le petit œil châtain, qui regarde sans cesse en tous sens entre les paupières mi-closes, les traits pincés de ce rouleur de foires qui laisse tomber de ses lèvres à peine ouvertes les quelques sons grâce auxquels il conserve son indépendance et ses amis. Je pense à Tristan Bernard racontant après dîner ces histoires juives qu'il ne publie pas, et auxquelles ressemblent, d'une manière frappante, soit par le sujet, soit par l'accent, les contes brefs qui l'ont rendu célèbre.

L'humour juif et l'humour septentrional (1) ont bien des traits communs : un sens aigu de l'ironie des choses ; que tout est vain et cependant nécessaire ; le don de regarder le monde tantôt du point de vue le plus général, tantôt dans ses détails les plus menus ; l'esprit, la bouffonnerie, le tragique ; une grande sûreté de soi et un immense plaisir à briser les tables étroites où sont inscrites les lois de la pensée moyenne. De cet humour-là Zangwill sait se servir à merveille ; et il a écrit plus d'une page (2) qui, pour le mélange heureux de l'ironie et du pathétique, rivaliserait avec une œuvre comme *le Tambour Legrand*, de Henri Heine. Mais son humour a des caractères très particuliers : d'abord l'emploi fréquent de la blague juive. Zangwill a recueilli un grand nombre de contes, de sorte que certains morceaux de ses œuvres sont une sorte de folklore juif, et que certains de ses personnages sont une transposition

(1) Sur ZANGWILL, humoriste anglais, voir la note à la fin du tome II.

(2) Par exemple *The Hope Extinct*, dans *Ch. of the Gh.*, p. 189.

juive de ces « *Minnesinger* du moyen âge payant l'hospitalité qu'ils reçoivent par de bonnes histoires ou des racontars sur ce qu'ils ont vu dans les villes ou sur les chemins (1) ».

Il s'amuse souvent aussi à pasticher les blagues juives (2). Ailleurs, quand il se donne la peine d'inventer, c'est un mélange de citations bibliques, de discussions théologico-métaphysiques et de farce ; Dieu et la religion, l'apologie et le blasphème, l'agacement des limites que les religions apportent à notre activité, les efforts que nous faisons pour sortir de ces limites sans trop violer les règles que nous trouvons nécessaires. De ces éléments et de mille autres est composé l'humour de Zangwill ; car, contenant tous les contraires, tous les contradictoires, cet art si proche de la vie est, comme elle, indéfinissable. Mais ce qu'il a de plus particulier, et ce qui ferait reconnaître entre mille proses anonymes le style de Zangwill, c'est l'emploi constant, — pour s'en moquer le plus souvent, mais parfois aussi, comme malgré lui, pour exprimer sa propre pensée, — du raisonnement talmudique.

On dit au talmudiste : Vous devez la dîme dès que les fruits sont rentrés dans la maison. — Mais la devrai-je, répond-il, si je les mange dans la cour ? — Non, si la cour est ouverte, et que les voisins puissent vous les voir manger. — Et si la cour est ouverte dans une partie et couverte dans une autre ? — La partie couverte sera considérée comme la

(1) *Ch. of the Gh.*, p. 74.

(2) Par exemple dans la nouvelle *A Rose of the Ghetto*, publiée in fine du volume, *The King of Schnorrers*, pp. 303 à 311 et *Ch. of the Gh.*, pp. 26 et suiv.

maison. — Mais si je mange mes figes sur le pas de la porte (1) ?

Et si la discussion avait porté sur un sentiment, il vous l'aurait coupé en quatre. C'est parce que la plupart des Juifs ont été soumis pendant des siècles à une telle gymnastique, que le jour où les grandes Écoles leur ont été ouvertes, ils ont montré tant d'aptitudes aux études philosophiques et de jurisprudence. Mais quelques esprits en sont restés tordus et faussés à jamais.

Comme Pascal, dans ses *Provinciales*, a prêté à son Père jésuite le langage de la casuistique jésuitique, Zangwill écrit souvent ou fait parler quelques-uns de ses personnages dans la langue tarabiscotée du commentateur talmudiste, le plus subtil des ergoteurs, le plus dangereux des adversaires parce qu'il a l'orgueil d'avoir le dernier mot, et qu'il finit toujours par vous bloquer dans un coin par un argument de détail que vous sentez être faux et que vous enragez de ne pouvoir, en logique, démontrer tel. C'est un des moyens les plus drôles du talent de Zangwill. C'est un des aspects les plus originaux et les plus neufs de son humour. Le premier, il a deviné tout le comique, le tragique même, qu'un romancier pouvait tirer de cet « instinct juridique de l'Hébreu qui a développé le plus gigantesque et le plus minutieux code de conduite qu'il y ait au monde (2) ».

De chacun des éléments qui composent l'humour de Zangwill il n'est pas très facile de donner des

(1) *Talmud de Jérusalem*. Traduction Moïse SCHWAB, tome III, p. 155. Maisonneuve, éditeur, Paris, 1879.

(2) *The King of Schnorrers*, p. 108.

exemples vraiment purs ; car, même dans ses *Essais*, où il discute à la manière juive sur des sujets non juifs, tous ces éléments sont mêlés entre eux et brassés avec un fond d'humour anglo-saxon et germanique (1). Mais c'est de leur pâte que sont pétris les personnages des romans, des contes, des drames de Zangwill : des êtres cultivés, gais, susceptibles, vétillieux, vulgaires, enthousiastes, flagorneurs, escrocs, bateleurs, dévots, ignorants, superstitieux, éloquents, bavards et graves : le Roi des Schnorrers, Sugarman the Shadchan, Mrs. Belcovitch, Malka, Flutter-Duck ; le doux, aimable, jovial Reb Shemuel, et enfin un héros singulier qui réunit en lui les deux traits dominants du Juif de l'Est Européen, l'idéalisme dévergondé et le parasitisme, un des types les plus truculents de la littérature contemporaine, parent du Neveu de Rameau et du bon abbé Jérôme Coignard : Melchitzedek Pinchas, le poète néo-hébreu :

« C'est un vrai poète, avec une extraordinaire puissance de langue et un don infailible de rythme. Il écrivait dans le style médiéval avec une profusion d'acrostiches, et des rimes doubles, dédaignant la nudité du parallélisme dont usaient les premiers poètes hébreux. Dans le domaine intellectuel il devinait toutes choses comme une femme, avec une rapidité et une pénétration merveilles, et un égal manque de jugement... Le même penchant de son esprit tordu le faisait se répandre en ingénieuses explications de la Bible et du Talmud, en vues neuves, en lueurs nouvelles sur des points d'histoire,

(1) Voir, par exemple, les *Essais* réunis sous le titre de *Without Prejudice*.

de philologie, de médecine, sur toutes choses, sur quoi que ce soit. Et il croyait en ses idées parce qu'elles étaient siennes et en lui-même à cause de ses idées. Il lui semblait parfois que sa taille grandissait jusqu'à ce que sa tête touchât le soleil, mais c'était surtout après boire, et son cerveau gardait de ce contact une perpétuelle flamme (1). »

Pinchas envoie ses ouvrages aux Juifs riches qui, pour se débarrasser de lui, lui donnent, en retour, quelques *shillings*. Mais il accepte de toutes mains et porte à domicile ses livres chez de plus humbles, dont il reçoit, en échange, des compliments et aussi le *breakfast*. Le voici qui se présente chez Reb Shemuel (2) :

« Il entra par la porte de la rue, qui était entr'ouverte, frappa légèrement à la porte de la chambre, et l'ouvrit, puis il baisa la mezouzah (3) clouée sur le chambranle ; il s'avança vers la Rabbine, lui saisit la main qui portait la cafetière et la baisa avec une égale dévotion... Enfin il se pencha et pressa de ses lèvres la redingote du Reb. Je suis venu, dit-il, pour vous prier de me faire l'honneur d'accepter un exemplaire de mon nouveau recueil de poèmes intitulé : « Les Flammes du Métamoron ». N'est-ce pas un beau titre ? Quand Enoch fut enlevé tout vif au ciel, il fut changé en feu et devint Métamoron, le Grand Esprit de la Cabale. Ainsi mon âme s'élève dans le Ciel de la poésie lyrique et se transforme en feu, en flamme, en lumière...

« [La face du poète] était taillée à coups de hache.

(1) *Ch. of the Gh.*, p. 141.

(2) *Id.*, 69.

(3) Voir la note à la fin du tome II.

et non sans ressemblance avec celle d'un Aztèque... Il tenait dans une main un paquet de livres à couverture de papier, et dans l'autre un cigare éteint. Il posa les livres sur la table où le *breakfast* était servi.

« — Enfin, dit-il, il est imprimé ce grand ouvrage que ces ignorants de Juifs anglais ont laissé moisir, eux qui payent, à de stupides révérends, des mille et des cents pour porter des cravates blanches.

« — Et qui en a payé l'impression cette fois-ci, Monsieur Pinchas ? dit la Rabbine.

« — Qui, qui ? balbutia Melchitzedec, qui d'autre que moi ?

« — Mais vous dites que vous êtes un pauvre diable.

« — Vrai comme la loi de Moïse ! Mais j'ai écrit des articles pour les journaux yiddish. Ils courent après moi. Il n'y a pas, dans leur rédaction, un seul homme qui sache trousser un article. Je n'en peux pas tirer d'argent, ma chère Rabbine, sans cela je ne serais pas sans avoir déjeuné ce matin. Mais le propriétaire du plus grand de ces journaux est aussi imprimeur, et m'a imprimé mon petit livre en paiement de mes articles. Je ne pense pourtant pas que la vente m'en remplisse l'estomac... Que le Tout-Puissant, béni soit-il, vous bénisse, Rabbine ; naturellement je prendrai une tasse de café. Je ne connais personne comme vous qui sache faire le café avec un tel parfum... Vous êtes un heureux mortel, Rabbi. Vous permettez que je m'asseoie à votre table ?

« Et sans attendre la permission, il prit une chaise et s'assit ; puis il se lava les mains, et se mit en devoir de gober un œuf.

« Voici votre exemplaire, Reb Shemuel, dit-il, après un moment... Vous savez que vous et moi nous sommes les deux seules personnes de Londres capables d'écrire correctement le langage sacré.

« — Non, non, dit le Rabbín avec modestie.

« — Si, si, reprit Pinchas... Vous l'écrivez aussi bien que moi. Mais regardez la dédicace que j'ai spécialement écrite pour vous de ma propre main : « A la lumière de sa génération, le grand Gaon, dont la perfection est renommée jusqu'aux confins de la terre, aux lèvres duquel le peuple de Dieu tout entier vient demander la connaissance ; à la source inépuisable ; à l'aigle puissant qui s'élève jusqu'aux cieux sur les ailes de l'intelligence ; au Rav Shemuel. Puisse sa lumière n'être jamais obscurcie et que, de son vivant, le Rédempteur descende sur Sion. » Prenez, faites-moi l'honneur d'accepter. C'est l'hommage de l'homme de génie à l'homme de science, l'humble présent de l'un des deux seuls savants hébreux d'Angleterre à l'autre. »

Melchitzedek Pinchas sait entrer partout, dans les réunions, dans les sociétés, dans les comités, où il sollicite avec une naïve et inlassable ambition un poste de président, de secrétaire, de trésorier, d'orateur. On n'ose le mettre à la porte. On sait qu'il y faut parfois employer ou les mains ou les pieds. Et ce n'est pas toujours sans risque, comme l'éprouva le Directeur du Théâtre Juif de New-York, qui, s'étant permis de transformer en opéra-comique un drame écrit par Melchitzedek Pinchas, reçut en pleine scène un coup de canne à travers la figure (1).

(1) *Ghetto Comedies*, William Heinemann, London, 1907, pp. 259 et suiv.

Mais la plupart du temps, pour obtenir ce qu'il désire, Pinchas emploie la méthode insinuante.

Une grève d'ouvriers tailleurs se prépare contre les *sweaters* de Whitechapel. C'est une bonne occasion de se mettre en avant. Pinchas réussit à pénétrer dans la salle du Comité de grève et essaye de gagner les bonnes grâces de Simon Wolf, le grand leader ouvrier juif. Il lui expose ses idées, mais Simon Wolf se méfie. Il a peur que Pinchas ne lui chipe sa *position*. Alors Pinchas l'enveloppe, se met à son service, lui offre de parler dans les meetings :

« De là mes paroles se précipiteront comme les torrents des montagnes pour balayer la corruption... Vous savez, Simon, moi et vous sommes les deux seules personnes de l'Est de Londres qui sachent parler correctement anglais (1).

« — Je sais, mais les discours doivent être en yiddish.

« — *Gewiss* ! mais qui sait *la* parler comme moi et vous. Vous me donnerez un discours à prononcer ce soir.

« — Je ne peux. Non vraiment ! Le programme est arrangé. Vous savez, ils sont tous déjà jaloux de moi ; je n'ose pas en rayer un.

« — Ah non ! ne dites pas ça ! plaيدا Pinchas en posant l'index sur l'aile de son nez.

« — Il le faut bien !

« — Vous déchirez mon cœur en deux. Je vous aime comme un frère ou presque comme une femme. Rien qu'un seul discours.

« Dans ses yeux brillait un sourire solliciteur.

(1) *Ch. of the Gh.*, p. 179. Je n'essaye pas de rendre l'accent judéo-anglais qui augmente encore le comique du personnage.

« — Je ne peux, ils fondraient sur moi comme un nid de guêpes.

« — Un seul petit, un seul, Simon Wolf.

« De nouveau son doigt était collé contre son nez.

« — C'est impossible.

« — Vous n'avez pas considéré combien mon yiddish enflammera de cœurs et qu'il fera couler les larmes de tous les yeux, ainsi que Moïse fit jaillir la source du rocher.

« — Si, si, mais que puis-je faire ?

« — Rien que cette petite faveur et je vous serai reconnaissant toute ma vie.

« — Vous savez bien que je le ferais si je pouvais.

« Le doigt de Pinchas pressait avec plus d'insistance encore contre son nez :

« — Rien que cela, accordez-moi cela et je ne vous demanderai plus rien de ma vie.

« — Non, non. Ne me tourmentez pas, Pinchas. Et maintenant il faut vous en aller. J'ai des tas de choses à faire.

« — C'est moi que vous ne reprendrez plus à vous passer mes idées, dit le poète éclatant. Et il sortit en claquant la porte.

« Le leader s'installa devant ses papiers avec un soupir de soulagement... Un moment après la porte s'entr'ouvrit et la tête de Pinchas apparut peu à peu. Le poète faisait son plus aimable sourire. Son doigt poussait son nez de la façon la plus enjôleuse.

« — Rien qu'un petit discours, Simon ! Pensez combien je vous aime.

« — C'est bien, c'est bien ! Partez, je vous prie. Oui, oui, je verrai, répliqua Simon Wolf, riant malgré tout son ennui.

« Le poète s'élança et baisa l'ourlet du veston de Wolf.

« — Oh ! vous êtes un grand homme, dit-il, puis il sortit, fermant la porte doucement. »

1909-1913.

LES POGROMES

L'impossibilité d'être satisfaits, voilà la caractéristique de la plupart des héros de Zangwill. Des natures si fines que le monde, dont la main est parfois un peu rude, les met sans cesse à vif ; des rêveurs, certes, mais si lucides qu'ils n'espèrent presque rien des hommes. Vanité des vanités, voilà le fruit amer de leur clairvoyance. Le mal et le bien luttent à peu près à force égale dans l'Univers, et il est douteux qu'aucun de nos efforts puisse transformer en bien la plus petite quantité de mal. Les systèmes qui se fondent sur la perfectibilité morale des hommes ne sont que des rêves. Un seul méchant détruit l'effort de mille hommes de bien.

Alors n'est-il pas sage de s'asseoir, murmurant : à quoi bon, et d'attendre délicieusement la mort au milieu du jeu des idées, des couleurs et des parfums ? Ou bien de s'en remettre, résigné, à la grâce de Dieu ? Mais le Juif vénitien, héros de *Chad Gadya*, que sa fortune et son amour des idées ont fait dilettante, au fond hait les dilettantes, « les tisseurs de nuages, les jongleurs de mots », et, misé-

nable au milieu des jouissances, c'est lui qui va vers la mort. Quant à Dieu lui-même, le tout-puissant Créateur, il ne peut rien pour le désespéré qui s'abandonne à lui. S'il agit, Dieu n'agit qu'au travers de l'homme. Le progrès est peut-être une illusion. Mais les races qui ont cessé de rêver cette illusion tombent en décadence et meurent. Agissons donc. « Je suis un Russe, je suis pour l'action, l'action, l'action », dit Strelitski, le rabbin d'une confortable synagogue dans un beau quartier de Londres, qui, las de célébrer un culte formel auquel il ne croit plus, de parler devant un public dont il n'atteint pas l'âme, de se sentir le salarié et en quelque sorte le « panégyriste professionnel du riche (1) », donne sa démission et part en Amérique pour y prêcher librement un Judaïsme sans dogmes. Comme tous les idéalistes, il manquera une partie de ses rêves. Mais il ne se découragera pas. Si ses projets échouent, ce sera justice, parce qu'ils étaient simplement logiques, de pures constructions de l'esprit. La vie casse ce qui est rationnel, systématique, classé, codifié. « Les choses parfaites sont des choses mortes ; la loi de vie est imperfection et mouvement. La vie n'est jamais logique, elle est simplement vivante (2). »

Peut-être vers quarante-cinq ans, comme tant d'autres enthousiastes, il regrettera, dans les heures de fatigue nerveuse, d'avoir si peu connu la douceur de vivre. Mais quelques jours de soleil, un peu de repos, une petite réussite, et il comprendra qu'il a joui de la seule espèce de plaisir qui soit donnée à sa nature passionnée ; dépenser son enthousiasme.

(1) *Ch. of the Gh.*, p. 379.

(2) *Without Prejudice*, p. 77.

Que ce qui importe ce n'est pas les « résultats, mais l'action elle-même (1) ». Car il appartient à cette race incapable de désespoir, à cette race si active, si vivante, qu'elle ne peut imaginer que ses morts eux-mêmes cesseront d'agir un jour. « Il ne faut pas envisager le monde futur comme un lieu de repos, a dit un de ses sages. Là même, l'activité spirituelle continuera à s'exercer (2). »

Il ne suffit donc pas à Zangwill de nous émouvoir ou de nous amuser en peignant des personnages. Il a besoin de les aimer. Il ne peut s'empêcher de crier quand on maltraite ses modèles ; il ne peut laisser en repos ceux qui, accroupis dans leur luxe, permettent qu'on détruise le Peuple Juif.

Le Peuple Juif, voilà trois mots que supportent difficilement certaines oreilles. Les Juifs prétendent qu'ils sont des citoyens de religion juive. On se rappelle leur joie quand, dans une conférence fameuse, Renan leur révéla que leur sang contenait quelques gouttes de sang étranger. Ils s'étaient donc mêlés aux peuples ! Ils pouvaient avoir les mêmes aspirations, les mêmes rêves ! Le vieil idéal national était bien mort ; Israël n'avait plus qu'une mission à remplir : colporter au lieu de vieux habits quelques idées neuves (3) ; puis il se dissoudrait dans les nations, comme un amendement dans une terre fatiguée, en les régénérant (4).

(1) *Dream of the Gh.*, p. 448.

(2) *Moëd Quaton*, cité dans *Des Ailes à la Terre*, publication de l'Union libérale Israélite, Paris, 24, rue Copernic.

(3) *Dream of the Gh.*, p. 318.

(4) Voir James DARMESTETER, *Coup d'œil sur l'Histoire du Peuple Juif* (1880) et *Race et tradition* (1883) dans le volume *les Prophètes d'Israël*, Calmann Lévy 1892 ; et ci-après p. 223.

Tel était à peu près l'état d'esprit des Juifs cultivés dans toute l'Europe quand Zangwill arrivait à l'âge d'homme. Israël avait renoncé à son antique solidarité trop égoïste pour répandre à travers le monde l'idéal de la fraternité universelle. Alors les Russes recommencèrent à massacrer leurs frères juifs. Les Roumains, pour échapper aux clauses de l'article 44 du Traité de Berlin (1), avaient inventé, pour les Juifs, une condition inférieure à celle de citoyen, celle de «sujet non protégé» tenu aux charges, ne jouissant pas des droits (2). Vienne élisait une municipalité antisémite. En France, paraissaient les pamphlets de Drumont et la *Libre Parole*. Les pays anglo-saxons élevaient la digue des *Alien acts* contre le flot toujours croissant des émigrants Juifs. Nous sommes un contre mille, pensaient les Juifs ; à quoi bon résister ? Attendons ; on nous oubliera. Zangwill leur jeta ce poème :

Écoute Israël, Jéhovah, notre Dieu, est Un,
Mais nous, peuple de Jéhovah, sommes doubles et si
défaits.

Esclaves d'éternelles Égyptes, faisant cuire nos briques
sans paille,

A l'aise dans des Sions successives, bavardant sur
leurs politiques ;

Pourrissant au soleil roumain, baugés en *Territoire*
russe,

Conduisant au Parc, au Bois, au Prater ; pendus à la
queue du chic.

(1) Voir la note à la fin du tome II.

(2) Bernard LAZARE, *les Juifs en Roumanie*, et Jérôme et Jean THARAUD, *Bar-Cochebas. Cahiers de la Quinzaine*, février 1902 et février 1907.

Tremblant devant les brutes, blessés de mille pointes,
Habillés de pourpre, de lin, choyés à la cour des Rois ;

Fidèles amis de nos ennemis, esclaves d'une dédaigneuse clique,

En Europe les seuls chrétiens qui présentent l'autre joue...

Pour nos pays risquant nos vies, fiers des drapeaux
de nos patries,

En paiement mis à la porte, nos haillons sanglants
sur les bras.

O Tantale-Protée des Peuples, la sécurité vient du
dedans !

Lion de Juda, où es-tu ?... Une peau d'âne sur le dos (1) !

Et puis, au fur et à mesure que les événements se déroulaient, que les expulsions et les massacres se précipitaient, il essaya de remuer la conscience juive en lui parlant des pogromes. Aux Juifs lâches, il conta l'histoire des héros juifs.

Il leur dit comment l'autorité russe, quand elle a besoin de détourner, de son incapacité ou de sa corruption, l'attention publique, prépare un pogrome. L'accusation de crime rituel est suggérée à des esprits crédules qui la répandent. C'est une vieille croyance populaire, que les Juifs ont besoin, pour préparer leurs pains azymes, du sang d'un enfant chrétien. Le bedeau de la synagogue est acheté et laisse mettre, à la place du flacon de vin consacré, un flacon de sang de bœuf. Pendant l'office du matin de la Pâque, tandis que les prières du *cantor* s'élèvent, devant les

(1) *Blind Children*, William Heinemann, Londres, 1903, p. 129.

rouleaux de la Loi, dans le temple illuminé, les fidèles entendent soudain le cliquetis d'une troupe de cavaliers, le bruit bref d'ordres militaires. La grande porte s'ouvre à deux battants et un escadron de Cosaques s'avance à cheval, deux hommes de front. Halte, s'écrie l'officier ! — Pourquoi votre Excellence vient-elle troubler nos prières à Dieu, demande le bedeau ? — Tout d'abord pour le sang de l'enfant... Montrez-moi cette bouteille sous l'arche sainte. Et, à ses hommes : « Ne laissez sortir personne, homme, femme ou enfant... Tuez quiconque essaye d'échapper. »

Mais Aaron Ben Amram, le pieux et savant médecin juif, qui, prévenu à temps de la félonie du bedeau, avait pu remplacer la bouteille de sang par le vin aromatique de la Consécration, s'avance droit dans sa robe de satin blanc et son châle bordé d'une bande d'argent. — Un soldat doit savoir ce que c'est que du sang, dit-il avec tranquillité. — L'officier flaira le goulot débouché de la bouteille et sa face se détendit dans un faible sourire. Un soldat connaît l'odeur du vin aussi, dit-il ; et, sautant en selle, il ordonne la retraite (1).

Samooboronā (2) est l'histoire du pogrome lui-même.

La nouvelle qu'un massacre se préparait à Milovka, petite ville russe, arriva au quartier général de la *Samooboronā* (*Self-defence*) grâce aux indiscrétions d'un pope de village « qui avait eu une goutte de sang de trop ». Le jeune David Ben Amram est expédié en hâte pour organiser un corps

(1) *Ēlijah's Goblet* dans *Gh. Com.*, p. 335 et suiv.

(2) *Gh. Com.*, p. 375 et suiv.

local de la *Self-defence*. Il emporte autant de revolvers qu'en pouvait contenir sa boîte à violon et, dans son rouleau de musique, des cartouches. Il rend visite aux commerçants de la petite ville. Les Cent-Noirs, leur dit-il, vont bientôt être lâchés sur le quartier juif. Mais les Juifs ne doivent plus se laisser conduire à la boucherie comme des agneaux. Trop longtemps, lorsqu'ils ont reçu des coups sur une joue, ils ont tendu l'autre. Il faut se défendre soi-même... Il faut acheter des brownings. Mais l'aubergiste, le marchand de bois, le marchand de chevaux, pleurent et tremblent. Le Rabbin propose un jour de jeûne et de prière. Les autres pensent qu'il est préférable de faire une collecte et d'en envoyer le produit au Gouverneur. Le pogrome lui rapportera davantage, répond David ; préparons plutôt des bombes. Et il leur raconte toutes les horreurs dont, ailleurs, il a été témoin : un vieillard scalpé avec une cuillère de fer aiguisée ; un tisonnier chauffé à blanc enfoncé dans l'œil d'une femme ; un crâne d'enfant broyé sous le talon d'un *Vrai Russe*. Bourgeois, tonna-t-il, je veux vous sauver malgré vous-mêmes !... Au même instant la porte s'entr'ouvre. Ils sont pris de panique ; jettent David sur le lit, l'y maintiennent solidement. Mais ce n'est pas la police qui entre, c'est simplement Ezéchiel Leven, un ami de David. — Soyez béni, vous qui venez, cria David, en sautant sur ses pieds, vous et moi, Ezéchiel, nous sauverons Milovka. — Hélas ! murmura Ezéchiel, je viens de tirer un mauvais numéro. Je pars combattre pour la Russie.

David rend successivement visite aux banquiers, aux avocats, aux médecins, aux intellectuels, aux

ouvriers. Chacun appartient à un parti : Octobriste, Cadet, Polonais, Progressiste, Social-démocrate, Socialiste-révolutionnaire, Social-Sioniste, Social-Territorialiste. Aucun ne veut s'entendre avec les autres. Chacun trouve des prétextes pour ne pas s'entendre avec David. Vous êtes un Maximaliste, je le vois bien, lui dit le gardien du temple. Non, un Minimaliste seulement, répond David, je ne veux que le minimum : sauver vos vies. Vous rêvez tous de sauver le monde, ou au moins la Sainte Russie. Vous ne pensez qu'à l'avenir. Moi, je vous parle de votre présent.

« Le Pogrome arriva. Mais il arriva dans une forme nouvelle à laquelle David même n'était pas préparé... Pas d'accessoires machiavéliques, pas d'agents provocateurs, pas de *hooligans* (1) avec de fausses barbes grises, déguisés en Juifs émeutiers ou blasphémateurs. L'artillerie fut amenée tranquillement contre le quartier juif, comme si Milovka était une ville ennemie. » On offrit à David de se cacher dans une cave. Mais il préféra monter sur un toit d'où, à l'aide d'une petite lunette, il pouvait surveiller les mouvements du cordon d'investissement. Ses yeux ne quittaient pas une figure qu'il avait découverte parmi les canons. « C'était Ezéchiel Leven, son ancien lieutenant, avec lequel il avait rêvé d'accomplir des actions dignes des Macchabées. Le nouveau conscrit, en uniforme d'artilleur, pointait minutieusement un canon Gatling. « Pauvre Ezéchiel, s'écria David ; c'est toi, de nous tous, dont le sort est le plus drôle. Mais tu as oublié qu'il

(1) Apaches.

y a encore une autre forme de *Self-defence*. » Et il tourna son pistolet contre lui-même.

Dans *The Melting Pot* (1), nous voyons les suites des pogromes.

C'est à New-York que se déroule le drame. David Quixano est un jeune musicien de génie, échappé aux massacres de Kischineff en 1903. Il appartient à cette catégorie d'« Orphelins de Pogromes », comme tant de paquebots en apportent à New-York. Il y est recueilli par son oncle, le professeur de musique Mendel Quixano, qui, il y a dix ans déjà, a fait venir de Russie sa propre mère, la veuve d'un savant talmudiste, Frau Quixano, brave et respectable dame, enfoncée dans les pratiques et qui ne parle que le yiddish. Vera Revendal, une jeune Chrétienne qui n'a échappé aux prisons russes que par l'exil, et qui gagne sa vie comme assistante dans un *Settlement*, admire le génie de David Quixano. Bientôt, elle lui avoue qu'elle l'aime. Mais David a d'horribles hallucinations. Cet être exceptionnel, possédé par les images et par les sons, revoit sans cesse la face de l'officier qui assistait au massacre de Kischineff, et qui, au lieu d'ordonner à ses hommes d'arrêter les émeutiers, leur commandait de tirer sur les femmes, sur les enfants qui échappaient au massacre. Soudain, il reconnaît que le père de Vera est ce chef d'assassins qui a tué sa mère, sa sœur, tous les siens. Alors Vera lui demande pardon. Elle supplie. — Je vais vous dire la vérité, David, s'écrie-t-elle. Je n'étais pas tout à fait sûre, jusqu'ici, de mon amour pour vous... Souvent, après nos

(1) *Le Creuset*, drame joué pour la première fois aux États-Unis en 1908.

moments enchantés, il y avait une gêne indéfinissable, un vague instinct, relique du mépris séculaire contre les Juifs, une sorte d'aversion étrange pour leur religion sans Christ...

« Mais maintenant... maintenant David, je viens à vous et je vous dis, répétant les paroles de Ruth : « Ton peuple sera mon peuple et ton Dieu sera mon Dieu. »

DAVID

Ne m'approchez pas. Il y a une rivière de sang entre nous.

VERA

S'il y avait les Sept Océans, notre amour les franchirait.

DAVID

Facile à dire pour vous. Vous n'avez jamais vu le ruisseau rouge, charriant des seins arrachés de femmes ou des cerveaux écrasés de petits enfants.

VERA

O mon Dieu !... Laissez Vera vous consoler.

Elle s'agenouille contre la chaise de David et essaye de jeter ses bras autour de lui...

DAVID

Otez vos bras. Ne sentez-vous pas la froide mort qui se glisse entre nous ?

VERA

Sans se troubler, attire la face de David vers sa face.

Embrassez-moi, David.

DAVID

Je sentirais le sang sur vos lèvres.

VERA

Mon amour l'effacera.

DAVID

Amour, amour chrétien. Pour cela, j'ai quitté les miens, assombri le foyer qui m'avait recueilli. Il y avait pourtant dans mon cœur une petite voix qui ne cessait de me dire : Retourne. Mais je n'écoutais rien : seulement la voix de la fille du boucher. Ah ! laissez-moi rentrer chez nous, chez nous, chez nous (1) ! »

Tel est le débat. David pourra-t-il pardonner, pourra-t-il oublier ? La grande République, terre de refuge pour tous les opprimés, le grand *Creuset* où se sont fondues déjà tant de races : l'Allemande, la Slave, l'Anglo-Saxonne, la Latine, pourra-t-elle, malgré tant d'injustices, de rancunes, de haines, fondre ensemble le Chrétien et le Juif ?

C'est le Cid, cette histoire ! avec quelques changements c'est le même thème : la lutte du devoir et de la passion, comme on dit au collège. Mais, comme les héros de Zangwill sont plus instinctifs ! Beaucoup plus qu'au combat de la raison contre le cœur, nous assistons à la lutte des nerfs contre eux-mêmes ; la lutte d'un amour et d'une image, la lutte de deux visions. Comme David ressemble peu à cette

(1) Acte III, *in fine*.

raisonnable Chimène ! Aimait-elle son père cette demoiselle d'honneur qui calcule, qui analyse tout ce que l'opinion exige qu'elle fasse pour venger son père tué par son amant ?

Crains-tu si peu le blâme et si peu les faux bruits ?... Il y va de ma gloire, il faut que je me venge.

David et Vera ne s'occupent pas de ce que pensent d'eux quelques gens bien élevés. Leurs sentiments sont de l'élite, mais eux sont peuple, de préférence ou d'origine. D'âme noble, cultivés. Mais spontanés, passionnés, intuitifs, détraqués si l'on veut, détraqués comme tous ceux qui ont baissé une fois les yeux sur le grand drame où se débattent les peuples, et n'ont pas la tête froide d'un ambitieux, ou le cœur sec d'un dilettante.

The Melting Pot a les mêmes qualités que les autres œuvres de Zangwill, les mêmes défauts aussi : un certain manque de goût, du sens des proportions, une surabondance et, comme dit un critique anglais, M. Oliphant, une surélaboration du détail. A cette nature d'une richesse tumultueuse il aurait été bon, peut-être, de passer à travers la filière française. Le public anglo-saxon est un maître dangereux. Il ne vous demande pas, comme le nôtre, de vous contraindre. Il n'exige pas que vous ne disiez que l'essentiel. Dans ce drame, au contraire, le théâtre qui exige la concision a tenu l'office de notre discipline. Il a bridé Zangwill, et, lui imposant le ramassé dans l'emploi de ses dons, il en a accru la puissance. On lira plus loin (1) une de ces scènes, trop longue pour

(1) Voir la note à la fin du tome II.

être reproduite ici, et où Zangwill arrache par des moyens de farce nos nerfs déjà tendus par une forte situation dramatique : David vient d'annoncer à son oncle que Vera Revendal l'aime. Mendel Quixano le blâme de vouloir épouser une chrétienne. David quittera donc la maison. A ce moment Frau Quixano, qui, dans la pièce voisine, célèbre *Pourim*, le carnaval juif, entre en riant avec Kathleen, la servante irlandaise, se met un faux nez, en pose un de force sur la face de Mendel, oblige David à prendre son violon et entraîne son fils et sa bonne dans le mouvement d'une vieille danse slave. Il est impossible de ne pas penser, en lisant cette scène, à la scène de la Tarentelle dans *Maison de Poupée* d'Ibsen, ou à la scène de Shakespeare, où le Roi Lear, devenu fou, s' imagine qu'il fait juger ses filles absentes par son fou et par Edgar, fils de Gloucester, qui simule la folie.

Ce Juif serait-il donc aussi un imitateur ? Car les Juifs, paraît-il, n'inventent rien en littérature ; ils imitent ou ils corrompent. Ils ont corrompu la littérature allemande, ils sont en train de corrompre le théâtre français. Sans doute, j'en connais qui sont de fameux corrupteurs parmi leurs écrivains, qui, n'osant regarder en arrière de peur d'y voir l'image de leur misère et de leur abjection, sont tentés de prendre pour des nouveautés ce qui n'est que dégringolade, pour marche à la liberté, ce qui n'est que retour vers la chiennerie. Mais l'œuvre de Zangwill est parfaitement pure et saine, bien qu'il ait toutes les audaces des esprits les plus avancés. Il n'a pas plus imité Ibsen qu'il n'a singé Shakespeare.

Augustin Filon l'a comparé à Dostoïewsky (1). En réalité, il ne peut être comparé à personne. C'est un écrivain juif. Surtout un conteur juif, un humoriste, un satiriste juif.

Jamais les Juifs n'ont été aussi maltraités que par ce Juif. Et, cependant, rien ne ressemble moins que son œuvre à celle des antisémites professionnels. On a lu les anecdotes qui courent dans les Juiveries et qu'on se raconte le soir, quand il n'y a pas de Chrétiens (2). Le portrait que nous y traçons de nous-mêmes est loin d'être flatteur. Nous nous montrons toutes nos tares, parce que nous espérons nous en guérir. C'est pour cela que, si souple, si divers, si intellectuel, si peu Anglais en somme, Zangwill ressemble si peu à un écrivain français. Il est comique, drôle, amusant, farceur, cocasse. Mais ce n'est pas un ironiste. L'ironiste français semble lever ses épaules lassées et dire : rien ne sert à rien, sourions. Le Juif dit aussi : rien ne sert à rien. Mais, au fond de son cœur, une voix murmure : Qui sait ? tout est possible ! essayons !

1909-1913.

(1) *Revue des Deux Mondes* du 15 novembre 1909, et *Journal des Débats* du 26 janvier 1910.

(2) Voir plus haut, le chapitre sur l'*Humour Juif*.

SIONISME ET TERRITORIALISME

Une œuvre d'art, des mots, des sons, enseigner les hommes, émouvoir les hommes, chose vaine ! Quelques êtres d'élite sont atteints dans la profondeur de leur sensibilité ; mais ils n'avaient pas besoin de notre voix. Les autres ne peuvent nous entendre. D'ailleurs est-ce que la parole humaine a jamais construit ? « Le son de la trompette a fait crouler les murs de Jéricho ; mais quels sons de trompettes ont édifié une Jéricho ? » L'œuvre de vie est une œuvre continue que ralentit le travail de l'homme de lettres sur les mots. Cette action lente en exécution et en influence, et qui s'exerce sans danger dans le cabinet de travail, donne une gloire impure. Comme ses héros, Zangwill a toujours eu la nostalgie de l'action complète. Il ne se contente pas de pousser des troupes en avant, il veut marcher devant elles, pour les conduire vers ce but terrestre : une réalité idéalisée. Depuis 1905, Zangwill est devenu une sorte de leader juif, le Juge moderne que désirait Israël.

Le plein jour ne l'aveugle pas, comme certains hommes de lettres que les grands cris du peuple ont attirés un jour hors de leur bibliothèque, et qui, après avoir heurté leurs pauvres larges fronts contre quelques murailles rugueuses, retournent en titubant à leur chère demi-lumière. Lui, il est de taille à vivre la vie héroïque des personnages de ses livres. Les nuits en chemin de fer, les semaines en paquebot, la poussière des meetings, les négociations, les correspondances ne font qu'exciter l'ardeur de sa passion lucide. Et lorsqu'il parle aux foules, ses discours ont les mêmes qualités que ses livres : la sincérité, la flamme, l'éloquence, la frénésie, et surtout le sarcasme.

A coups de fouet il essaye de régénérer son peuple. Il ne veut plus d'un Israël qui se glisse dans les nations, s'y fait si petit qu'on le tolère, qu'on lui abandonne quelques places, et qui s'aplatit à nouveau sous les cris et les injures aussitôt que sa jeune puissance a fait peur. Il lui montre une route nouvelle, pénible, dangereuse, pleine de risques, mais fière, et la seule digne d'une grande race. « Car de souffrir depuis deux mille ans pour une idée est le privilège qui a été accordé seulement à Israël, le soldat de Dieu. Mais ça ce n'est pas une tragédie, c'est une épopée... La vraie tragédie, la tristesse des tristesses, ce serait le martyre d'un Israël indigne de ses propres souffrances (1). »

En 1896 le Dr Herzl vint à Londres avec son plan d'un État juif.

(1) *Gh. Com.*, p. 46.

Il l'avait écrit à Paris (1), où il était correspondant littéraire de la *Neue Freie Presse*, pendant la crise d'antisémitisme aigu qui suivit l'arrestation du capitaine Dreyfus.

C'était un publiciste habile, un juriste exercé, un auteur dramatique applaudi, à qui les Hep! Hep! des Chrétiens sociaux de Vienne avaient rappelé le souvenir de sa race, à qui les injures de la *Libre Parole* avaient montré que, même dans les nations les plus nobles et les plus libres, l'antisémitisme bourgeois s'éveille dès que les Juifs cessent d'être de toutes petites gens, et essayent d'obtenir dans la société le rang que leur assurerait leur situation s'ils étaient des Chrétiens.

Ce n'était pas une de ces « figures de visionnaires créées par les aspirations noyées de larmes du ghetto, ni un second Sabbataï Zevi maître des célestes secrets, divine réincarnation qui doit apparaître avec des signes et des prodiges pour reconduire Israël dans la Terre Promise. Encore moins le prophète préfiguré par des visionnaires chrétiens enflé-

(1) *L'État Juif*, Essai d'une solution de la Question Juive, par Théodore Herzl, docteur en Droit. Publié en français dans la *Nouvelle Revue Internationale*, numéros de décembre 1896 et de janvier 1897. Les indications de pages données ci-après sont faites d'après un tirage à part extrait de cette Revue, avec pagination spéciale. Une édition nouvelle de cet ouvrage a été publiée, avec une introduction de Baruch HAGANI, par la librairie Lipschutz, Paris, 1926.

Bien des éléments des pp. 76 à 95 sont empruntés au chapitre intitulé *Dreamers in Congress* du livre de Zangwill *Dreamers of the Ghetto* et à l'article de Zangwill *Sionisme et Territorialisme* paru, le 10 avril 1910, dans la *Fortnightly Review*, pp. 645 et suiv. Souvent, même dans les passages non enfermés entre guillemets, je me suis contenté de traduire ou d'adapter les phrases elles-mêmes de Zangwill.

vrés » qui ont trouvé dans des combinaisons de textes qu'il faut d'abord que les Juifs soient retournés en Palestine pour que tous les hommes se réconcilient dans la religion de Christ.

Cet homme d'une sombre beauté de souverain oriental, aux yeux profonds et brûlants, dominant, comme Saül, ses frères de sa haute taille, n'était pas non plus un Shelley qui « de ses ailes lumineuses bat l'air en vain », mais un « rêveur royal qui accepte que les fleurs poussent sur du fumier, un rêveur juif qui rêve le long des lignes de la vie, et dont le rêve est l'escompte de l'avenir, la prophétie prédiction, la vision prévision (1) ».

Il voit dans l'Est les Juifs martyrisés, dans l'Ouest l'humanitarisme qui avait ouvert les ghettos, bloquer les Juifs dans toutes sortes de positions fausses où leur antique orgueil se détruit. Chassons donc de nos cœurs ce rêve magnifique d'un monde fraternel, et demandons à la réalité grossière de nous sauver.

Oui, le peuple des ghettos était misérable, mais y avait au moins des raisons de vivre : ses mœurs, sa famille, sa communauté, son Dieu. Beaucoup de ghettos étaient de petites communes (2) administrées par des syndics, et le Juif hors la loi était tout de même quelque chose comme le citoyen d'un village, d'un bourg (3). Cet esprit local, il fallait se garder de le dissoudre. Il fallait le gonfler en quelque chose de plus vaste, non pas en cet

(1) *Dream. of the Gh.*, pp. 393-394.

(2) Voir le règlement des Juifs de Castille en 1432, *Revue des études juives*, oct.-déc. 1886, p. 196. Tous les fonctionnaires des Juifs sont élus à la majorité des voix par la communauté.

(3) Sur les *Kahals* polonais et russes, voir la note de la p. 88, à la fin du tome II.

esprit national-international où le Juif offre son sang, sa pensée et sa force à tous les autres, sauf à soi-même, mais en un esprit vraiment national, égoïste et puissant, un esprit national juif.

Vouloir un État Juif, ce n'est pas une chimère. « Que de nouveaux États puissent se former, c'est ce que nous ne saurions ignorer. Des colonies se détachent de leur mère patrie, des vassaux s'arrachent à leur suzerain, des territoires nouvellement ouverts se constituent aussitôt en États libres. » Dans les Balkans, les petites nationalités, qui avec l'aide des grandes puissances s'étaient peu à peu, depuis la guerre de l'Indépendance grecque, arrachées au joug turc, n'avaient pas mis un siècle pour devenir des nations. Au début du xix^e siècle les Bulgares n'étaient que des *raïas* terrorisés. Ils ne savaient rien d'eux-mêmes, lorsqu'un moine du Mont-Athos écrivit une histoire de leurs czars et de leurs saints.

Certes, s'il suffisait de la conscience d'un grand passé pour faire naître un État, l'État Juif sortirait instantanément de terre. Il faut aussi un territoire. Mais ce ne sont pas les « étendues territoriales qui constituent l'État... Le peuple en est la base personnelle, le pays la base matérielle. Et de ces deux bases la base personnelle est la plus importante. Il y a par exemple une souveraineté sans base matérielle, et elle est la plus respectée, c'est la souveraineté du pape (1) ». Mais il y a des hommes qui ont en commun le passé, l'histoire, des souffrances, et qui n'ont ni souveraineté, ni territoire; c'est pour cela que les Juifs sont le jouet des nations.

(1) *État Juif*, p. 34.

Qui leur rendra cette souveraineté, ce territoire sans lesquels il ne peut y avoir de dignité ici-bas ? Aucun organisme central, pas même un syndicat de trahison ne les relie. Les Juifs riches, philanthropes, songent moins aux pauvres qu'à eux-mêmes, passent leur temps à battre du nez contre la porte de la société chrétienne et quand ils l'ont forcée, y reçoivent les camouflets, puis le baptême. Les pauvres, désespérés, pleurent ou émigrent.

Mais le droit romain nous donne le moyen de sauver les affaires d'un homme absent ou empêché. C'est la *negotiorum gestio*. Grâce à elle, chacun a le droit d'intervenir, de prendre par pitié, par amitié, la charge des biens d'autrui quand ils sont en danger. Par contre il doit répondre de toute négligence dans la gestion des biens dont il prend la charge de son propre chef et sans mandat.

Les Juifs dispersés sur la surface du monde sont ce propriétaire absent ou empêché. Quels d'entre eux ont capacité pour donner un mandat ? Et celui qui les aime assez pour vouloir les sauver et voit plus clairement leur chemin qu'eux-mêmes pourrait-il aller à travers le monde « d'une façon cérémonieuse demander un mandat en bonne et due forme ? Toute entreprise pour la communauté échouerait d'avance... si l'on voulait obtenir un vote régulier. Les divisions... rendraient le peuple impuissant... On ne peut pas mettre toutes les têtes sous un même chapeau, comme on dit vulgairement. Voilà pourquoi le *gestor* met simplement son chapeau et va de l'avant (1) ».

(1) *État Juif*, p. 35.

Mais Herzl n'estimait pas que ce fût lui que la nature avait élu pour devenir le *gestor* des affaires juives. Il pensait que la publication de son livre mettrait fin à sa tâche. Il se croyait écrivain, seulement, non pas homme d'action. Il avait cru qu'il suffisait de jeter une idée dans le monde pour que le monde se jetât dessus. Il avait cru qu'il suffirait que les foules juives entendent ses paroles d'espoir pour qu'aussitôt « la lumière se fasse dans les cerveaux, que la pensée vole jusqu'aux derniers nids lamentables où elles se posent, pour qu'elles se réveillent de leurs rêves brumeux (1) ». Dès qu'elles donneraient signe qu'elles ont compris, se lèveraient aussitôt des chefs pour les conduire. Le monde juif ne manque pas d'hommes d'action, lui qui a donné naissance à quelques-uns de ces organisateurs exceptionnels : grands financiers, créateurs de journaux, de compagnies de chemins de fer, de mines, de navigation. Qu'ils veuillent seulement grouper leurs forces dispersées, et les foules se mettront en marche derrière eux. Qu'ils aient un peu de foi et de volonté et l'État Juif cessera d'être un livre, un conte de fées.

Mais ils ne le voulurent. Les riches, ceux qui étaient irréligieux, s'écrièrent qu'on allait rendre suspect leur patriotisme ; ceux qui étaient croyants, que Herzl voulait forcer la main à la Providence. Les hommes pratiques haussaient les épaules. Qu'iront faire les Juifs dans ces déserts ? Gagneront-ils leur vie dans leur nouveau pays, quels seront leurs salaires ? Utopie, criait-on de partout.

(1) *État Juif*, p. 43.

Mais Herzl, sans se lasser, répondait doucement : regardez l'avenir ; là est ma réponse, comme « se trouvait dans l'avenir, pour la génération de 1830, le développement des services de chemins de fer. Les chemins de fer furent cependant construits. On a heureusement passé par-dessus les doutes des hommes pratiques de la diligence (1) ».

Quant aux Juifs de Paris, ils étaient fort mécontents contre cet étranger qui troublait leur quiétude. Presque aucun d'eux ne croyait encore que ce fût, de parti pris, qu'un officier juif eût été sacrifié par la bourgeoisie ralliée au noble faubourg, que, comme l'a dit notre maître Georges Sorel, « des *soldats* eussent frappé traîtreusement un *camarade* israélite (2) ». Herzl essayait de les convaincre que ce n'était pas pour eux qu'il rêvait d'État Juif, bien plus que c'est à eux que l'État Juif rendrait les plus grands services en les débarrassant de la concurrence « inquiétante, incalculable et inévitable du prolétariat juif, poussé de pays en pays par l'oppression politique et la misère économique (3) ». Raisonnablement assez bas, mais bien à la portée de plus d'un philanthrope « antisémites d'origine juive, déguisés en bien-faiteurs » et dont la chaleur d'âme n'est qu'une sorte de fièvre à transporter, aussi loin que possible de leur résidence, les pauvres émigrants juifs. Mais la solution que leur apportait Hertzl leur paraissait à trop longue échéance. Et ils firent les sourds (4).

(1) *État Juif*, p. 16.

(2) *La Ruine du Monde Antique*, p. 120. Librairie du Parti Socialiste. Paris, 16, rue de la Corderie, 1901.

(3) *État Juif*, p. 8.

(4) *Id.*, p. 8.

Alors comme personne ne se levait pour transformer le conte de fées en réalité, il fallut bien que le rêveur se transformât peu à peu en homme d'action et devînt malgré lui le *gestor* des affaires juives.

Il avait une sorte d'admiration mystique pour l'Angleterre libérale et impérialiste. Il partit pour Londres et ce qu'il n'avait pas trouvé à Paris, il le trouva parmi « les vaillants Juifs Anglais », un bon accueil et des collaborateurs.

Zangwill faisait partie du Club des Macchabéens (1), société de Juifs exerçant tous des professions libérales, avocats, fonctionnaires, peintres, musiciens, hommes de lettres. Il fit inviter Herzl à y exposer ses projets le 6 juillet 1896.

Sans doute, il n'avait pas été convaincu tout de suite. Zangwill, esprit divers, artiste, ennemi des systèmes, sentait monter à sa bouche la foule des objections.

« N'avons-nous pas à rêver de plus beaux rêves que l'indépendance politique ? pensait-il. Car, après tout, l'indépendance politique n'est qu'un moyen pour une fin et non une fin en soi... Être tout simplement une nation parmi les nations, ce n'est pas, quoi qu'en pense George Eliot, un si bel idéal... La création d'un centre national peut être une solution politique, mais cela n'appartient pas à l'ordre spirituel... Persécutions, expulsions ne se produisent jamais partout en même temps. Notre dispersion a sauvé le Judaïsme et peut encore sauver le monde. Car je préfère rêver que nous

(1) Zangwill a parlé de cette société, sous le nom de « Asmonean Society » dans *Children of the Ghetto*, p. 327.

sommes divinement dispersés pour sa bénédiction, les graines ailées destinées à ensemençer ses vastes étendues. Être une nation sans patrie, et avec une langue maternelle, l'hébreu, voilà l'originalité spirituelle, le miracle de notre histoire. Tel fut le vrai royaume d'Israël dans le passé, et nous avons été les « Enfants de la Loi », comme d'autres sont les enfants de la France, de l'Italie, de l'Allemagne. Voilà ce qu'il doit continuer d'être, en remplaçant simplement le mot *la Loi*, par ceux de *la plus haute vie*, un royaume non de l'espace... mais une grande république spirituelle, aussi dépourvue de forme matérielle que le Dieu d'Israël, et d'accord avec sa conception du Divin. Et la conquête de ce royaume n'exige aucune violence, et si les Juifs pratiquaient seulement ce qu'ils prêchent, cela serait fait dès demain. Car toutes les expressions du Judaïsme, même les plus basses, ont quelque chose de sublime. Et ce royaume, comme il n'a aucune étendue, n'a aucune limite. Il doit grandir jusqu'à ce que toute l'humanité y entre toute entière. La fraternité d'Israël sera le noyau de la fraternité des hommes (1). »

Certes, si toutes les nations nous jetaient tous dehors au même instant, il faudrait bien songer à se resserrer les uns sur les autres et reconstituer un État. Mais ce ne peut être qu'un pis-aller. Le monde où les prophéties sont jetées n'est pas celui où elles doivent s'accomplir, et *la plus grande de toutes les défaites, c'est la victoire* (2). Herzl a-t-il donc oublié ses coreligionnaires de Vienne ? Dans

(1) *Ch. of the Gh.*, pp. 385-386.

(2) *Dream. of the Gh.*, pp. 399 et 464.

la Leopoldstadt, en lévites galiciennes, hirsutes, avec leurs mèches tirebouchonnées pendant de chaque côté de leur visage ; sur le Prater reluisants d'arrogance dans leurs équipages brillants aux larbins somptueux. Mettre tous ces gens-là ensemble, est-ce possible ? quelle cohue (1) !

« On reconstruirait le Temple. Et après ! L'architecte enverrait sa note. — Les gens dîneraient en ville et se taperaient sur le ventre en se racontant de vieilles histoires de fumoir. Il y aurait des couturiers à la mode. La Synagogue persécuterait tout ce qui la dépasse, les prêtres professionnels dégoiseraient sur les choses spirituelles devant un monde animal approbateur ; la presse courrait à la défense des intérêts des capitalistes ou des politiciens, les petits écrivains seraient pleins de fiel contre ceux qui ne les appelleraient pas grands, les directeurs du théâtre national chercheraient à donner à leur maîtresses des premiers rôles. Oui, le bœuf viendra et boira l'eau, et Jesurum devenu gras donnera des coups de pied.

« Non, ce qui est courbé ne peut être remis droit... Il ne faut pas rêver de pareils rêves. Laissons les races jeunes rêver. Les vieilles races ont mieux à faire. La race qui fut la première à rêver le beau rêve du Millénium fut la première à le rejeter. Et voyez le beau rêve : chacun sous son figuier, obèse et somnolent, l'esprit désintégré.

« Vanité des vanités.

« Et cela aussi était une vanité (2). »

Herzl laissait parler les sceptiques. Il s'était

(1) *Dream. of the Gh.*, p. 465.

(2) Chad Gadya, dans *Dream. of the Gh.*

fait à lui-même toutes ces objections. Ses manières étaient courtoises. Mais quand il le voulait il savait convaincre. Il laissait parler sa flamme. Ses yeux étincelaient, sa parole brûlait et il exerçait une sorte d'effet magnétique de fascination, « sur tous ceux qui entraient en contact avec lui, depuis les Empereurs jusqu'aux pauvres Juifs qui s'arrêtaient pour baiser les bords de son manteau (1) ». Et Zangwill lui aussi, puis ses amis subirent le charme, et cédèrent peu à peu.

Depuis 1902 il existait une grande Société, la Jewish Colonisation Association (I. C. A.), avec un capital de cinquante millions de francs, fondée par le baron de Hirsch pour transférer graduellement les Juifs de Russie dans quelques terres de refuge. Mais les colonies agricoles qu'elle avait créées et celles qu'elle administrait pour le compte de la fondation Edmond de Rothschild, étaient éparpillées dans diverses parties du globe. Avec cette politique de dispersion il était impossible qu'on transformât jamais vraiment le sort des masses juives. Zangwill était frappé de la vérité de cette idée de Herzl qu'il faut que les Juifs deviennent la majorité dans quelque point du monde, au lieu d'être sur tous les points du monde une minorité. Et il entra dans le mouvement Sioniste, sans enthousiasme, mais avec l'espoir que les cinquante millions de l'I. C. A. seraient un jour ou l'autre consacrés à la constitution d'un État Juif.

Dès lors Zangwill consacra à l'œuvre de Herzl

(1) *Fortnightly Review*, loc. cit., p. 645.

toutes les forces de son extraordinaire activité, de sa verve, de son impertinence et de sa ténacité. Il écrivit des tracts, de pamphlets, fit des discours, mena une active campagne dans le *Times*, les revues et les journaux juifs du monde entier ; et il prit part aux Congrès annuels où, depuis 1897, se réunirent, pour discuter de l'avenir de sa race, des délégués de la plupart des communautés juives des cinq parties du monde.

Il vit tous ces hommes, écrivains, journalistes, poètes, romanciers, marchands, professeurs, hommes de tout rang et de tous métiers, depuis les plus puissants millionnaires venus en sleeping-car jusqu'aux pauvres étudiants russes venus, à pied, de l'université suisse ou allemande où ils étudient, et jusqu'aux paysans, aux montagnards venus par étapes, de Bukovine, de Bessarabie, du Caucase, aux frais de leurs villages.

« Une étrange fantasmagorie de visages. Un frêle, blême Polonais avec les pommettes saillantes. Un blond Hongrois, avec des moustaches pâles, un Roumain brun, au visage taillé à coups de hache, un Français au teint frais avec un binocle. Un Hollandais au teint foncé, petit-fils de Marannes. Un Allemand jouflu. Un Russe aux yeux ardents, ne cessant de tirer fiévreusement sur son poil, en pressentiment, peut-être, de la prison qui l'attendait à sa rentrée dans son pays. Un Égyptien foncé avec des cheveux crépus et noirs et tout du nègre, sauf le nez. Un pompeux juriste viennois, un étudiant allemand fier de ses balafres au travers de la face. Un étudiant viennois, champion de son Université pour la lutte, avec un ruban de couleur barrant le

plastron de sa chemise. Un dandy qui sentait la meilleure société de Saint-Pétersbourg. Et dans un coin, tout seul, un Juif en caftan, avec une calotte sur la tête et des boucles sur les tempes, transportant, à la fin du xix^e siècle, le mysticisme cabalistique du Messie des Carpathes (1). »

Qu'est-ce donc que le type juif ? Qu'ont-ils de commun tous ces visages dont on peut dire seulement qu'ils ne sont pas Chrétiens ? Est-ce la marque d'une plus longue, plus complexe hérédité ? Est-ce la flétrissure de la souffrance (2) ?

En tous cas tous ces hommes à qui Herzl a réussi à montrer la futilité de leurs efforts « pour accommoder leurs peaux et leurs mimiques juives à la couleur » et aux mouvements de leur milieu, à qui Herzl a rendu l'orgueil, ils savent bien qu'ils ont quelque chose de commun désormais : le sens de leur unité et la certitude qu'ils collaborent au mouvement le plus important peut-être de l'histoire juive depuis, qu'aux temps de l'empereur Hadrien, Bar-Cochebas essaya d'arracher par la force la Palestine à la domination romaine.

De sérieuses séances, ces Congrès, à coup sûr. Les discours seulement allégés d'humour, mais l'atmosphère trop chargée de tragique pour tolérer le badinage intellectuel. Le sérieux est imprimé partout et donne une singulière dignité aux traits les plus grossiers, aux corps les plus épais, ajoute de la beauté et de la grâce aux lignes délicates (3).

(1) *Dream. of the Gh.*, p. 393.

(2) *Id.*, *ibid.*

(3) *Id.*, 393.

Mais lorsqu'il fallut décider vers quels pays les Juifs allaient désormais tourner les yeux, alors Zangwill vit cet extraordinaire Parlement perdre la tête et soudain, redevenu la proie de l'atavisme, reproduire les sordides querelles du Kahal (1).

Car, malgré la présence d'un certain nombre de Juifs cultivés au premier Congrès qui se tint à Bâle en 1897, la majorité appartenait aux masses. Là encore comme partout, comme toujours depuis cent ans, Israël avait été abandonné par son élite. A part Herzl, Nordau, quelques autres, il y avait là surtout de pauvres gens dont les aspirations s'élançaient moins vers le Peuple Juif que vers la Palestine, où ils essayaient de créer petit à petit des colonies agricoles ; vers laquelle ils étaient entraînés par cette inextinguible passion religieuse et nationale qui monte des psaumes, de la Bible, du Rituel, de tout le folklore juif. Que leur importe un autre pays que Jérusalem, à ces Juifs orthodoxes qui, depuis dix-huit cents ans, aux fêtes de Kippour, demandent à Dieu de ramener dans leurs tentes les exilés de Jacob, de relever son sanctuaire détruit, et qui, le soir de Rosch-Haschanah, le nouvel an juif, se séparent en se souhaitant : l'an prochain à Jérusalem !

Herzl n'était ni orthodoxe, ni croyant. Il hésitait entre la Palestine et l'Argentine, et déclarait qu'il prendrait le pays qu'on lui donnerait. Quant à Zangwill, il pensait que c'est vers l'Amérique, où se portent d'eux-mêmes les grands courants d'émigration juive, qu'il fallait regarder, que c'est en

(1) *Dream. of the Gh.*, p. 397. V. la note à la fin du tome II.

Amérique que le Judaïsme devait courir sa dernière chance. En Orient il se pétrifie. En Amérique il est plus grand, plus large, plus noble. Là il trouve place libre à toutes les tendances de l'esprit (1). Les ossements n'y sont pas adorés comme des reliques. La libre pensée n'est pas obligée de se dissimuler sous de vagues formules religieuses. Et là on travaille avec des millions, non de maigres milliers (2). Zangwill n'espérait guère en Jérusalem, « centre de pèlerinage des trois grandes religions, la cité la moins sainte sous le soleil... où des quantités effroyables de misérables agonisent dans des ruelles à pic, pleines de détritux (3) » ; en la Palestine, ce pays dévasté, où les peuples n'ont laissé que des pierres brûlantes et de la poussière sous un amas de tombeaux et d'excréments, un pays où l'on va pour pleurer et « mourir, non pour y vivre (4) ».

Mais Herzl fut débordé par ces masses dont il avait besoin pour peupler son État. Et une majorité d'ignorants et d'illuminés, sans même s'être informés si la Palestine pouvait recevoir une vaste — population juive, et s'il était possible de l'obtenir

(1) Cet espoir en une Amérique, dont il écrivit que « la grandeur était dans la grandeur de ses possibilités », et dont on retrouve l'écho dans plus d'un passage du *Melting Pot*, fut bien déçu quand, en 1923, Zangwill reprit contact avec les États-Unis. Voir plus loin le chapitre *Watchman, What of the Night ?* et, à la fin du tome II, la note de la page 102.

(2) *Child. of the Gh.*, p. 384.

(3) *Dream. of the Gh.*, p. 474.

(4) *Ibid.* Ceci est l'opinion de Zangwill et des Territorialistes sur la Palestine. D'autres ont dessiné de la Palestine un portrait moins sombre. Par exemple : E. GOMEZ-CARRILLO, dans son ouvrage, *Pèlerinage Passionné*, pp. 259 et suiv., 272, 282, 340, etc., Louis Michaut, Paris, 1912. Voir aussi p. 94, note (1).

de ses détenteurs, les Turcs, décida que c'est à la Palestine et aux contrées limitrophes qu'e devaient se limiter les efforts du Peuple Juif.

Herzl dut négocier. L'Empereur d'Allemagne qui avait des vues sur la Palestine, et à qui ses agents avaient appris que sans les Juifs il était impossible de la régénérer, avait promis à Herzl qu'il engagerait le Sultan à lui céder ce territoire dont la Turquie n'avait su tirer parti.

Herzl vit Abdul-Hamid deux fois. La première fois, dit Zangwill, lorsque Herzl porta la main à sa poche, Abdul-Hamid recula, pâle comme la mort. Mais, quand il vit que Herzl en tirait un papier et non un revolver, il se laissa convaincre, et même fit des promesses. Il offrit d'autoriser les Juifs à créer en Mésopotamie des colonies éparses et sans lien de droit. Herzl n'accepta pas. Il voulait la Palestine et une Charte. A la seconde entrevue Abdul-Hamid insinua que le prix de la Charte serait au moins de deux millions de livres et demanda tout crûment à Herzl d'obtenir, de la Finance juive, la conversion de certaines valeurs ottomanes dont les porteurs européens faisaient peser trop lourd leur influence sur son gouvernement.

Herzl pria Zangwill de l'aider dans les démarches qu'il entreprit à cet effet. Mais l'influence de Zangwill à la Bourse était nulle. Les négociations échouèrent. L'appel au public pour un emprunt de cinquante millions reçut un froid accueil. Abandonné par l'Empereur d'Allemagne, dont les financiers juifs de Berlin avaient peu à peu détourné l'esprit mobile, Herzl un beau jour reçut du Sultan, au lieu de la Terre Promise, une décoration.

Alors ses pensées commencèrent à errer vers les confins de la Palestine, vers des pays comme Chypre, ou la presqu'île du Sinaï, dont l'acquisition satisferait les aspirations religieuses des masses juives, et qu'il pensait obtenir de leur suzeraine l'Angleterre. Mais Chypre rêvait de devenir grecque, non pas juive. Quant à la presqu'île du Sinaï que les Hébreux avaient traversé trente siècles auparavant, c'était encore un désert. Pourtant la mission envoyée par Herzl avait conclu que c'était un point d'observation favorable, une cellule autour de laquelle pourrait peut-être se former le futur État, et que la côte Nord-Ouest, El-Arish, pourrait, si on l'irriguait, nourrir quelques milliers d'habitants. Avant même le retour de l'expédition Herzl s'était embarqué pour l'Égypte. Lord Cromer l'accueillit. Mais il dut l'informer que le gouvernement du Khédivé ne permettait pas qu'on détournât une goutte des eaux du Nil pour irriguer le désert du Sinaï.

Herzl revint en Europe, désespéré, déjà malade de tant de luttes et de soucis, usé par les attaques des Juifs assimilés, et des sionistes fanatiques.

Cependant, en 1903, il crut qu'il allait toucher au but. Joseph Chamberlain, ministre anglais des Colonies, qui avait reconnu en Herzl une nature de sa trempe, et qui avait aussi dans les veines quelques gouttes de sang juif, revenait de son fameux voyage de pacification dans le Sud de l'Afrique après la guerre contre les Boers. Il avait traversé, dans l'Est Africain, un territoire anglais sans aucune population anglaise, ni même blanche, le plateau d'Uasin Gishu. Il se dit qu'il serait de l'intérêt de sa patrie

d'attirer dans ce vaste pays sain, où poussaient la canne à sucre et le cotonnier, une population travailleuse et énergique conduite par ce jeune héros qui aimait l'Angleterre. Herzl accepta l'offre de Chamberlain et la transmit, en 1903, au sixième Congrès Sioniste.

« Pour la première fois, dit Zangwill, depuis mille huit cent trente ans, une contrée, sans doute, pas tout à fait appropriée, mais qui, grâce aux vastes étendues d'un Hinterland inoccupé, aurait pu devenir un noyau de reconcentration, un pays adossé à toutes les immenses ressources de l'Empire Anglais, venait d'être mis à la disposition d'un peuple méprisé et pourchassé. »

Herzl, bien que n'ignorant pas le coup que sa proposition allait porter aux plus exaltés nationalistes palestiniens, fut épouvanté par la violence de l'explosion. Le Congrès tourna en confusion. L'acceptation du territoire africain (désigné sans cesse par erreur sous le nom d'Ouganda) fut considérée comme une trahison envers Jérusalem. Des piétistes s'affaissèrent en pleurant sur le sol du Congrès. Il y eut des pleurs et des grincements de dents et des vêtements furent déchirés pour cette nouvelle perte de Jérusalem. Les délégués de Kischineff, toute fumante encore du sang des massacres, refusèrent la terre de refuge qui leur était offerte. A minuit le pauvre leader, épuisé, défendait encore son honneur contre une horde de gesticulants Juifs russes. Quelques jours plus tard, quand les esprits se furent un peu calmés, Herzl fit passer, malgré une puissante minorité, une résolution donnant au Congrès le pouvoir de faire une enquête

sur l'offre du Gouvernement Anglais. Mais il n'abandonnait pas Sion et, à la fin du Congrès, il leva la main droite en criant en hébreu le verset du psaume cent trente-sept :

Si je t'oublie, Jérusalem, que ma langue s'attache à
mon palais,
Que ma droite oublie sa force !

Ce furent ses dernières paroles publiques. Avant que l'expédition Est-Africaine fût revenue il était mort. Surmené par ses travaux, épuisé par ses adversaires du dedans et du dehors, sa fortune sacrifiée, sa vie de famille brisée, il mourut à Vienne le 3 juillet 1904, à l'âge de quarante-quatre ans. Les étudiants sionistes veillèrent son corps nuit et jour. Un immense cortège composé d'hommes venus de tous pays le porta dans cette demeure qu'il avait espéré ne pas devoir être la dernière. Car il avait disposé que, lorsque le Peuple Juif fera son exode en Palestine, il devra emporter ses ossements avec lui.

Dans les mois qui suivirent le Congrès, l'exaltation de certains Sionistes fut extrême. A Paris, dans un bal donné par la Messabereth-Sion, un fou tira sur le D^r Nordau, le manqua et blessa un de ses voisins. Pendant ce temps la mission, envoyée aux frais d'une Chrétienne anglaise, après le refus du Congrès de consacrer un centime des fonds sionistes à un projet qui ne concernait pas Sion, était revenue de l'Est de l'Afrique. Mais le personnel en était resté en partie sioniste et son rapport d'exploration fut moins scientifique que tendancieux. Le septième Congrès, trop heureux de sauter sur

un prétexte, rappela une fois de plus que les efforts du Sionisme étaient définitivement réservés à la Palestine et aux pays limitrophes, et, le 27 juillet 1905, un an et quatorze jours après la mort du D^r Herzl, refusa le territoire Est-Africain (1).

De Russie des centaines de lettres arrivèrent pour supplier les chefs du mouvement d'accepter cependant l'offre anglaise :

« Les rues de Kieff sont pleines de lamentations ; les Cosaques, les hooligans abattent, égorgent nos frères et personne n'est là pour nous défendre. Les organisations de la *Self-defence* sont battues et ne peuvent résister aux soldats mieux armés qu'elles, et mieux disciplinés... Aucune langue ne peut exprimer la tragédie qui se joue en Russie... L'émigration de Kieff et de ses environs est telle qu'en quatre jours seulement le gouverneur a délivré

(1) Sur le Sionisme, voir : Alfred VALENSI, *le Sionisme*, Documents du Progrès, août 1910, *Sionisme et Socialisme*, Schleicher 1911, et le *Sionisme*, Tunis, imprimerie de l'Aigle, 1912 ; la brochure de M. Angel MARVAUD, *le Sionisme*, Bloud et C^{ie}, 1911, qui serait excellente si elle n'affirmait que le Sionisme est, en Orient, un instrument de la poussée allemande. Pour qui connaît bien la question, le Sionisme n'est ni français, ni anglais, ni allemand. Il est et restera exclusivement juif. Voir à ce sujet, dans le compte rendu du X^e Congrès Sioniste (Bâle, août, 1911), les protestations répétées du président du Congrès contre ces allégations ; voir aussi notre brochure, *Le Mouvement Sioniste, 1894-1918*. Ligue des amis du Sionisme, Paris, mai 1918 ; le volume de Marcel BERNFELD, *Le Sionisme*, Jouve, 1920, lequel contient une abondante bibliographie de la question ; Fernand CORCOS, *Israël sur la Terre Biblique*, Jouve, 1923 ; *A travers la Palestine juive*, Jouve, 1926 ; Myriam HARRY, *Les Amants de Sion*, Fayard, 1923 ; J.-J. THARAUD, *L'An prochain à Jérusalem*, Plon, 1924 ; J. KESSEL, *Terre d'Amour*, Flammarion, 1927 ; Pierre BONARDI, *Le Retour à Jérusalem*, avec illustrations de FÉDER, André Delpeuch, 1927.

8.000 passeports ; cela signifie 8.000 familles et vous pouvez imaginer que le nombre de ceux qui passent la frontière sans passeport est sept fois plus grand... Ils disent qu'ils veulent aller non seulement en Ouganda, mais même en enfer. Et cela ne serait pas pis. Il nous serait égal de ne vivre toute notre vie que de pain et d'eau et vêtus de haillons, si nous respirions l'air d'un pays juif... Toute la nation juive veut l'Ouganda et si les sionistes l'ont refusé, ils n'ont parlé qu'en leur propre nom. S'il était nécessaire de trouver cent mille signatures dans la région de Kieff, nous les aurions. S'il vous en faut un million, nous les recevrons d'Odessa, de Varsovie, d'Elizabetgrad... Nous avons été déclarés hors la loi ; tout homme a le droit de nous tuer... Il se peut que celui qui vous écrit cette lettre soit tué demain... Présentez-vous, vous-même, au Gouvernement anglais et demandez-lui l'Ouganda... Il n'y a qu'un mot à dire et toute l'émigration partira pour l'Est-Africain. Au nom de milliers de familles... »

Zangwill fonda aussitôt la « Jewish Territorial Organisation » (I. T. O.), et, trois semaines après le refus du congrès sioniste, se déclara prêt à accepter le territoire Est-Africain. Mais le Gouvernement anglais en avait déjà disposé. Depuis lors Zangwill dirige l'I. T. O. Il négocie, voyage, fait des conférences, des discours, écrit des pamphlets, des manifestes, échange une énorme correspondance, intervient devant la justice. Il a maintes fois développé le programme de l'I. T. O. Mais nous trouvons ce programme exposé avec le plus de clarté et de grandeur dans cinq discours prononcés, l'un devant

la *Court of Chancery*, le 9 avril 1908, à l'occasion d'un conflit entre sionistes et territorialistes, plaider minutieux d'avocat d'affaires, trois autres devant de grandes masses d'ouvriers juifs dans des réunions publiques tenues à Manchester, à Leeds ou à Londres, en décembre 1907, en mai et juin 1909, un autre enfin, le 18 juillet 1909, devant la conférence tenue à Londres par le Conseil International de l'I. T. O.

Le but de l'I. T. O. est de procurer un territoire sur n'importe quel point de la terre et l'autonomie à ceux des Juifs qui *ne peuvent* ou *ne veulent* rester dans les pays où ils vivent actuellement.

L'I. T. O. donc ne s'occupe pas de tous les Juifs. Aux Juifs qui peuvent ou qui veulent rester, on ne demande que d'aider les autres. Douze millions d'hommes épars sur toute la terre, on ne peut songer à les transporter dans un seul pays, en une seule génération. L'exode des Juifs de Russie en 1906, après les grands pogromes, peut être évalué à deux cent mille. De Roumanie, de Galicie, de Jérusalem même, des Juifs partent sans cesse. Les Juifs viennent d'être chassés du Maroc (1). L'argent dépensé par les Juifs dans cette émigration incessante excède vingt-cinq millions par an : le budget d'un petit État.

Dans la plupart des cas, cette émigration juive est une émigration d'expulsion. En route, les émigrants sont soumis à des vexations et à de mauvais

(1) Allusion aux affaires de Casablanca en 1907. Depuis cette époque le Mellah (quartier Juif) de Fez a été pillé. (V. les quotidiens du 4 avril 1912.)

traitements de la part d'employés inférieurs d'agences d'émigration clandestine, des marins et des bas officiers. Les Compagnies de navigation ne veulent pas tenir compte de leurs habitudes religieuses qui leur commandent une nourriture spéciale. Au port d'arrivée, la législation sur les étrangers pèse plus lourdement sur eux que sur les autres. Les Italiens ou les Allemands non admis à débarquer peuvent à la rigueur retourner en Italie ou en Allemagne. Où peut aller le Juif qui fuit les pogromes russes ? Ce qui vaudrait le mieux pour lui, peut-être, c'est un coup de fusil lorsqu'il essaye de repasser en fraude la frontière russe.

L'émigration juive a encore ceci de particulier, c'est que si les Juifs émigrent un à un ou en petit nombre, ils souffrent de l'isolement, et que, s'ils émigrent en masse, l'antisémitisme naît aussitôt dans le pays où ils s'installent. Tous les émigrants laissent dans un coin de la terre une patrie qui prendra leur défense s'ils sont molestés. Pour l'émigrant juif il n'est pas de patrie qui le protège pendant la période où il n'a pas encore acquis de nationalité. Il faut lui trouver cette patrie. Il faut lui trouver un territoire.

Que sera ce territoire ? Il doit être une création neuve. Au lieu de congestionner, dans un ghetto comme celui de New-York, les cent mille émigrants juifs qui débarquent tous les ans en Amérique, il faut les éparpiller sur les milliers de milles d'un vaste pays sain. Les Juifs peuvent être fermiers : il y en a des centaines dans le monde (1). Une classe

(1) Voir la note à la fin du tome II.

paysanne, d'ailleurs, n'est pas indispensable ; elle n'est qu'un moyen pour une fin qui est l'autonomie. Cette autonomie est absolument nécessaire. A quoi bon se donner le mal de peupler un pays neuf, si les colons n'ont pas le contrôle de leur administration ? Quelle garantie ont-ils que demain des lois restrictives de leur liberté économique, politique ou religieuse ne leur seront pas imposées ?

L'autonomie est seule possible. Les philanthropes ont la prétention de porter les hommes sur leur dos pour leur faire passer la rivière. Les hommes ne se sentent pas très bien là-dessus et n'y montent que lorsqu'ils ne peuvent pas faire autrement. Les colonies philanthropiques de la *Jewish Colonisation Association* (I. C. A.) rendent de grands services ; mais elles n'offrent rien qui fasse concurrence à l'attrait malsain des grandes villes. Des 13.000 Juifs qui annuellement débarquent en Argentine, 500 à peine rejoignent les colonies de l'I. C. A. ; le reste demeure à Buenos-Ayres où il forme un ghetto corrompu. L'action de l'I. T. O., au contraire, est une action politique. Elle veut construire un pont pour des hommes libres qui traverseront avec leurs propres pieds. Un pays autonome, avec toutes les possibilités d'une vie indépendante et fière, un État où des citoyens responsables auront la joie de gérer eux-mêmes leurs propres intérêts, exercera une puissante attraction.

L'autonomie fait peur aux Juifs émancipés. Ils redoutent que l'existence d'un État juif ne compromette leur propre statut dans les pays de liberté. Bien au contraire. D'abord le fait de continuer

à résider dans leur pays quand ils pourraient émigrer en terre juive prouvera leur patriotisme. D'autre part, leur situation mondaine est bien plus compromise par l'existence d'abattoirs et de cloaques, comme le *Territoire* russe et le *Mellah* marocain, que par un État juif prospère. S'imaginent-ils que leurs amis Chrétiens reviennent avec beaucoup de respect pour les Juifs d'un voyage au Maroc où le proverbe dit que tout Arabe peut tuer sept Juifs, et où des créatures déchues, dégradées, vivent dans une condition encore plus basse que ne l'ont raconté les voyageurs ?

On objecte qu'il n'y a plus de terres libres. Le Sionisme a perdu de belles occasions. En 1896 le Canada cherchait de tous côtés des hommes ; il était prêt à donner aux Juifs un immense territoire avec une large autonomie. En 1907, quand Zangwill commença ses négociations, le Canada avait changé de politique. Cependant les Européens ont une population blanche absolument insuffisante pour peupler leurs colonies ; l'Angleterre n'a que douze millions de blancs à répartir dans son colossal Empire. Les Puissances finiront bien par comprendre que ce n'est pas trop cher que de donner quelques milliers d'hectares non encore en valeur, pour en finir avec cette irritante question juive qui intéresse une population aussi importante que celle de la Suède, de la Norvège, de la Grèce et du Danemark réunis. Si les Puissances refusent, il est encore possible d'aboutir par un chemin indirect : le peuplement. C'est par cette voie que les habitants de la Rhodésie ont obtenu l'autonomie et, qu'aux États-Unis, les Territoires peuvent être promus à

la dignité d'États lorsque leur population a dépassé un certain nombre d'habitants.

Parmi les dix ou quinze territoires étudiés par sa commission géographique, l'I. T. O. en a retenu deux assez rapprochés de la Palestine pour attirer les masses juives toujours tendues vers Jérusalem. Le premier était la Cyrénaïque. Son climat, ses côtes, ses paysages, passaient pour si beaux dans l'antiquité que la légende y avait placé le jardin des Hespérides. Les Juifs y ont joué un rôle important. Plus que tout autre peuple ils avaient des droits anciens à faire valoir sur cette côte sud de la Méditerranée où ils s'étaient établis, des siècles avant l'Ère chrétienne, lorsque la Palestine était encore un État juif. Mais la mission que l'I. T. O. envoya en Cyrénaïque trouva partout un sol perméable. L'eau des pluies y est si rapidement absorbée que le pays ne peut faire vivre, et sans doute n'a jamais pu faire vivre une importante population.

L'autre territoire est la Mésopotamie, le berceau de la race juive, jadis l'une des plus fertiles contrées de la terre, aujourd'hui un désert presque dépeuplé. Il suffirait d'un peu d'eau pour qu'elle pût nourrir des millions d'hommes. Abdul-Hamid, en financier avisé, y avait envoyé en mission Sir William Willcocks, l'ingénieur célèbre qui irrigua l'Égypte. Sir William Willcocks revint avec un rapport plus que favorable. Il ne faut pas plus de sept millions et demi de livres pour aménager dans l'ancienne Chaldée une région de plus de cinq milles carrés, et lui faire rendre un revenu d'un million de livres par an. Un crédit de cent mille livres a été

accordé, et Sir William Willcocks a pu amorcer les travaux. Les Jeunes Turcs ont inscrit le relèvement de la Mésopotamie en tête de leur programme de Travaux publics. Mais les capitaux et les hommes leur font défaut. L'occasion est propice pour les Juifs de passer avec la Turquie un contrat, et de lui fournir les capitaux, le travail et la population nécessaires. Ahmed Riza Bey, président de la Chambre des Députés Ottomane, les y a invités. Il ne reste plus qu'à déterminer à quelles conditions et sous quelles garanties les Juifs accepteront ; quelle sera celle des trois grandes organisations juives : le Jewish Colonial Trust (Sioniste), l'I. C. A. ou l'I. T. O. à qui sera confié l'honneur de mener à bien cette œuvre gigantesque et d'apporter à la question juive le remède guérisseur.

Mais en attendant que le contrat ait été passé, que le territoire puisse être mis en culture, que des marchés se soient établis, que des chemins de fer aient été construits, un temps assez long va s'écouler. Et le problème de l'émigration est un problème immédiat. L'I. T. O. a donc entrepris de régulariser l'émigration juive ; elle la dirige sur le port de Galveston, dans le Texas américain, un nom jusqu'ici inconnu des ghettos.

Galveston a été choisie parce qu'elle n'est pas autre chose qu'un port, qu'elle n'a pas d'industrie et que par conséquent un ghetto ne peut s'y développer. Elle ouvre tout simplement aux nouveaux arrivants toute la grande région de l'Ouest du Mississippi, où des villes plus petites et plus saines que New-York ont besoin de leurs bras. En facilitant l'établissement dans cette région de vingt mille

émigrants, l'I. T. O. espère amorcer un grand mouvement d'émigration spontanée. Les Juifs, réunis sous la direction de leaders et d'instituteurs juifs, pouvant en cas de danger se grouper pour la *Self-defence*, et disposant d'une certaine puissance électorale, auront une vie respectée.

Malgré toutes sortes de difficultés de la part du Gouvernement russe, et les railleries de la presse sioniste, l'I. T. O. put faire partir un premier groupe d'émigrants le 1^{er} juillet 1907, et de cette date au 1^{er} décembre 1907, en a transporté plus de mille. Elle a créé en Russie plus de cent cinquante centres d'information, de recrutement et de choix minutieux des émigrants. Elle a obtenu des Compagnies de navigation de notables améliorations matérielles et morales. Des fonctionnaires de l'I. T. O. voyagent avec les émigrants et les protègent contre les mauvais traitements. En arrivant aux États-Unis, les ouvriers juifs ont obtenu des salaires supérieurs et ont travaillé tout de suite aux conditions des Unions ouvrières, de sorte qu'ils ne sont pas mal accueillis par les ouvriers américains comme les Juifs qui encombrant le marché de New-York.

Voilà les résultats des efforts des trois premières années. L'I. T. O. remédie donc dans la mesure de ses forces aux maux du présent. Mais il ne faut pas oublier un instant le but plus lointain, qui est l'acquisition du territoire. Il ne faut pas se faire d'illusion. Quoique sur le papier les Juifs jouissent d'une complète égalité politique, l'antisémitisme sévit furieusement aux États-Unis (1). Et dans tout le

(1) Cet antisémitisme semblait s'être atténué aux environs de 1913 et être devenu plutôt mondain que social ou écono-

monde l'antisémitisme se dresse. La théorie de l'assimilation a fait faillite. Nous sommes des hommes, et nous avons le droit d'avoir des travers et des défauts, aussi bien que des vertus. Nos vertus ne sont comptées qu'à chacun de nous. Nos vices sont imputés à toute notre race. On nous reprochait jadis la crasse de nos pauvres. Maintenant c'est le bien-être de nos riches. Leurs automobiles jettent sur les passants une boue plus gluante que les automobiles chrétiennes. Demain leurs dirigeables ou leurs avions jetteront sur les places des villes, sur les terrasses, sur les jardins un lest plus pesant, et des ombres plus froides que les ballons et les avions des autres citoyens. Et ce n'est pas dans les pays libres que l'antisémitisme est le moins menaçant. Gibraltar, port anglais, a refusé de recevoir cinq-cents Juifs fuyant les horreurs de Casablanca ; et même si la Douma russe devenait un Parlement constitutionnel, ce n'est pas elle qui pourrait refuser des lois antisémites aux paysans fanatisés par les papes et la petite noblesse paresseuse. Partout les Juifs ont tout à craindre de la minute qui vient ; partout ils doivent se tenir sur le pied de guerre.

« Vous souvenez-vous, dit-il (1), comment dans ce pays, il y a seulement quelques années, des hommes jeunes, nobles, riches ont donné sans compter leur vie pour l'Angleterre, comment les plus nobles

mique. Depuis la guerre une violente campagne antisémite a été menée par le fabricant d'automobiles Ford, et par le Ku-Klux-Klan, qui a d'ailleurs dirigé son action aussi bien contre les Nègres et les Chrétiens que contre les Juifs. Sur cette question et sur l'activité de l'I. T. O. depuis fin 1909, voir la note à la fin du tome II.

(1) Discours du 7 décembre 1907.

demeures semblaient pareilles à ces maisons égyptiennes au-dessus desquelles l'ange destructeur avait passé, n'en laissant aucune sans un mort ? Mais où est le Juif jeune, noble, riche, qui veuille donner sa vie pour son peuple ? Pendant la guerre contre la Russie les plus grandes dames du Japon passaient leurs jours enfermées dans des salles de garde et, habillées de vêtements grossiers comme ceux des convicts, faisaient des bandages antiseptiques pour les blessés. Où est la noble dame juive qui passe ses jours à faire des bandages pour les blessures de son peuple ? La chasse et les courses, les bals, les dîners, l'Opéra, sont acceptables, en somme, dans les languissantes heures de la paix. Mais quand nous sommes sur le pied de guerre, quand l'agonie de notre peuple crie à nos oreilles, depuis les abattoirs russes jusqu'aux Mellahs du Maroc, et de la Hara de Tunis aux villages dévastés de Roumanie, alors je dis que si nos classes supérieures ne s'arrêtent pas dans leurs plaisirs et ne font pas un effort suprême pour leur porter secours, le sang de leurs frères crierà vers eux du fond de leurs tombes... Y a-t-il dans le monde..., seulement un millier de Juifs qui aient vécu même sur le pied de paix ? La race, dont la naturalisation fut considérée naguère comme un déshonneur pour l'Angleterre..., veut se faire croire, maintenant, le pilier du trône et de l'autel. Ils sont Anglais, disent-ils, nos gens à la mode : les affaires juives ne sont pas leurs affaires. Anglais ! ils injurient une grande race en se servant de son nom pour couvrir des lâches et des larbins de l'opinion !...

« Y a-t-il un pays au monde qui, dans notre humiliation, ne nous montre des Juifs puissants par leurs

richesses, leur nom et leur pouvoir : marchands, princes, hommes d'État, soldats, juges, financiers ? Cette puissance juive est une dérision pour nous ; nous ne bénéficions que de l'envie qu'elle fait naître, non du secours qu'elle nous pourrait apporter. Cette puissance nous a détruits déjà et nous détruit encore. Qu'elle se dresse et nous sauve maintenant ! Nous envoyer de l'argent n'est pas assez ; nous voulons le cerveau, le cœur, l'âme de nos meilleurs, de nos plus forts, et non les restes de leur temps et les éparpillures de leur philanthropie. Dans la crise financière américaine, M. Pierpont Morgan et ses amis restaient la nuit devant leurs tables de travail pour sauver le crédit américain. Quand donc nos financiers veilleront-ils toute la nuit pour empêcher la destruction de notre peuple ?

« Unis, nous sommes invincibles. Nous pouvons édifier ce que nous voulons. Depuis des siècles nous avons pleuré, nous avons tordu nos mains qui auraient dû travailler. Depuis des siècles, nous avons assez crié : Pour combien de temps, Seigneur ? pour combien de temps ? L'heure est venue d'entendre la réponse, que le ciel, depuis des siècles, nous envoie au milieu du tonnerre et des éclairs : Pour combien de temps encore ? Pour combien de temps ? »

1909-1913.

ISRAËL ZANGWILL EN ITALIE

Cœur capricieux ! Te voilà en
Italie... Pourquoi ne tirilises-tu
pas ?

HENRI HEINE.

Vous connaissez la vieille histoire :

L'histoire du Juif qui s'en fut à Rome, et qui, dès son retour, se fit baptiser dans les rites prescrits par la sainte religion de son ami Jeannot. Jeannot avait craint qu'Abraham ne revînt de son voyage encore plus Juif qu'auparavant. Il lui demanda donc quel événement de route avait hâté sa conversion, et si ce qu'il avait vu à Rome en était cause.

Certes, dit Abraham, je n'ai trouvé dans les prêtres ni sainteté, ni mœurs, ni piété. Cette Cour de Rome est plutôt, selon moi, la forge de l'enfer que le siège de la religion. On croirait que le pape ainsi que les autres ecclésiastiques ne cherchent, au lieu d'en être les soutiens et les défenseurs, qu'à la dégrader et à l'anéantir. Mais comme j'ai vu que malgré leurs fautes elle s'étendait de plus en plus et devenait tous les jours plus florissante, j'ai conclu qu'elle était la plus vraie, la plus divine de toutes. Et c'est pourquoi je me suis fait Chrétien.

Israël Zangwill, lui aussi, est allé à Rome. Et si l'exemple de l'Amérique et de l'Angleterre qui regardent vers le Vatican, de l'Allemagne qui rappelle les Jésuites, de la France dont l'épée de M. de Mun et l'Évolution de M. Bergson rouvrent les bras à l'Église, n'a pu le décider à se convertir comme le Juif de Boccace, c'est sans doute qu'un pape qui est un saint (1), les mœurs pures d'un clergé surveillé par l'opinion et sans pouvoir temporel, ne peuvent tenir lieu de cette preuve qui força l'ami de Jeannot à quitter la foi de ses pères.

Peut-être l'âge est-il passé des conversions et des concessions juives. Peut-être tous les lâches, tous les faibles, tous les médiocres sont-ils partis, chassés par la peur, ou attirés par le désir des réussites. Peut-être le jour est-il proche où seront démasqués par les polémistes chrétiens et par les militants juifs ces pseudonymes formés des prénoms les plus ordinaires accouplés — Jean PIERRE, Louis CHARLES — qui font ressembler à des enfants trouvés ces Juifs honteux d'écrire sous les magnifiques noms bibliques que leur ont laissés leurs grands-pères. Peut-être vient le jour où n'oseront même plus écrire ces *Hebræiculi* qui dans les revues, dans les journaux, dans les livres, répandent les émotions universelles de leurs âmes neutres devant les Annonciations, les Visitations, les Christ en Croix.

Et je n'ose pas être sévère pour tous ces jeunes gens. Parmi eux, il y a plus d'un pauvre diable obligé de gagner sa vie, et, combien de journaux français aiment à imprimer une signature juive ?

(1) Pie X.

D'autres sont de jeunes papillons enivrés par la culture et les sentiments d'un monde qui les accepte, les appelle même, jusqu'au jour où, s'ils tombent amoureux d'une de ses filles, s'ils vainquent l'un de ses fils dans un concours, il se met à les repousser brutalement. D'autres sont pris par les chants des maîtrises, le souffle des orgues, la sublime solitude des nefs, et cette gloire dont l'Église catholique illumine les fins dernières de l'homme.

Je rencontraï, hier, Gustave Martin, l'ami de ma jeunesse, Martin, autrefois Sittenème-Martin, Sittenème, Sittenheim. Martin a des loisirs pour écrire des livres, depuis que son patron Decroisic, ayant renié son parti pour devenir le Président du Conseil des bourgeois affolés par les grèves, il eut le beau courage de rompre avec lui, avec l'administration et les faveurs gouvernementales.

Martin revenait de Syracuse.

Ce qui l'avait ému ce n'était ni les anémones violettes, ni les fleurs vert et noir des ellébores, ni les petits genêts jaunes aux feuilles gluantes et qui sentent l'encens, ni les vaches rouges qui broutent parmi les œillets marins au parfum inoubliable sur le mur de Denys ; ce n'était pas les capillaires qui pendent des voûtes creusées dans la roche sous la citadelle Euryelos. Non, me dit-il, la blanche Ortygie, entre la mer Ionienne vert sombre et bleu comme un manteau de tartan, et le Port-Grand couleur de turquoise mourante, n'est qu'une pauvre ville boueuse pleine de paysans en guenilles, de citadins joueurs, de cochers mendiants, d'aristocrates paresseux et ruinés, tous sales, pleins de puces, comme leur cathédrale dont les murs crénelés emprisonnent les

nobles colonnes d'un temple dorique. Et l'antique Syracuse ? Des tombes béantes, des temples écroulés ! Sous le soleil qui ne peut égayer le sol gris-bleu de cet immense pierrier, j'ai vécu les jours les plus mélancoliques, et les facéties d'un *scholar*, venu de Londres, directement par bateau, pour étudier son Thucydide à la main ; « les événements de Sicile » ne pouvaient dissiper mes tristes humeurs. Un jour que je les ruminais dans la Latomie des Capucini, il me posa la main sur l'épaule. « Venez avec moi, me dit-il, nous allons rire. » Et il m'entraîne dans l'église voisine. Au milieu de la petite nef, il soulève une trappe énorme de sapin ferré, et enfoncé en terre déjà plus qu'à moitié, me fait signe de descendre. Dans de grandes pièces claires, des cercueils étaient posés en désordre. On voyait à travers les couvercles de verre des visages momifiés et des corps trop à l'aise dans des vêtements de gala.

Mais les Capucins morts, eux, debout dans des niches, les bras tombants, les mains croisées, le nez effondré, la face couverte encore d'un peu de mince peau jaune-brun comme la couverture d'un vieux livre incendié, des restes de cheveux ternes, la nuque courbée, le maxillaire énorme soutenu par la poitrine, le front en avant, les yeux creux vers le sol ! Ah ! mon ami, quel spectacle ! Dans un pays où l'air est si pur que les corps se dessèchent sans se corrompre, quelle idée sublime d'exposer ainsi ces restes aux regards des vivants ; dans un pays où tout est passé, de montrer à ceux qui passent la vision de ce qu'ils seront bientôt ! Mais comme j'approchais pour lire, épinglées sur la poitrine des moines, les étiquettes de carton, où sont inscrits un nom et deux dates ;

je vis, gravé au mur, au-dessus d'un crâne presque détaché du cou :

Souviens-toi de ma pauvreté.

Alors, comme au son de la plus belle musique, mes larmes coulèrent, et, si ce grand fou d'Anglais n'avait été là, je me serais jeté à genoux.

— Alors, te voilà catholique toi aussi !

— Hélas non ! Le lendemain nous visitons les Catacombes de San Giovanni. Un moine, vêtu du même froc brun que mes Capucins morts, nous accompagnait. C'était un homme, encore jeune, aux cheveux roux, une espèce de faux-maigre dont la corde religieuse exagérait les hanches qui ondulaient comme des hanches de femme. Il avait été « Cantor » au Vatican, un soprano, une voix rare, très aimée. Pour quelle laide histoire d'argent, ou de femme, ou de mœurs pires, cet homme frisé et parfumé avait-il été exilé dans ces catacombes qu'il nous montrait, son rat-de-cave à la main, en nous contant, de sa voix de tête, devant les sépultures taillées dans la roche, ses triomphes romains ? Et un jour peut-être, lui aussi sera accroché au creux d'une niche, sous une petite inscription. Et un de mes fils, visitant le sous-sol de l'église des Capucini, s'attendrira lisant au-dessus des restes de ce dégoûtant petit moine : « Souviens-toi de ma pauvreté. »

— N'aie pas cette crainte, lui dis-je. Nul de tes fils ne pleurera sur les restes momifiés de ce cantor. Les modernes rois d'Italie ordonnent qu'en Sicile, comme dans les autres provinces du royaume, les morts soient mis en terre, même d'Église.

Martin haussa les épaules. Mais tu comprends,

ajouta-t-il, pourquoi je n'ai jamais pu, je ne pourrai jamais écrire une ligne sur l'Italie. Si je m'abandonne au catholicisme, je ne reste pas longtemps sincère. Et le railler, le puis-je avec mon nom ?

— Gustavé Martin ?

— C'est vrai, j'oubliais.

* * *

Zangwill a rapporté d'Italie le livre que le pauvre Martin-Sittenheim n'a pas osé écrire. Un livre admirable où le cœur juif se débat, attiré sans cesse par la spiritualité de la doctrine catholique, et sans cesse repoussé par la matérialité des faits catholiques, caricatures d'une grande conception (1).

Les romans de Zangwill sur le Ghetto sont souvent les poèmes de l'orthodoxie juive. Mais sa croyance à lui, où l'a-t-il racontée ? Quelle est-elle ? Quelle est la foi de cet esprit fougueux et contradictoire ? J'ai lu, relu ses douze gros volumes ? Quelle est sa foi ? Sa Religion ?

Sa Religion, je crois qu'il les a toutes, comme Henri Heine. Et comme jadis le sceptique, le railleur Henri Heine, personne n'a plus que lui le sens du divin. « Le Juif a sauvé la liberté de la pensée à travers le Moyen Age, et c'est lui qui va sauver Dieu contre la libre-pensée du monde d'aujourd'hui (2). »

(1) *Italian Fantasies*, William Heinemann, Londres, 1910, p. 102. Je n'ai pu toujours traduire d'une manière tout à fait littérale les passages cités. J'ai souvent été obligé d'adapter plutôt que de traduire. Je me suis cependant efforcé de rendre toujours fidèlement le sens.

(2) *Dreamers of the Ghetto*, p. 322.

Mais quel Dieu allons-nous sauver ? Est-ce le Créateur de l'Univers ? Est-ce une idée pure, forgée par cette pauvre Humanité qui « même, peut-être, doit renoncer à la certitude d'une immortalité personnelle, et marcher, étoilée de tristesses et de sacrifices, vers son obscur destin (1) » ? Non, notre Dieu n'est pas le père des hommes. Et il est probable que depuis longtemps Zangwill a renoncé, avec tous les sages, à se demander ce qu'il est. Mais, « dans ce monde changeant, au flux éternel, ses plus grandes émotions, ses plus grands désirs, se sont rassemblés autour de cet idéal d'éternelle durée qui a nom : Dieu (2). »

Ce Dieu, le nom de ce Dieu indéfinissable, tombe sans cesse de la plume de Zangwill. Et cela paraît un peu agaçant en France, où presque tous les écrivains honnêtes ont renoncé à se servir de ce grand Nom mystérieux dans un sens vague, et ne l'emploient plus guère qu'avec le sens précis, technique, que lui ont donné les religions. Ici nous n'essayons pas de mettre le vin nouveau dans les outres anciennes de peur qu'il ne se gâte, et nous aurions scrupule à laisser croire au lecteur ignorant que le Dieu des savants, des philosophes et des poètes a quoi que ce soit de commun avec le Dieu des prêtres. Mais l'écrivain anglais a moins besoin de netteté, et Zangwill nous assure que nous laissons le plus beau des Noms au pire monde.

Car il n'aime pas beaucoup les dévots ni les prêtres, ce Juif idéaliste et ardent, et il aurait été, je pense, l'un de ces Juifs, préparés par la lente évolution de la pensée juive à la plus haute spiritualité, qui accep-

(1) *Italian Fantasies*, p. 368.

(2) *Id.*, p. 31.

tèrent avec enthousiasme l'hérésie juive dressée par « le Christ vivant, le caustique satirique, le prophète de la Justice, l'ami des petits enfants (1) », contre la dévotion mesquine du Judaïsme officiel. Et il s'étonne de voir ce qu'est devenue entre les mains pharisaïques de l'administration romaine cette religion de vie désirée par le Fils de l'Homme et les premiers chrétiens. Car ce fut une religion de vie qu'ils fondèrent. Les Actes des Apôtres sont, a dit Renan, un livre de joie (2). Et les Chrétiens des Catacombes, pour qui « la mort et l'obscurité étaient des réalités de chaque jour, tournèrent toutes leurs pensées vers la vie et vers la lumière (3) ».

Mais l'Église triomphe, et, pour entraîner les foules incapables de nuances, elle exagère le sombre symbolisme de la croix. Les maîtres-maçons élèvent des cathédrales, et le « prophète de plein air qui tirait ses paraboles et ses images de la vigne et du bercail » (4) est enfermé dans d'obscures chapelles. Les peintres peignent, et celui qui avait dit : « Marchez tandis que vous avez la lumière..., pour que vous soyez les enfants de la lumière (5) » devient un Dieu d'autel, qui ne se montre plus qu'à la lueur tremblante des veilleuses, à la flamme jaune et fumeuse des cierges. Enfin, la pensée grecque retrouvée libre l'esprit humain de cette étreinte qui a écrasé la doctrine de vie et l'a tournée en doctrine de mort. Mais l'âme ne peut se contenter d'une religion de la Nature. Elle essaye de rendre les anciennes religions habitables ou plus pures, et les peuples conduits par

(1) *Italian Fantasies*, p. 32.

(2) (3) (4) *Id.*, p. 33.

(5) *Id.*, p. 32.

leurs princes se battent pour leurs Foies. Et aujourd'hui Réforme et Contre-Réforme « sont toutes deux dépassées, et l'Humanité se trouve au point où en étaient les anciens Grecs à l'aube du Christianisme... tandis que le vieux culte mosaïque, non changé par ces deux mille ans d'hérésie, non brisé par la persécution, attend encore patiemment le jour où Dieu sera Un et Son Nom sera Un (1) ».

Pauvre culte mosaïque ! L'Univers du Vieux Testament lui aussi se fendille. La friction entre la Bible et la Science devient tous les jours plus rude ; et la Science laisse notre âme aussi vide, aussi assoiffée que les Philosophies de la Renaissance. La Science a fait banqueroute, affirme-t-on, espérant prouver par là que la Bible tient toutes ses promesses. Hélas ! la Bible et la Science, toutes deux, ont fait banqueroute. « Non que la Bible ne puisse satisfaire honorablement ses créanciers, ni que la Science ne puisse être autorisée à continuer ses affaires. Le dividende que toutes deux peuvent offrir est considérable. Mais ni l'une ni l'autre ne nous apporte une conception du Monde où l'intelligence moderne puisse respirer et l'âme moderne s'exalter. D'ailleurs une telle tâche n'est pas dans l'ordre de la Science. Elle, la servante de la Religion, oublia son rang quand elle aspira à la Chaire. Et la Religion — avec le Temps, l'Espace, et l'Amour pour textes à commenter — descendit du sien quand elle persista à prêcher d'après des parchemins desséchés d'une autorité contestable (2). »

Les Modernistes auront beau s'efforcer d'adapter les Religions à la culture moderne, si le Christianisme

(1) *Italian Fantasies*, p. 38.

(2) *Id.*, p. 96.

a de l'avenir, ce n'est pas dans ses dogmes, crus historiques ou interprétés symboliquement, mais dans ses hérésies ; dans la pensée des grandes âmes, qui, au lieu de recevoir passivement des croyances toutes faites, se sont torturées sur les problèmes métaphysiques ou spirituels du mystérieux Univers.

Le Pragmatisme, « ce parvenu parmi les Philosophies (1) », posera en vain, contre le Catholicisme ruiné par le doute, son étai extérieur. Non pas qu'il se trompe quand il se contente de montrer dans le passé la grandeur, la noblesse et l'utilité d'une croyance. Et, s'il a raison de montrer aux hommes désorientés l'utilité de croyances pour l'avenir, il est incapable de rendre vie aux croyances en train de mourir. Seules ont triomphé les Religions dont les créateurs croyaient qu'elles étaient la Vérité. N'importe qu'ils se soient trompés. « Une fausse conception, comme une monnaie fausse, peut être aussi utile qu'une bonne, tant qu'elle est crue vraie (2). » Pour remplacer une religion morte il n'est pas suffisant de vouloir croire, il faut qu'un jour une grande masse d'hommes s'enthousiasme à nouveau pour quelque chose que, passionnément, elle croit être la vérité. Etsi, plus tard, l'expérience contredit — comme elle a contredit les autres Vérités périmées — cette Vérité nouvelle, si bienfaisante ait-elle été pour les hommes, il faudra bien qu'elle s'abîme à son tour. « We may believe the unproved, but not the disproved (3). » Les religions sont un fait, l'expérience

(1) *Italian Fantasies*, p. 87.

(2) *Id.*, p. 94.

(3) *Id.*, p. 95. Nous pouvons croire ce qui n'est pas prouvé, non pas ce qui est prouvé faux.

un autre fait, et quand deux faits se jettent l'un contre l'autre, nous pouvons assister désolés à la bataille, mais nous ne pouvons empêcher le désastre. Oui, le vide de l'âme où nous laisse la ruine de l'Univers Biblique est un désastre, et nous n'en pouvons imaginer de plus grand. Mais un homme, une vraie âme d'homme doit s'habituer aux catastrophes, et qui sait même si cette absence de repos, si cette inquiétude, ce tumulte de l'âme, comme a dit Wordsworth (1), ce tremblement, comme a dit Goethe, ne peut pas, pour beaucoup d'hommes, tenir la place d'une religion.

Le tumulte de l'âme, comment y échapper dans un monde où mille problèmes se posent à chaque minute devant nous, et fuient chassés par d'autres problèmes avant même que d'être résolus ? Quel est celui de nous qui voudrait du bonheur dans le repos ; quel est celui qui, à la béatitude paresseuse, ne préfère un doute actif ?

« Le fou seul n'a jamais dit dans son cœur : il n'y a pas de Dieu. Le cardinal Manning lui-même l'a dit à son lit de mort (2). » Sans doute les conversions sur le lit de mort ne valent pas grand'chose. Au moins elles nous révèlent les luttes secrètes que la vie qui échappe donnait à l'âme la force d'enfoncer au plus profond d'elle-même. Mais les cœurs religieux et les poètes doivent apprendre dans la souffrance ce qu'ils enseignent et ce qu'ils chantent. « Seulement la souffrance est toujours plus claire que ce qu'elle leur a enseigné. Alors, comme dit Henri Heine, arrive la

(1) James DARMESTETER. *Essais de littérature anglaise*, p. 236. Delagrave, édit., 1883.

(2) *Italian Fantasies*, p. 239.

Mort, et avec une motte de terre bâillonne la bouche qui chante, qui crie, et qui pose des questions (1). »

* * *

Mais les foules halètent dans un autre tumulte que celui de l'âme.

A ceux qui vivent dans l'angoisse du corps, n'apportons pas le douloureux présent de l'angoisse de l'esprit. Pour leurs trop courtes heures de repos n'ont-ils pas droit à un plein repos ? Pour leurs rares moments de plaisirs n'ont-ils pas droit à des pompes et à des fêtes ? Les foules septentrionales qu'on croyait graves se lassent des tourments d'un culte intérieur, et l'église anglicane se romanise. Les luttes historiques ont bien pu forcer les princes à rompre la « Sainte-Alliance du Trône et de l'Autel », mais les foules italiennes si pauvres, si artistes, se jettent toujours aux pieds d'une Église qui entreprend les relations directes avec le divin, les scrupules, la pénitence et les doutes, et qui, en échange de l'aumône et de l'obéissance, donne les certitudes, les consolations et le décor.

« Chères *contadines* ridées, que je vis prosternées dans les chapelles, devant vos Saints guérisseurs, chers *facchini* nouveaux, dont les épaules se courbent sous le lourd fardeau de l'adoration, pauvres êtres las du monde, agenouillés sous les voûtes silencieuses des vastes cathédrales, vous qui vous purifiez dans le fleuve de vie tandis que le mystère des grandes roses de pierre tombe autour de vous ; et vous fière

(1) *Id.*, p. 240.

jeune femme vénitienne dont l'enfant était porté à l'Église dans une sorte de cage, et qui, après le baptême, tournant vers moi votre sourire plein de ciel m'avez jeté ces paroles : *Ora essa è una piccola Cristiana !* et vous, mères au cœur brisé, dont les petits enfants sont partis pour jouer avec le *Bambino* de la Madone, pensez-vous que je vais souffler sur votre mirage, ou arrêter un seul des rayons qui émanent de la tête de vos Anges Gardiens (1) ? »

C'est bien là l'attitude qui convient à une âme délicate en présence d'une foi naïve. Mais pourquoi certaines bouches qui répètent sans cesse qu'il faut une religion pour le Peuple paraissent-elles suspectes ? Le bonheur du Peuple, est-ce qu'ils y songent vraiment, ces hommes qui n'ont à l'ordinaire que des pensées de domination ? Donne-t-on le bonheur qu'on veut donner, plus qu'on ne trouve celui qu'on cherche ? Les foules dégradées vivent dans un demi-rêve et ne pensent ni à la minute qui vient ni à la Mort qui va venir. Les races paresseuses trouvent le bonheur dans leur indolence ; les êtres actifs dans le jeu de leur activité. Et les petites vieilles de province qu'on voit sortir, le soir, de l'ombre des chapelles, les cheveux cachés sous leurs capotes à brides, les bras serrés au corps par leurs pèlerines de drap noir, ne trouvent pas, j'en suis sûr, dans la récitation infinie des rosaires, un bonheur aussi grand que dans ses chants et dans ses rires une servante morvandelle, qui, les jours de fatigue et d'ennui, me disait : pourquoi se faire de la bile, maître, après on claque, et personne ne parle plus de vous !

(1) *Italian Fantasies*, pp. 98-99.

Le Peuple, dût-il vivre parfaitement heureux dans son ignorance, un homme sincère a-t-il le droit de lui laisser des Dieux auxquels lui-même a cessé de croire ? Celui qui possède une de ces pierres magiques à l'aide desquelles on reconnaît les fausses vérités peut-il hésiter une minute quand il trouve une fausse vérité ? Il sait bien qu'il y a un nom pour ceux qui laissent circuler les pièces fausses lorsqu'ils les ont éprouvées fausses (1). Oui, nous devons arrêter au passage les vérités rebutées, et comme un employé fidèle du Trésor, prenant notre marteau, les clouer au guichet.

Le temps n'est plus, d'ailleurs, où les savants écrivaient en latin, où les gens du peuple ne savaient pas lire ; le temps où les querelles d'idées se vidaient entre un petit nombre d'hommes de lettres qui, protégés, nourris par les princes, savaient que leurs disputes n'étaient qu'un jeu, et que le jeu n'avait pas de suite. Le jeu a toujours des suites aujourd'hui. La foule, de loin, tend l'oreille, et la foule c'est l'Action.

Maudits, donc, soient les hommes légers, qui croyants, qui sincères, au nom de nouveautés qu'ils n'ont pas mille fois jetées et rejetées au creuset, tentent d'abattre de vieilles vérités et des fois anciennes. Mais aussi bien imprudents les conducteurs d'hommes qui, en regret d'un passé où les classes cultivées vivaient privilégiées et frondeuses aux frais d'un peuple maté par les grands, veulent garder dans leur ignorance ces foules « à la fois trop résignées et trop pleines d'aveugles espérances (2) ». Qu'ils prennent garde, qu'au nom même de cette espèce de

(1) *Italian Fantasies*, p. 87.

(2) *Id.*, p. 97.

bas bonheur qu'ils leur laissent par pitié ou par calcul, ces foules fanatisées par les ennemis de toute pensée « ne brûlent leur esprit libre, et eux avec (1) ».

* * *

Mais aujourd'hui l'État n'allume plus les bûchers de l'Église, et, tenue en respect, comme tant de beaux désirs, par mille forces, qui toutes ne la valent pas, elle peut espérer notre justice.

Avouons, puisque aujourd'hui nous pouvons le faire sans bassesse, toute la reconnaissance que nous lui avons pour la splendeur dont elle orna jadis la vie des hommes. Sans doute, « en considérant de quel poids accablant cette pompe ecclésiastique a pesé sur les épaules du Peuple, a-t-on le droit de se demander si l'Église n'aurait pas pu faire les choses à meilleur compte. Ces parures étincelantes et ces colonnes hautaines, étaient-elles absolument indispensables au culte du Dieu né dans une crèche. Mais, peut-être fut-ce pour le Peuple la chance unique de Magnificence (2) ». Remercions aussi pour « ses trois grands principes de Démocratie, de Cosmopolitisme et d'Égalité des sexes... Elle sut créer la Fraternité parmi les hommes, et des États-Unis en Europe. Et sainte Catherine, et sainte Claire, deux femmes, furent canonisées aussi bien que saint François et saint Dominique. N'est-il pas merveilleux que ce soit un domestique anglais, le simple Nicolas Breakspeare, qui, fait Pape sous le nom d'Adrien IV, ait couronné, à Rome, Barberousse, Empereur du Saint-

(1) *Italian Fantasies*, pp. 99.

(2) *Id.*, p. 98 à 100.

Empire Romain, ou que, lorsque cet autre Empereur, Henry IV, dut s'humilier à Canossa, ce soit le fils fameux d'un charpentier qui le fit attendre pieds nus dans la neige ? Contraste singulier avec ce chauvinisme de commerce, ce snobisme, ce dédain musulman pour la femme où est tombée l'Europe depuis les Sombres Ages (1) ».

Non, rien ne peut détruire la beauté de l'idéal catholique, et c'est pitié qu'il soit impossible à l'Église, sans se renier elle-même, de s'accorder avec la pensée moderne, « de sorte que devenant encore une fois la Maîtresse de notre monde agité et divisé, modérant la frénésie des nationalismes par un culte Européen et une culture Européenne, maintenant à leur place les médiocrités qui sont assises sur les trônes de nos États, et les démocraties quand elles s'écartent des voies de la sagesse, elle puisse envoyer sa vraie bénédiction *urbi et orbi* (2) ».

Et je pourrais citer cent autres passages. La tentation est grande, au lieu de commenter, de citer, citer sans cesse. Mais même, ce faisant, on donnerait de ce gros *in octavo* de 370 pages une idée incomplète, et dans ces vingt-cinq essais sur la Beauté, la Foi et la Mort, sur les Crucifixions, les Mises au Tombeau, et les Piétas, sur Dieu le père, le Saint-Esprit et saint François, sur la Vierge, le Socialisme et la Révolution, Venise, Palerme, Vérone, Naples, Assise et Mantoue, j'ai bien été obligé de choisir.

Qu'un esprit soit assez divers, un talent assez

(1) *Italian Fantasies*, pp. 98 à 100.

(2) *Id.*, p. 103.

riche pour connaître de tous ces sujets, comment ne pas admirer ? Qu'un étranger, sans lien avec l'Italie, qu'un Juif nourri dans une religion toujours honnie de Rome, et qui, s'interdisant de représenter la personne humaine, n'a jamais pu inspirer un art plastique original ; qu'un Anglais, élevé dans un pays séparé de Rome depuis plusieurs siècles, et dont plus d'une secte pense que tout art est de Satan, ait pu écrire, sur l'art, sur la politique et la religion de Rome, des pages aussi éloquentes et aussi impartiales, comment ne pas s'en étonner ? Mais un grand artiste est toujours un Voyant.

Les prophètes d'Israël eux aussi étaient des voyants. Mais s'ils ont laissé dans le monde une grande trace, ce n'est pas à raison de la souplesse de leur esprit. Et cependant il semble que c'est justement parce qu'Israël Zangwill est né juif, parce que, de parents juifs, il a reçu une éducation vraiment juive, qu'il est bien plus capable de sentir les choses d'Italie que tant d'autres pèlerins de la beauté. Oui, si tous ces paysages, toutes ces pierres exaltent son esprit et font chanter son âme c'est parce qu'il a vécu son enfance au milieu de pauvres ouvriers juifs, dont le seul soutien pendant de longues années de pauvreté et de désespoir était la pensée qu'ils s'embarqueraient un jour pour s'en aller mourir à Jérusalem, parce qu'il a connu, pour les aimer ou pour les peindre, ces pauvres colporteurs « pour qui, tableaux, chants, histoire, n'avaient aucune existence en dehors

de la Religion, n'étaient que des servants de la Religion, chargés de nourrir leur flamme sacrée. Dans leur vie, il n'y eut jamais, même une seconde, divorce entre conscience et réalité. Dans une telle simplicité, quelle unité, quelle force de géant ! A côté d'eux, comme vous semblez pitoyables, esthètes sans coquilles, errant en quête de manières de penser et de sentir à habiter les unes après les autres. Imaginez cette chose : vivre la vie d'un patriarche dans notre époque complexe, torturée, et n'avoir jamais eu une émotion d'art..., n'avoir jamais pu séparer ce qu'on voit et ce qu'on pense de ce qui est actuel, pensez à cela, vous qui avez fait joujou avec vos âmes à en faire pleurer les anges, vous dont les émotions pieuses ont autant de relations avec la religion que le plaisir de regarder un Océan peint sur toile a de relations avec une lutte contre les flots aveugles. Vous, Monsieur Loti, de l'Académie Française, avec votre vaine veille littéraire au Saint-Sépulcre, est-ce que vous n'enviez pas ce haut sérieux de l'âme, qui trouve à s'exalter dans quarante jeûnes par an, et qui, de la pénitence et des larmes, extrait le sel de la vie ? Et vous..., qui vous accrochez à votre foi par tradition, par respectabilité, ou parce qu'elle est bonne pour les pauvres ; et vous aussi, amateurs de la volupté dans la dévotion..., vous qui confondez masturbation et adoration, inclinez vos fronts devant des hommes qui aimaient Dieu aussi naïvement qu'un chien son maître, qui ne savaient pas qu'ils avaient la foi, mais qui étaient la foi elle-même, qui partaient pour Jérusalem non pas parce qu'ils étaient Sionistes, mais parce que là

était Sion, et qui pleuraient devant le Mur des Pleurs sans se trouver étonnants ou pittoresques de pleurer sur les ruines d'une Jérusalem perdue dix-huit cents ans avant qu'ils ne soient nés.

« Mais puisque j'ai eu le privilège de voir la sainte simplicité de ces pauvres Juifs, je sens bien que je connais mieux mon *Moyen Age* que le connaisseur protestant qui m'écrase sous le poids de sa culture, ou le pseudo-catholique en quête de sensations. Oui, je le comprends... et je ne suis pas effrayé par la terrible liste de documents forgés, et de légendes, par les Évangiles apocryphes, les pseudo-épîtres et la vie des Saints, car je sais bien que c'est la sèche lumière de l'histoire littéraire qui est fausse (comme celle de toutes les autres sciences) et que dans la vie réelle toutes ces fictions ont pu être le pain innocent d'âmes saintes. Pour l'âme de ces vieux Juifs il n'y avait pas de faits physiques irréalisables, de miracles incroyables, de monstres ou de léviathans à qui des noms écrits en lettres hébraïques ne puissent servir de certificats d'authenticité. Les siècles, pour eux, étaient fondus ensemble comme par un cinématographe cosmique, les patriarches et les saints planaient au-dessus de leur tête dans une immortelle synchronie. C'est pourquoi je ne suis pas surpris de voir le *Bambino* encore sur les genoux de sa mère à l'époque où les Visconti font présent de la Certosa à la Madone, et je ne me trouble pas à la vue de tous les abbés et de tous les évêques de la Chrétienté, au pied du Christ en croix, tenant dans leurs mains, pour le consoler, les modèles de leurs Églises. Quant à la Madone, représentée comme une *grande dame* Italienne,

parée des soies de Venise, et des brocarts florentins, comment, s'il vous plaît, par un autre moyen, sauver la religion ? La couleur locale, et le costume Oriental auraient apporté du relatif dans l'absolu de la foi, et auraient rappelé à l'esprit que la Madone était une étrangère. La plus vraie vérité est qu'elle est *Notre Dame* (1). »

C'est pour vous, Maurice Barrès, que j'ai copié ce long passage. Après l'avoir lu, après avoir lu, j'espère, tout le beau livre de Zangwill, refuserez-vous encore à un Juif le droit de parler des choses catholiques ? Jugerez-vous encore un Juif incapable, s'il est de votre taille, de comprendre Pascal comme vous Chrétien l'avez compris ? Vous avez dit cela, Barrès, dans la conférence que vous avez osé prononcer devant les petites entravées de l'Université des Annales. Il est vrai que, pour essayer d'être juste, vous avez ajouté que « s'il s'agit de comprendre les prophètes d'Israël, nul ne peut être écouté avec plus de profit qu'un James Darmesteter (2) ».

Pensez-vous sérieusement de pareilles choses ? Et si vous les pensez sérieusement, comme c'est triste ! Le Nationalisme, cette démagogie, cette lassitude, a-t-il pu fermer ainsi peu à peu vos yeux si clairvoyants ? Darmesteter, mieux comprendre les prophètes d'Israël que son maître Renan ! Darmesteter, moins bien comprendre Pascal que vous, Barrès ! Croyez-vous que Darmesteter ne connaissait pas, ne sentait pas votre Catéchisme et

(1) *Italian Fantasies*, pp. 130 et 132.

(2) Maurice BARRÈS, *l'Angoisse de Pascal*. Voir la note à la fin du tome II.

votre Imitation aussi bien que vous-même ? Est-il possible que vous pensiez qu'un Juif, dont les grands-pères, depuis plus longtemps et plus souvent que les vôtres et avec plus de ferveur, ont chanté vos psaumes qui sont les nôtres, ne peut comprendre votre Pascal dont le Dieu est notre Dieu : le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ?

Je causais, il y a quelques jours, dans une petite rue de la rive gauche, avec un bouquiniste juif, lettré comme les bouquinistes d'autrefois. Il me racontait que les étudiants, vos amis, ne viennent plus lui acheter de livres. Et Maurras, ajoutait-il, veut faire de nous des citoyens de deuxième classe, voire de simples sujets ! Mais je n'ai pas peur de ses lois. Je serai mort de faim avant qu'elles soient écrites. C'est toujours la même chose ! Ce sont les grands Juifs : les capitalistes et les arrivistes juifs qui servent de prétexte à l'Antisémitisme. Mais c'est les petits Juifs sans le sou dont la clientèle s'en va, et dont on menace les boutiques.

Je répondis : « Il faut nous défendre. D'abord avez-vous un pistolet ? »

Il entr'ouvrit son tiroir.

— Mais sauriez-vous le tenir, seulement ?

— Le fils de ma fille sort de l'École nationale de gymnastique et de tir.

— Bien, bien, lui dis-je ! Partout j'entends parler de Juifs qui apprennent la boxe et l'escrime. Cette fois-ci nous ne serons pas pris au dépourvu.

— Bien, bien, répondit-il. C'est bien que les jeunes gens soient forts. Mais il manque quelque chose à vos projets.

— Il ne nous manque rien. Pas même l'amour de la vie, pas même le mépris de la mort.

— Il vous manque Dieu ! Dans tout ce que vous préparez, dans vos conseils et dans vos ligue, je ne vois jamais sa place à lui. Et vous savez bien que lorsqu'il ne veut pas qu'une chose soit, il...

Et alors, emplissant d'air ses joues couvertes d'une courte barbe blanche, le vieillard souffla de toutes ses forces sur son bureau. Et les papiers et la poussière et la cendre de ma cigarette s'envolèrent en tous sens.

Ne croyez-vous pas, Barrès, qu'un Juif peut comprendre Pascal ?

1911-1913.

WATCHMAN WHAT OF THE NIGHT ?

Guetteur, que dis-tu de la nuit ?
— Le matin vient, et ensuite la nuit.

ISAÏE, XXI, II.

Avec *Italian Fantasies*, la période littéraire originale, créatrice, de l'œuvre d'Israël Zangwill est close. Pour écrire des livres de tout premier ordre, comme *Dreamers of the Ghetto*, *Ghetto Tragedies*, et surtout ces *Children of the Ghetto* qui firent époque dans la littérature de langue anglaise, et qui agirent comme un ferment sur les Juifs d'Amérique et de tout l'Ouest de l'Europe, il faut la jeunesse, la fraîcheur d'âme et d'œil d'un écrivain à ses débuts, et un milieu restreint. Le succès littéraire, les hommages des salons et des admirateurs ont détruit plus d'un homme de lettres bien doué, mais sans trempe.

Là n'est pas le danger pour un homme comme Zangwill.

Mais cette immense réputation que lui donnèrent ses premières œuvres, la gloire qui portait son nom dans tous les pays où il y avait des hommes généreux, cultivés, enthousiastes, et qui souffrent,

il n'aurait pu la supporter que s'il avait pu dresser, entre lui et les autres, la défense d'un cœur sec. Et la nature, qui l'avait doté des plus beaux dons, lui avait refusé le seul qui lui était indispensable pour les garder intacts.

Il était né pauvre. Il avait eu l'enfance la plus dure. Son père, un ouvrier juif, immigré de Russie en Angleterre vers 1855, avait eu toujours beaucoup de mal à gagner la vie des siens. Et, comme tout Juif profondément pieux, il avait la nostalgie de la Palestine. Zangwill l'aida à réaliser son rêve de vivre et de mourir près de la vallée de Josaphat. De longues années son maigre budget fut écrasé de lourdes charges. Et quand, en 1903, il put, après ses grands succès littéraires, épouser la femme admirable et clairvoyante (1) qui sut écarter de sa route les grosses pierres où son âme candide d'enfant ne cessait de le faire trébucher, sa vie était trop faite, et ses voies trop lancées pour qu'elle essayât d'en détourner les directions.

D'ailleurs, l'eût-elle voulu, généreuse, élevée elle-même dans l'habitude, le goût du sacrifice, du don de soi ? Elle savait bien que les premières œuvres de Zangwill n'auraient pas rendu un tel son, n'auraient pas eu une telle puissance de vibration, de résonnance, n'auraient pas percé si profond dans l'âme de tant d'hommes cultivés et de simples, si, en plus de ses dons d'artiste, de fin observateur, de sa haute culture, de sa mémoire impeccable de l'œil et de la pensée, il n'avait pas été

(1) ÉDITH, fille du professeur Ayrton, F. R. S. et de Mathilde Chaplin Ayrton, M. D., elle-même auteur de *The First Mrs Molivar* et autres romans.

l'être de fabrique si fine et si chaude qui « sentit tout, admira tout, aima tout (1) ».

Il aimait les personnages qu'il avait fait sortir de lui. Mais les êtres innombrables qu'il avait observés, qu'il avait croqués sur des bouts de papier, sur des vieilles enveloppes, il les aimait aussi. Et la plupart appartenaient à un peuple persécuté, martyrisé par ses ennemis, méconnu par ses adversaires, abandonné par ses chefs spirituels et son élite, au peuple le plus malheureux du monde, le « Christ des Nations ».

Lorsque la gloire lui vint, qui fait du nom de tout homme célèbre une cible, sur laquelle toutes les ambitions ou toutes les passions bonnes ou mauvaises essayent de tirer, il ne put résister aux cris d'admiration, d'amour, d'espérance, de douleur qui, de tous les coins du monde, montaient vers lui, ni, hélas ! aux appels indiscrets ou égoïstes des débutants, des ratés, des solliciteurs qui lui demandaient conseil, appui, aide ou secours.

Trop sensible pour admettre, comme tant d'autres artistes, que le beau seul est l'objet de l'art ; pour le châtrer de tout ce qui est social, moral, humain ; manquant trop de cynisme pour se faire de jolis droits d'auteur avec la bonté, la générosité, la justice, le désintéressement, et n'être bon, généreux, juste, désintéressé que sur le papier, il ne sut pas se borner

(1) *Israël Zangwill*, par S. L. BENSUSAN. *Quarterly Review* Londres, octobre, 1926. C'est à l'aide de cet article, de l'article de Thomas MOULT, *Israël Zangwill*, dans *The Bookman* Londres, septembre 1926, de celui de Louis GOLDING, dans *Menorah Journal*, New-York, décembre 1926, ainsi que de notes biographiques, qu'a bien voulu me communiquer M^{me} Israël Zangwill, que j'ai pu rédiger ces quelques pages,

à regarder les autres vivre, et avec leurs gestes, leurs actions, leurs souffrances, édifier pour lui-même la gloire, la fortune et la tranquillité. Brûlant de vivre à son tour la vie des rêveurs et des héros de ses livres, la vie le prit, maîtresse jalouse qui n'admet pas longtemps le partage. En 1892, il avait publié les *Children of the Ghetto*, son chef-d'œuvre, puis, en 1893, *Ghetto tragedies*. En 1896, il vole au secours de Herzl méconnu et raillé par les faibles dirigeants du Judaïsme. En 1898, il donne encore un grand livre : *Dreamers of the Ghetto*. Puis, c'est en 1905 la fondation de l'I. T. O., et le silence. Après cinq ans, épuisé par les fatigues et les déceptions de son travail d'administration et de propagande, il part pour l'Italie, y met au point les *Essais* qu'il y avait écrits dans de précédents voyages, en écrit quelques autres et revient avec le gros in-8° des *Italian Fantasies*. Mais son heure était passée. Tombé derrière son cheval, d'autres qui avaient eu la sagesse de préférer leur œuvre propre à l'œuvre et au bonheur de tous les autres, étaient montés en selle à sa place. Et ce livre, « brillant et sage », qui dans tout autre pays aurait suffi à lancer un nom et à échafauder une fortune littéraire, ne fut pas mieux accueilli « que le livre d'aphorismes d'un apprenti bachelier (1) ». Après 1910, à part un roman *Jinny The Carrier*, délassément délicieux, refuge au milieu des prairies et des arbres centenaires d'un comté anglais vieillot et idyllique, évasion vers un monde aboli qui n'avait pas encore regardé vers la question juive et les Juifs,

(1) Louis GOLDING. *loc. cit.*, p. 566.

mais œuvre nullement essentielle, tout ce qu'écrira désormais Zangwill n'est plus que de la littérature d'homme d'action.

Son théâtre d'abord. Il avait connu naguère deux grands succès. En 1903, *Merely Mary Ann*, une bluette, transcription pour la scène d'une nouvelle sentimentale qu'en 1893 il avait écrite en trois semaines pour un éditeur de romans populaires (1) et qui lui rapporta à elle seule plus d'argent que toutes ses grandes œuvres, et en 1908 *The Melting Pot* (2).

D'ailleurs il avait toujours eu la passion du théâtre, qui permet à l'écrivain de revêtir, tout à tour, les sentiments et les passions de personnages antagonistes. Combien absurdes, disait-il, les gens qui me paient pour écrire des pièces. C'est moi qui devrais payer pour avoir le plaisir de les faire (3). Hélas ! c'était trop vrai. Car toujours en Mission, en Service, sa passion du théâtre n'étant pas de développer des situations ou des caractères, mais de donner une chaire, une tribune aux causes éternelles ou passagères, aux marottes qui le possédaient, il ressemblait à ce jeune homme de l'anecdote juive qu'il raconte, et qui ne savait pas jouer aux cartes, mais ne pouvait s'abstenir d'y jouer (4).

Aussi les représentations de la plupart des onze pièces qu'il composa de 1911 à 1925 furent-elles des demi-succès, des échecs ou des désastres qui attris-

(1) BENSUSAN, *loc. cit.*, p. 287.

(2) Sur le *Melting Pot*, v. ci-dessus, pp. 68 et suiv.

(3) BENSUSAN, *loc. cit.*, p. 287.

(4) V. ci-dessus, p. 42.

tèrent sa vie et celle des siens ; non que son amour-propre en fût froissé outre mesure, car il tirait plus de vanité d'avoir battu au croquet un colonel de l'armée régulière anglaise que de savoir qu'un de ses livres avait été traduit dans toutes les langues, et même avait « pénétré dans les fourrés de quelque obscur langage d'îles lointaines que la Bible elle-même n'avait pas encore défrichés (1) ». Mais il ne pouvait penser sans amertume au temps où *Merely Mary Ann* et le *Melting Pot* faisaient salle comble. Il attribua ses échecs non à ses erreurs sur les limites de son génie, mais aux compétitions commerciales (2) auxquelles est abandonné le théâtre dans les pays dits civilisés, et, en particulier, dans les pays anglo-saxons. Il s'aventura dans d'épuisantes polémiques contre les directeurs et les acteurs qui, négligeant la puissance de la scène pour élever et purifier l'âme des foules, ne cherchent qu'à gagner de l'argent en fournissant un public de boutiquiers ou d'hommes d'affaires, de distractions faciles ou de grossières secousses pour les heures lourdes de la digestion. Il se dressa

(1) LOUIS GOLDING, p. 566.

(2) Il croyait en la puissance du théâtre pour redresser, modeler l'âme d'une nation. En puissance émotive, la représentation d'une bonne pièce de théâtre ne lui paraissait pas inférieure « à la célébration d'un office dans une Église. Bien plus, ajoutait-il, révérence parler, je pense que l'exaltation du sentiment, la transe où un noble conflit dramatique fait entrer toute une salle, depuis le boutiquier au paradis, jusqu'à la duchesse aux fauteuils d'orchestre, est quelque chose d'analogue à une sainte communion. » Voilà les forces de purification, d'ennoblissement de la vie « que l'Angleterre abandonne à l'exploitation d'un commerce. L'acteur appelle son théâtre *a shop* (une boutique). Et il y en a bien peu qui n'en aient tout l'air ». Cité par THOMAS MOULT, *loc. cit.*, p. 289.

même en concurrent et ouvrit à ses frais, dans l'Ouest de Londres, un théâtre où, dirigée par lui, une troupe de vaillants artistes devait jouer ses pièces à un public d'élite. Lutte courageuse mais maladroite après ses insuccès (1), et dont il ne sortit pas vainqueur.

Mais s'il connut d'autres revers dans d'autres causes où son intrépide bonté l'entraîna, du moins les innombrables articles, discours, adresses, qu'il écrivit ou prononça, pour les défendre, ont la verve, l'humour, les grandes vues et l'éloquence de ses premiers *Essais*. Un orateur de premier ordre se dessine, et surtout le grand homme, le héros qui a une conception du monde, qui la crie, la projette, sans se préoccuper de savoir si les hommes auxquels il la livre sont capables ou sont dignes de l'écouter.

Il croyait à la paix. Sans foi bien définie, il avait l'âme religieuse. En 1911 et 1912, il avait dans deux drames manqués, mais deux beaux poèmes (2), dressé le portrait d'une Europe plus forte pour l'amour que pour la haine, capable de se créer des Dieux.

En juillet 1914, c'est la guerre. Et sauf Romain Rolland, tous les hommes de lettres, infidèles à leur séculaire mission de servir l'esprit contre les passions, la justice et la vérité contre l'injustice, l'hypocrisie et le mensonge, et, à part les Quakers,

(1) Insuccès dus aussi aux attaques incessantes de la Presse bourgeoise et conservatrice anglaise à raison de son attitude politique. Voir plus loin, pp. 139 et suiv.

(2) *The War God, The Next religion*. Ce dernier interdit en Angleterre par la censure.

les croyants de toutes les religions, les prêtres de toutes les fois oubliant le Dieu juste, bon et miséricordieux, le Dieu de tous les hommes dont ils ont la garde, ou se taisent, ou s'enrôlent dans les armées, tuent, assassinent, fourbissent les demi-vérités ou les mensonges des communiqués ou de la propagande, et brandissent, en colère, les drapeaux opposés des Peuples que leur état leur fait un devoir de concilier, de réunir. Et les Juifs, les Juifs émancipés des grandes nations libres de l'Entente, eux qui pourtant auraient dû se souvenir que cette égalité, qu'ils devaient à la Révolution Française, n'était pas si acquise qu'ils n'aient failli, peu d'années auparavant, la perdre, sous les coups de ces partis de haine et de mensonge, de ces nationalistes, de ces pragmatistes qui avaient précipité l'Europe dans la guerre; eux, membres privilégiés d'un peuple dispersé, dont les grands-pères dormaient dans tous les cimetières d'Europe, et qui avaient, dans tous les camps, des parents, des proches, des amis, ils avaient accepté, comme tant d'autres, parce qu'ils la croyaient défensive ou juste, cette guerre qui, pour eux plus encore que pour tous les autres Européens, était une guerre civile. Mais, au lieu de garder au moins une tristesse silencieuse, ils s'étaient faits, par peur d'être accusés une fois de plus de manquer de patriotisme, les officieux de la bureaucratie militaire; on les voyait au rang des surpatriotes, des bourreurs de crânes; ils faisaient les Français, les Anglais, les Américains

200 p. 100. Comme pour notre néfaste *Écho de Paris* et notre étroite *Action Française*, pour les pires conservateurs anglais et le sauvage Ku-Klux-Klan

américain, tout ce qui n'était pas de leur bord appartenait à une sorte d'humanité inférieure ; le peuple qui avait produit Herder, Schiller, Kant, Goethe, Wagner, et Nietzsche, était un peuple à l'âme purement égoïste et barbare, un peuple de païens à peine christianisés, dont l'unité nationale devait être détruite et dont il fallait, pour sauver le monde, disperser les membres à tous les coins de l'Univers. Ils ne tarissaient pas sur les atrocités allemandes, autrichiennes, hongroises, turques et bulgares. Et Dieu sait si elles furent nombreuses ! Mais quand on leur apportait des documents prouvant que la Russie tzariste, amie et alliée, faisait subir aux Juifs polonais ou d'Ukraine, un martyre inutile, les soumettait à un régime de suspicion, de pillages, de massacres qui n'avait pas d'exemple dans l'histoire, ils se bouchaient les oreilles ou se taisaient (1). Les meilleurs répondaient qu'après tout, il n'y avait pas de raison pour séparer les souffrances juives de l'océan de souffrances où se débattaient tant d'autres minorités nationales ou de religions. D'autres préféraient croire à ces fausses nouvelles répandues dans le monde entier par la propagande russe, promettant des réformes à l'égard des populations allogènes fidèles à la Russie, sans distinction de croyance ou de religion. D'autres essayaient d'intervenir, mais sans énergie, préférant laisser le soin de la défense de leurs coreligionnaires à cette bourgeoisie intellectuelle qui avait déjà combattu pour eux dans une cause célèbre : les Charles Andler, les Ferdinand Buisson, Gabriel Séailles, Ferdinand

(1) V. la note à la fin du tome II.

Héroid. Même attitude timide envers la Roumanie, maltraitant les familles de ses soldats Juifs, et plus tard envers cette Roumanie et cette Pologne qui, libérées par l'Entente, ou injustement dotées d'immenses territoires qu'elles n'avaient pas conquis, ajoutèrent à l'ostracisme, au boycottage traditionnels, cette forme raffinée de persécution religieuse et ethnique, la mise hors la loi des choses de l'intelligence, le *numerus clausus* (1).

Enfin lorsque la Conférence de la Paix — consolidant la promesse faite, en 1917, par la déclaration Balfour, aux Juifs qui ne pourraient ou ne voudraient vivre dans leurs patries actuelles — créa un *Home National* en Palestine; au lieu de se réjouir avec l'immense masse de la population juive opprimée et pauvre, de voir qu'enfin réparation était faite à leur Peuple, par cette Entente qui affirmait qu'un des buts principaux de la guerre était de libérer, de réunir les nationalités opprimées ou dispersées, les Juifs les plus notables rechignèrent, protestèrent ou s'abstinrent. La Conférence de la Paix, indignée, entendit l'Orientaliste Sylvain Lévi, l'homme charmant et bon qui avait dévoué sa vie aux causes juives; déclarer que le Judaïsme officiel de France ne désirait pas, craignait même la réalisation du Sionisme. Et notre grand Bergson, à qui le Gouvernement français avait demandé de signer un appel en faveur du Sionisme, déclara qu'il ne pouvait le faire « parce qu'on pourrait croire qu'il était plus Juif que Français ».

(1) V. la note à la fin du tome II.

militaires et les vrais hommes d'État. L'adversaire d'aujourd'hui est l'allié d'hier ou sera l'allié de demain.

Zangwill devint bientôt l'un des hommes les plus impopulaires de l'Angleterre ; aussi impopulaire qu'en France Romain Rolland ; mais autrement exposé que lui, parce qu'il n'avait pas eu, comme lui, la chance de se trouver, au moment de la déclaration de guerre, l'hôte d'un pays neutre, et plus vulnérable que Romain Rolland, parce qu'il était Juif.

« Nous ne sommes pas venus ici pour entendre la débauche de sarcasmes d'un Juif étranger », cria un jour, du haut d'une galerie, un homme du peuple qui écoutait un discours de Zangwill pour la liberté.

« Justement, répliqua Zangwill, il se trouve que je ne suis pas un étranger, bien que j'aie été préservé de cette redoutable infortune par un simple accident de naissance. Et c'est justement parce que je n'ai pas eu la chance de cet Anglais pur-sang, qui a soigneusement choisi ses parents, c'est parce que je descends d'une race persécutée qui, dans sa chair, a ressenti ce que signifie la perte de la liberté, que je sens mieux que la plupart des sujets de la Grande-Bretagne la valeur de la liberté édifiée par des générations d'Anglais, et que je viens leur crier de se cramponner à leur trésor.

« Il y a deux générations, mon père, fuyant les persécutions russes, aborda dans cette île, qui était alors une terre de liberté, et si quelques paroles de moi peuvent aider ce pays à redevenir de nouveau libre, j'aurai payé la dette que mon

père et moi avons contractée envers l'Angleterre (1) »...

Et puis parce que Zangwill avait tenté de sauver les plus essentielles libertés de son pays, qu'il avait

(1) Je ne peux renoncer au plaisir de reproduire ici, au moins en note, la suite du brillant passage qui dépeint une situation pas très différente de celle que nous avons connue en France, après l'armistice :

« Il est plus facile, je l'ai souvent noté, de se séparer de nos libertés, qu'ensuite de les reconquérir. Six mois après l'armistice, nos bureaucrates... luttent désespérément pour retarder l'époque de leur congé et jouer leur petit rôle sous la calotte des cieux.

« Qui meurt, si l'Angleterre vit ? demande le poète lauréat de l'Empire. Mais l'Angleterre n'est pas des collines, des rivières sur une carte. Elle est un esprit. Ces mêmes collines, ces rivières seraient là, même si les habitants du pays erraient légèrement habillés de pastel, ou si la puissance romaine les tenait sous son poing de fer... Mais différent des anges gardiens qui se mirent à chanter quand, pour la première fois, la Grande-Bretagne s'éleva au-dessus des flots azurés de l'Océan, M. Kipling accepterait que les Britons soient des esclaves aussi longtemps que leur pays conservera le gouvernement de la mer.

« Pour ma part, je n'ai aucun plaisir de commander aux vagues si vous êtes enchaînés à la rame, ou d'appartenir à l'équipage de la galère victorieuse, si vous vous tordez sous le fouet du garde-chiourme... L'humour de la situation est d'autant plus amer que ce que l'on nous invite à admirer, c'est la supériorité du libre Anglais sur le docile Prussien mené à coups de règlements... Des essaims de Jacques et de Gillettes de ministères bourdonnant dans tous les établissements publics, débordant de tous les grands hôtels, équipés de machines à écrire et de théières, une armée de *Red Tape* aussi tyranniques que les armées rouges du bolchevisme auxquelles elles préparent le terrain (jeu de mots sur *Red Tape* et *Red Armies*. *Red Tape*, ruban rouge, signifie les ronds-de-cuir à cause de l'espèce de holduc dont ils se servent pour attacher leurs dossiers), nous embrouille et nous tarabuste dans un anglais inintelligible, avec le mysticisme de ses chiffres et de ses initiales, et une absence d'humour considéré jusqu'aujourd'hui comme la spécialité des seuls Prussiens ». *Discours at the Liberty Demonstration, Kingsway Hall, 5 mai 1919.*

osé crier son horreur des massacres, qu'il avait écrit que subir la guerre, la faire et la bien faire, n'obligeait pas un peuple civilisé à l'aimer et à l'exalter, lorsque les bolchevistes, à la fin de 1917, posèrent les armes, décevant les gouvernements mal informés qui avaient cru à la force et à la volonté de l'inépuisable Russie, le Juif Zangwill fut accusé, avec les autres Juifs du monde entier, d'être un fourrier du Bolchevisme.

Nous, Juifs Français, nous avons connu de semblables campagnes. Tout parti décrié a, tour à tour, été un parti Juif. Juive la Franc-Maçonnerie, Juif le Radicalisme, plus tard le Socialisme. Au moyen âge, nous empoisonnions les puits, nous saignons de petits enfants chrétiens pour sanctifier le pain azyme de notre Pâque. Aujourd'hui, nous saignons l'immense Russie. Le Bolchevisme est Juif. C'est le cri à la mode depuis 1917. Le *Times* mena le train. Dans les *Débats*, le libéral Auguste Gauvain suivit. Le petit-bourgeois *Petit Parisien*, par la plume de Claude Anet, déclara que la Révolution Russe avait été faite par les Juifs dans l'intérêt des Juifs. En 1915, il insinuait que la cause des défaites des armées du Tzar, c'était la trahison juive.

Certes, je ne veux pas dire qu'il n'y ait parmi les Juifs que des gens admirables. Je suis même étonné qu'étant donné le régime de persécution auquel ils ont été soumis pendant dix-huit siècles dans toute l'Europe, le régime de compression et de dégradation systématiques qu'ils ont subi pendant tout le xix^e siècle dans l'Est de

l'Europe, il n'y ait pas, parmi eux, plus de dégénérés, de fous ou de gredins. Mais ce n'est pas seulement les Juifs vils, mais tous les Juifs qu'injurie la démagogie antisémite.

Les enfants faibles, ou trop différents des autres, au collège, les minorités ethniques ou religieuses, dans les Cités, dans les États, ont toujours été les souffre-douleurs des forts, des majorités. Naguère en Turquie, tous les malheurs de la nation ont été imputés aux Arméniens, d'abord par le Sultan, ensuite par les Jeunes Turcs.

La vérité est qu'en Russie, où le Tzarisme n'avait laissé aux Juifs aucune place honorable dans l'État, force a été aux Juifs de prendre place dans les partis avancés. Même les Juifs bourgeois avaient été obligés de participer ouvertement ou secrètement aux luttes de la Russie révolutionnaire. Ils jouèrent un rôle important dans la Révolution de 1905. Il n'est pas étonnant qu'ils se soient donnés corps et âme à la Révolution de mars 1917 qui, de parias, devait les changer en hommes. Ensuite, chacun rejoignit le parti pour lequel il se sentait le plus d'affinités : les bourgeois, le parti Cadet, qui compta dans son Comité Directeur deux Juifs : Vinaver et Lev Eliachev. Les petits-bourgeois et les artisans, dans le parti anti-bolchevique. La classe ouvrière juive, groupée dans le parti socialiste juif, *le Bound*, se montra dès le début hostile au Bolchevisme.

Tandis que le Bolchevisme s'implantait au cœur même de la grande Russie qui, presque complètement Slave, comprenait à peine 1 p. 100 de Juifs, c'est justement dans les pays de l'Ouest, dans les

anciens pays de résidence forcée, en Russie Blanche, en Ukraine, que les Juifs se sont montrés le plus réfractaires au Bolchevisme (1). Et pour cause. Écrasés par les armées blanches des Denikine et des Wrangel, nationalistes des Petlioura, soudoyées par l'Entente pour combattre la Russie bolchevique, ils ont été ensuite écrasés par les armées bolcheviques. Et puis, après les jours de siège, de pillage, de massacres, ce fut la ruine légale. Écartés par l'ancien régime de la possession de la terre et de la plupart des professions libérales, les Juifs étaient devenus des commerçants petits ou grands, et des artisans. Le bolchevisme a détruit systématiquement l'artisanat et le commerce. La grande bourgeoisie juive émigra comme l'aristocratie et la grande bourgeoisie russes. Les masses qui ne purent trouver leur salut dans l'émigration tombèrent dans une affreuse misère, et ne vivaient qu'en acceptant, de bon cœur ou en apparence, de s'adapter au régime nouveau qui, du moins, n'admet pas, comme les régimes autoritaires d'avant 1917, que le fait d'être Juif soit la cause d'inégalités politiques ou économiques. Pourquoi donc s'étonner que beaucoup de Juifs, comme tant de Russes orthodoxes ou allogènes, acceptent le bolchevisme dont l'oppression matérielle et morale n'est peut-être pas, après tout, plus insupportable que l'insolence et les soufflets des aristocrates, les rapines,

(1) Renseignements extraits de *Bolchevisme et Judaïsme* par un Russe, Giard et Brière, Paris, 1919.

Rappelons ici quelques dates : février (ancien style) ou mars 1917, chute du tzarisme, gouvernement provisoire Milioukoff-Kérensky, puis Kérensky seul, jusqu'à la révolution bolcheviste du 7 novembre 1917. Paix de Brest-Litovsk entre la Russie bolchevique et l'Allemagne, mars 1918.

les pogromes des tchinovnicks et des popes de l'ancien régime.

Il y a donc des Juifs — *Trotzky, Kameneff, Zinovieff, Ioffé, Litvinoff*, etc. — parmi les dirigeants du bolchevisme, et un assez fort pourcentage de Juifs dans l'Administration soviétique (1). Mais pourquoi ? C'est que dans un pays dont les masses sont illettrées, seuls les prolétaires juifs, au moment où éclata la Révolution bolchevique, étaient préparés, par la vieille culture de leur race, à prendre en mains les affaires russes abandonnées par les classes cultivées qui s'étaient évaporées dans l'émigration. Mais *Dora Kaplan* qui essaya de tuer Lénine, et *Kannengiesser* qui tua *Ouritzky*, étaient Juifs. Dans un groupe ethnique de plusieurs millions d'hommes, il y a des intérêts, des tendances, des natures d'esprit de toutes sortes : des modérés, des passionnés, des autoritaires, des patriotes, des internationalistes, des constructeurs, des destructeurs. Refuser à l'ensemble des Juifs le droit de prendre part aux luttes politiques dans les partis avancés (2), c'est exactement la même chose que de leur interdire d'entrer dans les partis monarchistes ou fascistes, c'est les obliger à chercher asile dans ces groupes d'hommes moyens, sans passion, sans grandeur et sans force qui, par les courbettes et le pot de vin, arrivent toujours à se tirer d'affaire ;

(1) V. la note à la fin du tome II.

(2) Lamentable état d'esprit, trop fréquent dans certains milieux qui se croient l'élite du Judaïsme, et que l'on trouve exprimé avec candeur sous la signature d'un vétéran du journalisme juif auquel il m'aurait été agréable de n'exprimer que des sentiments d'estime et de respect. V. *Le Devoir civique des Juifs dans les États modernes*, par Alfred BERL, dans *Paix et Droit* d'avril 1926.

c'est leur retirer les droits égaux que leur a solennellement accordés la loi de tous les pays civilisés ; c'est leur faire une situation plus dégradée, plus basse, que lorsqu'ils étaient les fripiers de la populace, les intendants des nobles, les argentiers des Rois.

En fait, accuser Zangwill d'avoir des sympathies pour le bolchevisme dénotait une ignorance complète de l'homme et de ses œuvres.

Lui bolcheviste ! qui, à toute occasion, avait flétri les méthodes barbares par lesquelles les bolchevistes tentent d'imposer le socialisme par la force brutale, et qui considérait que le socialisme, même séparé de toute violence, est une menace pour l'esprit des hommes « quelque hommage on lui doive pour la tardive justice qu'il apporte à leur corps. Et si le socialisme empiète trop sur la liberté individuelle, comme on m'a écrit que les choses se sont passées en Hongrie, toutes les multiplications de pains et de poissons ne les sauveront pas du manque de spiritualité qui est le lot de toutes constructions mécaniques. Car l'État n'a de vie que celle qui lui vient des individus. Et stéréotyper pour toujours la vie que l'État a reçue d'une génération, c'est le stériliser lui-même (1) ». Sans doute, la classe ouvrière doit être protégée contre l'égoïsme, la rapacité des industriels et des hommes d'affaires qui, sans législation sociale leur assurant un minimum de loisir et de bien-être, les épuiserait pour gagner ces fortunes qu'ils dépensent follement dans les lieux de plaisir et les salles de jeux des villes d'eaux. Mais ce minimum de bien-être, il est facile d'en exagérer l'étendue.

(1) *Discours at the liberty Demonstration.*

« Autrefois, avec le Judaïsme et une *livre* par semaine, une famille pouvait vivre raisonnablement, même confortablement (1). » Et ce minimum conquis, c'est seulement pour les plus hautes aspirations humaines, et au moyen d'un « syndicalisme spirituel et non pour la matière que les classes ouvrières doivent s'organiser, et, s'il le faut, doivent poser l'outil, faire grève ». Et le jour où elles la feraient serait une date dans l'histoire du travail et du peuple anglais (2).

Ni socialiste, à peine démocrate, lui qui s'était défini « un démocrate avec une profonde méfiance envers le peuple (3) ». Mais un démocrate après tout, car s'il ne considérait pas la démocratie comme un bon gouvernement — il n'y a pas de gouvernement qui ne mente, ne ruse, n'abuse de tous les pouvoirs qui lui ont été temporairement confiés — du moins c'est le moins mauvais, car on peut l'améliorer, la perfectionner, sans coup de force, et c'est elle qui menace le moins les libertés indispensables au travail décent des classes pauvres, au travail créateur des hommes qui imaginent et construisent dans l'ordre de la matière et de l'esprit.

Un libéral, tout simplement, un homme qui met la liberté au-dessus de tout, parce que tout « le reste découle de là, et que le péché contre la liberté, c'est le péché contre le Saint-Esprit ». Un libéral, mais non à la Bastiat, à la Paul Leroy-Beaulieu, à la manière du *Manchester Guardian*, un libéral ayant, comme l'avait fait le conservateur Disraëli, rejeté et maudit le cruel libéralisme du *laisser-passer*, du *laisser-faire*.

(1) Cité par BENSUSAN, p. 298.

(2) *Discours at the Liberty Demonstration.*

(3) *Watchman What of the Night?* p. 12.

qui abandonne les ouvriers, les faibles, les femmes, les enfants, à la merci des insatiables appétits de gain des industriels.

Un Chartiste, un Fabien, et plutôt encore, par la générosité, les aspirations, la grandeur, et tout le son de l'âme, un homme de la lignée de nos grands hommes de quarante-huit, et surtout, de celui dont il a la flamme persuasive, l'éloquence et souvent la grandiloquence, de notre Michelet.

Dans cette fièvre d'action, on devine les efforts, la tension extrême que Zangwill imposa à son corps, resté frêle depuis les années d'enfance où il avait connu la gêne, les privations du ghetto de Londres. Il résista longtemps, grâce au bonheur de son foyer, et à cette vie anglaise où les distractions, les sports, se mêlent si harmonieusement au travail. Dès 1905, peu après la fondation de l'I. T. O., M^{me} Zangwill, conseillée par un médecin, avait réussi à l'éloigner de Londres, à le décider de se fixer à la campagne, dans un petit village du comté de Sussex. Dans sa maison paisible, au bord de cet océan dont les vagues innombrables, leurs odeurs et leurs bruits, leurs nuances mouvantes sous les beaux ciels anglais, nourrissaient sa rêverie métaphysique, il trouvait non pas la sérénité — sa brûlante nature y était étrangère — du moins la détente, et le dédain de critiques injustes, des railleries, de la calomnie, dont les hommes récompensent les imprudents qui troublent leur quiétude en essayant de les grandir. Mais les années avaient coulé nombreuses, depuis qu'il exerçait cette épuisante magistrature du bien, du juste et de l'amour. Et quand vint la cinquante-cinquième année, ce mauvais

âge où les plus rudes lutteurs sentent soudain leur esprit et leur corps obéir moins juste à leurs commandes, les malheurs de l'Europe, les fautes de cette humanité relapse en qui il avait cru, vinrent à bout de ses nerfs hypersensibles qui, sans flancher, avaient supporté ses déboires personnels. Il espéra qu'à l'étranger, loin de cette patrie, dont l'ingrate Presse avait si mal compris ses angoisses et ses luttes, il trouverait une atmosphère plus calme, plus favorable à la méditation et au travail.

De 1920 au printemps 1923 il passa de longs mois en Suisse à Lausanne, en France à Grasse, puis en Italie, et bien qu'ayant commencé, en 1922, à souffrir d'insomnies à Grasse, travaillant, circulant, accumulant des notes, préparant un grand roman historique pour lequel, depuis des années, il avait fait des recherches de bibliothèques et des voyages. Rentré au printemps 1923 en Angleterre, il travailla à son roman, écrivit les deux premiers actes de sa pièce de théâtre *We Moderns*, entretenant comme par le passé son immense correspondance, et recevant avec sa bienveillance et sa cordialité inlassables les jeunes gens qui venaient lui demander conseil ou lui soumettre leurs premiers essais littéraires. Il allait prendre un peu de repos, l'été 1923, à la campagne, quand une double tentation lui vint de partir, d'aller en Amérique. On lui offrait de jouer *We Moderns* aux États-Unis. Le Rabbín libéral Stephen Wise le pria d'instamment de venir prononcer en septembre le discours d'ouverture du Congrès Juif-Américain, dont il était président.

Zangwill hésita d'abord. Mais l'Amérique c'était encore changer d'atmosphère ; quitter pour quelque

temps, cette Europe qui, après avoir si mal fait la guerre, se montrait si maladroite à organiser une véritable paix. C'était retrouver un pays jeune, plein d'hommes de toutes races, de forces neuves, un peuple frais dont l'avenir, lorsqu'il l'avait visité quelques années avant 1914, lui paraissait offrir tant de « possibilités de grandeur ».

Et puis le Congrès Juif-Américain avait une singulière analogie avec cette *Conférence* que lui-même, et quelques personnalités juives appartenant à tous les partis du Judaïsme, avaient convoquée, pour le 4 août 1914, dans le but de préparer un Congrès juif universel où devaient se débattre « toutes les questions touchant les intérêts des communautés juives de tous les pays » et dont la réunion avait été empêchée par la déclaration de guerre.

Et aussi, cela lui permettrait de reprendre contact avec les représentants de cette communauté judéo-américaine, forte de 3.600.000 âmes, la plus grande des communautés juives du monde, et qui maintenant avait, en importance et en influence, pris la place de la communauté judéo-russe et polonaise, ruinée par la guerre et coupée en plusieurs tronçons par la paix (1).

Il partit.

Qu'allait-il dire dans ce discours qu'en Angleterre, dans ses nuits d'insomnies, il avait médité, qu'il avait rédigé en chemin de fer, en bateau, mis au point, terminé à l'hôtel à New-York ? Quelle attitude allait-il prendre envers ces Juifs arrivés pour la plupart des pays d'exil et de persécution, et qui, maintenant,

(1) *Watchman*, p. 10.

« gras, replets » comme leurs ancêtres dans les plaines de Moabn au bord du Jourdain (1), étaient en train d'oublier les antiques idéals de leur race : raison, amour, justice, pitié, et sacrifiant aux faux dieux, aux idoles modernes, s'en allaient confortables, en smokings, bas de soie, jupes courtes, en Ford, à la conquête de tous les petits bonheurs que peut donner le veau dollar ?

Allait-il payer la dette de reconnaissance qu'il avait contractée envers les Juifs américains qui, les premiers, avant l'Angleterre elle-même, avaient reçu et acclamé les *Children of the Ghetto* dans un temps où, plus proches du ghetto que la Société juive-anglaise, ils étaient plus capables de s'émouvoir des tragédies, de rire des comédies du ghetto ; eux qui avaient assisté en foule aux représentations du *Melting Pot*, hélas ! peut-être moins à cause de ses beautés scéniques que parce que, dans presque toute famille juive américaine, s'était passé une histoire pareille à celle que Zangwill y avait racontée, et surtout, parce que plus d'un s'imaginait que son enthousiasme pour l'Amérique, creuset des races, justifiait cette passion de se fondre, de se dissoudre, de dissimuler, d'oublier, de renier ses origines qui, dans tous les pays de liberté, s'empare des familles juives que la chance, les études, ou le gain a permis de s'élever un peu au-dessus du reste du troupeau ?

Allait-il, lui, qui avait besoin, pour la réussite de sa pièce de théâtre, des acteurs, des critiques, de la presse, de l'opinion publique tout entière, allait-il flatter les Juifs américains, et l'Amérique, par un

(1) Nombres XXXIII, 49, et Deutéronome XXXII, 15.

discours de doyen d'âge, sourire aux représentants des opinions contradictoires, distribuer les paroles aimables, réconfortantes, les satisfécits que chacun, rengorgé, prend pour soi ?

Dites ce qui vous plaira, lui avait écrit, en l'invitant, le Rabbin Stephen Wise.

Il savait bien que Zangwill n'était pas homme à dire ce qui plairait à son auditoire. Et, pendant que Zangwill prononçait cette longue adresse qui dura plus de deux heures, pendant que coulait de sa bouche ce torrent où il y a de tout, et du bon et du pire, ces riches digressions où s'enivrait sa mémoire prodigieuse, excitée par son mal, son don, comme exacerbé de trouver des rapports imprévus et parfois saugrenus entre les choses, les faits, les idées les plus éloignés dans le temps et l'espace, et surtout ce tragique humour qui avait arraché les nerfs, secoué de bravos et de rires tant d'auditoires Juifs et Anglo-Saxons, et qui tombait aujourd'hui sur une salle mal à l'aise, résistante, le courageux Stephen Wise se félicitait d'avoir pris la responsabilité de faire venir à ce Congrès l'enfant terrible qui, à ce monde de marchands, de banquiers, de philanthropes et de pontifes plus habitués aux flagorneries des sollicitateurs, des frères quêteurs du Judaïsme qu'aux critiques loyales des hommes indépendants, osait parler haut et fort, sans se préoccuper des conséquences. Il jouissait de voir ce chevalier qui, pareil à celui dont Cervantès a fait le symbole de l'âme héroïque et forcenée de l'Espagne, avait toute sa vie été le défenseur des hommes sans espoirs et des causes perdues, taper à coups de fouet sur les dos satisfaits des Sancho Pança juifs.

Il leur dit, à tous ces juste-milieu du Judaïsme, — qui, parce qu'ils ont réussi dans leurs affaires ou leurs carrières et consacrent une mince partie de leur superflu aux secours d'autrui, s'imaginent que tout est pour le mieux dans le meilleur des Judaïsmes, — qu'ils font fausse route, qu'ils se trompent de méthode. A l'intérieur d'une petite communauté, des ghettos, la charité peut sauver quelques individus, et en petit nombre. Mais l'état social sur lequel elle se fonde fait des maux infiniment plus grands qu'elle n'en soulage, et c'est dans la bataille où s'édifient de scandaleuses fortunes que sont donnés les coups que les vainqueurs les plus nobles, les plus généreux, ou les plus vaniteux font ensuite le geste de panser (1). Mais les problèmes que crée l'existence d'un peuple dispersé sur l'aire immense de quatre continents, ce n'est ni à coups de bonne volonté incompetente ou de dollars qu'on y fait face. Ce sont des problèmes moraux, sociaux, politiques, qui doivent être médités par des hommes entraînés aux mouvements de la pensée, résolus, par des hommes d'action, des hommes d'État.

Et parlant de sa bouche au Congrès Juif-Américain, mais en esprit au Congrès Juif mondial dont l'image avortée flottait devant ses yeux, aux Juifs d'Angleterre, de France, de Roumanie, de Russie, de Pologne, aux Nations, comme saint Paul parlait aux Romains, aux Corinthiens, aux Galathes, aux Hébreux eux-

(1) « Charity is necessary but it covers a multitude of sins, the sins of those who make it necessary ». La charité est nécessaire. Mais elle couvre une multitude de péchés, les péchés de ceux qui la rendent nécessaire, dit-il, le 8 décembre 1919, dans son discours de Queen's Hall *Save the Children*.

mêmes, leur traçant leurs devoirs, s'adressant aux Gouvernements qui, après la guerre, avaient traité des affaires juives dans leurs Congrès ou leurs Conférences, il fit le bilan des divers aspects de la Question juive en 1923.

Il railla, une fois de plus, de leur timidité, de leur myopie, les Juifs des grands pays, d'Angleterre, de France, d'Allemagne, d'Amérique, qui combattaient encore le Sionisme, eux qui auraient dû comprendre que le texte de la Déclaration Balfour, loin de les obliger à choisir entre leurs patries actuelles et la Palestine, consolidait leurs droits de citoyens dans leurs patries, donnait un statut aux Juifs de la Diaspora, et que le Sionisme, en donnant le courage, l'endurance, les sacrifices des pionniers de Palestine à admirer au monde, effaçait les injures crachées par les marchands de Venise, et par le monde après eux, à Shylock.

Aux Sionistes intransigeants, aux Juifs des pays à minorités nationales, il montra qu'un nationalisme, *ou intégral, ou simplement de culture, appuyé ou non sur Jérusalem*, était incompatible avec les Constitutions et les mœurs des pays où les groupes, les nationalités, les races, renonçant, à l'image de la France de la Révolution, à leurs petits patriotismes de clochers, à leurs haines ethniques, se sont fondus en un corps, un par la langue, les institutions et le droit.

La Dispersion, il en avait trop souvent dépeint les tragédies, il l'avait trop souvent montré exposée, vulnérable, pour ignorer les dangers qu'elle fait courir à la dignité ou à la vie des Juifs de la Diaspora. Et peut-être aurait-il mieux valu qu'en l'an 70 de l'ère

chrétienne, Jochanam ben Zakkai, après s'être échappé dans un cercueil de Jérusalem investie, n'ait pas tenté, pour sauver Israël, de le réduire à l'état d'une pure communauté religieuse, faisant du peuple qu'il maintenait ainsi en vie, des hommes méprisés et rejetés et vouant au martyre des millions d'êtres non-nés (1). Le seul remède réel, complet, était celui que lui, Zangwill, avait espéré pouvoir réaliser un jour quand il fonda l'Ito (2), un État juif, avec un territoire et l'autonomie, et le pouvoir souverain, absolu, de faire ses lois, de régler son immigration. Mais puisque les grandes nations n'ont pas voulu le comprendre et le suivre, puisque le *Home National Juif*, tel que l'a reconnu la Déclaration Balfour, amputant le programme de Herzl de ses données essentielles, tel qu'ont dû le subir, comme pis-aller les Sionistes et leurs chefs, ne peut donner asile qu'à une faible partie des Juifs du monde entier, la Diaspora subsiste, intacte, pour longtemps, pour toujours, peut-être. C'est un fait. Il faut, comme tous les faits historiques, le regarder en face. Il faut chercher avec clairvoyance et courage tout ce qui peut rendre noblesse, grandeur aux Juifs de la Diaspora. Car le bonheur matériel est peu de chose, les hautes situations auxquelles ses membres ont monté en tant qu'individus ne sont qu'une faible compensation à l'abaissement, au malheur des masses juives dans l'Est de l'Europe.

Et dans ces dissensions, ces divisions, en groupes, partis, sectes, chapelles, au milieu des batailles de

(1) *Watchman*, p. 22.

(2) Sur le programme de l'Ito et les résultats obtenus par Zangwill, v. ci-dessus, pp. 95 et suiv.

l'orthodoxie et du libéralisme, d'un Sionisme protéique qui n'arrive pas à se définir lui-même, parmi les discussions, les interminables querelles de formules devant un monde hostile ou ironique, Israël ayant perdu sa route, s'atrophie, se dégrade et meurt.

Qui donc peut le sauver, sinon lui-même, ayant pris conscience de ses intérêts et de ses devoirs ? Il faut qu'à la place des individualités sans mandat, qui lui imposent des programmes et des directions mesquines qu'ils ont fixés en dehors de lui ; à la place de ces marchands, de ces banquiers devenus philanthropes, de ces parvenus de professions libérales, de tous ces grands-ducs — ainsi qu'il avait coutume d'appeler les vieilles perruques qui se sont emparées de la direction des affaires d'Israël — et leurs séquelles de Rabbis dont le nom devrait s'orthographier avec un *t* (1), le peuple juif se choisisse des mandataires parmi ceux que leur expérience des affaires publiques et leur désintéressement rendent les plus capables de le représenter. Des mandataires représentant la quasi totalité des Juifs de chaque pays et qui se réunissent périodiquement en Congrès nationaux. Que les délégués de ces Congrès se réunissent ensuite en un Congrès mondial qui formule et défende les intérêts des Juifs de tous les pays, et surtout ceux des Juifs les plus pauvres, ceux dont les droits sont ou méconnus, ou menacés.

Sans doute, ces Congrès ne seront pas sans soulever les objections des Juifs timides, les attaques de ces ennemis des Juifs qui ont lancé dans le monde la légende de la Conspiration juive, le faux fameux des

(1) *Rabbit* en anglais = lapin.

« *Protocols* » des *Sages de Sion* (1), rédigé vers 1905 par des policiers russes dans le but de permettre au parti des Vrais Russes de préparer des pogromes. Mais dans un monde de lutte, renoncer à s'organiser, c'est signer sa démission de la vie. C'est ce qu'ont bien compris la plupart des minorités nationales ou religieuses, et même les grandes religions et les grandes sectes répandues à travers plusieurs pays ou continents : Calvinistes, Luthériens, Méthodistes, Baptistes, Congrégationalistes, et l'Eglise catholique elle-même, dont les Congrès mondiaux se réunissent chaque année dans les grandes villes d'Europe ou d'Amérique.

Mais ainsi représentée et défendue, la situation d'une Diaspora égoïste préoccupée seulement de ses intérêts politiques et économiques restera incertaine, menacée.

Sans terre, sans une langue propre, au milieu de nations de mœurs, de culture différente, un peuple est sans cesse, comme une île de sable au milieu d'un courant, usé sur tous ses bords.

Seul peut le maintenir, l'empêcher de se désagréger, de se dissoudre, ce qui fut le ciment de tous les grands peuples, des grandes races, une foi, une foi vivante, ou religieuse, ou sociale, ou humaine, à laquelle il soit prêt à tout sacrifier : bien-être, jouissances, réussite, et la vie même, comme ces Juives de Strasbourg qui, en 1349, préférèrent, plutôt que de laisser baptiser leurs enfants, sauter dans les flammes du bûcher avec eux.

Mais cette foi, quelle est-elle aujourd'hui, que peut-

(1) V. Roger LAMBELIN, « *Protocols* » des *Sages de Sion*, Grasset, édit., Paris, 1921.

elle être encore ? Peut-on la laisser définir par ces bigots qui ont séparé la religion de la vie, par ces tenants d'un Judaïsme libéral qui n'est que « l'orthodoxie mitigée par les huîtres », par ces assimilés qui prennent pour une foi leur idéal pseudo-américain de vie, de liberté et de poursuite du bonheur ? Ni ceux-là, ni un Congrès national ou mondial n'y pourront réussir. Mais peut-être un seul apôtre inspiré suffira.

C'est cet apôtre-là que Zangwill avait sans doute conscience d'être quand, rassemblant, comme il l'avait fait dans ses pièces de théâtre et ses derniers livres, le faisceau des grands idéals Juifs et humains, il projeta, devant une foule éberluée, la vision dont Israël devait se faire à nouveau le champion ou mourir (1).

Vision ancienne et neuve, mais aussi comme toutes les visions qui ont maintenu les peuples en vie, vision temporaire, provisoire, et dont tous les hommes inspirés, les prophètes, les poètes, doivent sans cesse retoucher les contours, pour qu'elle concorde avec la vie éternellement changeante. Tout, dans l'histoire humaine, est un mur qui s'élève et s'écroule sans cesse et que chaque génération des hommes doit à son tour rebâtir.

Lui, toute sa vie, il avait couru à la brèche, aveuglé les fissures, il avait étayé de toutes ses forces lorsque ses compagnons étaient tombés ou se dérobaient. Il avait été le gardien de son peuple, la sentinelle perdue de sa liberté, depuis que, jeune

(1) *Watchman*, p. 17.

rêveur sans le sou dans les *slums* de l'Est de Londres, il lui avait révélé sa vieille âme en train de se détremper, il avait regardé pour lui dans le mystérieux avenir. Il avait été le veilleur, toujours droit sur la tour, surveillant de ses yeux lointains toutes les routes du désert, le veilleur attentif, infatigable, qui voit d'avance et crie ce que les grands, les princes qui digèrent, ont l'âme et les yeux trop lourds pour pressentir.

Watchman, what of the night ? avait-il donné comme titre à son discours aux Juifs d'Amérique. Et, comme le veilleur du premier livre d'Isaïe, il avait répondu : *The morning cometh and also the night* (1).

Le matin, puis la nuit, éternelle succession des matins et des soirs, et le déclin, après l'aurore, des empires ; avertissement d'un sage à un groupe d'hommes un peu étourdis par leurs droits tout neufs, la sécurité, la paix récemment acquises et ce confort où se prépare la sclérose des artères et des cœurs.

Mais si les grands ou les princes savent parfois supporter des vérités pénibles, quand ils les jugent utiles aux intérêts de leurs maisons, les foules commencent toujours par la ruade contre les imprudents qui les leur jettent tout crûment à la face. Zangwill s'était laissé emporter par son amour du vrai et par sa fougue. Et ses nuits sans sommeil l'avaient empêché de résister au démon du sarcasme, de l'humour, qui, même en Angleterre, lui avaient fait perdre plus d'une amitié et plus d'une cause.

Il avait manqué d'égards à la susceptible opinion

(1) Veilleur, que dis-tu de la nuit ? — Le matin vient et ensuite la nuit.

publique américaine et juive (1). L'Angleterre elle-même n'avait pas été épargnée dont, dans des phrases cinglantes, il avait montré les faibles hommes d'État sacrifiant à l'impérialisme de la bureaucratie militaire et coloniale, aux prétentions arabes excitées par les missions catholiques, les minces droits accordés aux Juifs par la déclaration Balfour.

On le lui fit payer cher. *We Moderns*, après quelques représentations, tomba. Dans la presse américaine et anglaise, attaques, calomnies, injures, tous les coups de pieds que la ménagerie politique et littéraire a l'usage de donner à ses lions devenus vieux.

Zangwill ne put supporter le choc qu'il n'attendait pas si rude. Rentré en Angleterre, il fut gravement malade pendant un an. Puis il tenta de reprendre ses travaux interrompus. Il avait conservé cette immense mémoire d'une exactitude prodigieuse, cet esprit endiablé qui, pendant quarante ans, avait piqué, déchiqueté tant de fausses grandeurs, tant de fausses vertus, et dans les yeux, cette bonté, « cet air de sauvage innocence, la pureté d'enfant » qui rayonne de ses ouvrages et de sa vie. Mais ses vêtements flottaient autour de son corps amaigri, ses cheveux ondulés étaient tout à fait blancs, ses fines mains pâles tremblaient un peu fébriles. C'était maintenant un vieillard aux épaules courbées, aux pieds hésitants, et comme dit Louis Golding, « un astre à son déclin, un luth avec une corde brisée » (2).

(1) Et cela, non seulement dans *Watchman, What of the Night?* mais dans les conférences qu'il prononça pendant ce séjour aux États-Unis, qui dura non pas un mois, comme Zangwill se l'était proposé, mais cinq mois.

(2) Louis GOLDING, *loc. cit.*, pp. 563 et 568.

Et l'insomnie continuait ses ravages. Depuis son retour d'Amérique, sans drogues il n'avait jamais retrouvé le sommeil. En mars 1926, brisé, il dut consentir au silence, au repos absolu, d'abord chez lui, à la campagne, puis dans une clinique privée à Midhurst (1).

Moment tragique pour un lutteur qui, ayant toujours regardé vers l'avenir, sent soudain que, pour lui, il n'y a plus d'avenir ici-bas.

Mais le sentiment du tragique lui était familier, dont son œuvre est pleine, et ce n'est pas les soucis de son avenir, d'un salut personnel, qui le hantaient dans ces jours, dans ces nuits interminables, où l'essaim des visions de son riche cerveau, devenu trop actif, tourbillonnait autour de lui.

Il savait bien que le monde visible où il avait passé n'est pas le dernier mot des choses. Mais, à ce monde invisible qui nous meut, il n'avait pas eu l'outrecuidance, comme certains philosophes et tous les prêtres, d'assigner des formes, des contours. Et qu'il y eût, dans ce monde-là, des compensations pour nos peines, des balances, des poids, un juste prix, cela aurait paru sans doute un scandale à son âme désintéressée et chevaleresque, qui avait ignoré même les plus nobles égoïsmes.

Ce qu'est ce monde, essayer de l'atteindre par des moyens naturels ou surnaturels, tâche impossible, chimérique, qui, depuis des siècles, a sevré l'humanité des plus purs et des meilleurs de ses enfants. L'affaire de l'homme, comme a dit Goethe et,

(1) Thomas MOULT, *loc. cit.*, p. 288.

après lui, Frédéric Rauh et Henri Franck, c'est de vivre, d'obéir chaque jour « à l'ordre que chaque jour nous apporte », d'obéir à ces forces qui sont en nous et nous inspirent, et nous révèlent un Dieu, à qui l'homme peut trouver commode de donner un nom, de supposer qu'il est bonté, justice, miséricorde, mais qu'il est impie de limiter en essayant de le définir.

En 1916, tandis que lui, philosophe harassé, écrasé par la guerre, méditait, dans le crépuscule, les problèmes de notre planète détraquée, Zangwill entendit une voix pure d'enfant descendre de la *nursery* jusqu'à son cabinet de travail. C'était son dernier-né, son petit Olivier de deux ans qui chantait. Ainsi, « quelque chose de jeune, d'intact, de gai et d'intrépide » faisait sa pousse à travers le massacre et la pourriture (1). Voilà nos raisons d'être. Un éternel espoir en ce qui va naître et qui, lorsque nous l'aurons éclairé de notre flamme, brûlera, non pour lui-même, mais pour les autres flammes auxquelles il aura donné naissance à son tour. Car c'est en avant que nous devons regarder, non en arrière. « L'humanité ne doit pas être un gardien de musée, et le culte des ancêtres, l'épine dorsale de la civilisation aryenne, a fait son temps. Et notre culte, à nous, c'est celui de nos descendants. »

Et puisque lui, il avait consumé sa vie dans ce culte que, depuis des générations, ses ancêtres juifs avaient exercé en sa faveur, et que, brisé par l'enthousiasme et le sacrifice, il n'allait plus pouvoir accomplir son office envers les générations qui vont

(1) *Oliver Singing*, poème final de *The War for the World*.

venir, il n'avait plus qu'à désirer la paix, le sommeil sans rêves.

Et tantôt grave, et tantôt souriant, et jusqu'au bout s'accordant le plaisir du jeu de mots qui avait été une des passions et des vices de sa vie, il attendit.

« Il y a des moments, avait-il dit, où l'on est impatient de la mort. Être réuni à ses pères, phrase pleine de douceur, de repos. *Dying sounds more active; it recalls doing, and one is so tired of doing* (1). Mais être tendrement cueilli, être aspiré, s'évanouir comme la vapeur de l'apôtre (2), quel baume passif ! Être entraîné dans le Passé paisible qui enlève même à la gloire son aiguillon (3), et où, sur de pompeux dictionnaires, de monumentales encyclopédies, sont couchés tous ces bruyants poètes, peintres, hommes de guerre, classés, étiquetés, datés, mis enfin à leur rang, et silencieux. Et le doux silence de la tombe vous attire, après l'amer silence de la vie, après l'endurance silencieuse qui est notre seule réponse à l'insolence des faits. Et dans ces délicats, délicieux moments, moitié désir, moitié acquiescence, l'air est tremblant de légères, de nostalgiques mélodies, de suaves berceuses. C'est le dors-mon-enfant de notre mère la terre, qui nous attire doucement sur son sein (4). »

Il fut exaucé le 1^{er} août 1926, emporté par cette pneumonie à laquelle ne résistent pas ceux qui n'ont pu empêcher leur trop sensible cœur de battre trop souvent trop vite.

(1). Ce jeu de mots sur *dying* et *doing* ne peut se traduire que très approximativement par : Mourir est trop actif ; cela sonne comme agir, et l'on est si las d'agir.

(2). *Saint Jacques*, épître IV, 14.

(3). *Saint Paul*, 1^{re} aux Corinthiens XV, 55.

(4). *Italian Fantasies*, p. 15.

Mais, prononçant l'éloge funèbre de celui qui avait, pendant quarante années, guerroyé pour les plus hautes valeurs humaines et pour l'honneur d'Israël, le Rabbin Stephen Wise ne put se résigner à clore cette haute aventure avec l'antique phrase de l'Office des Morts juif :

Poussière tu es et tu retourneras à la poussière.

« Flamme tu fus, et tu es retourné à la flamme », s'écria-t-il.

1927.

OTTO WEININGER

Je voudrais que l'on commençât
par s'estimer soi-même : tout le reste
découle de là.

NIETZSCHE.

En 1901, à Vienne, quelques jeunes gens se réunissent une fois par semaine. Ils lisent. Ils causent. C'est un cercle d'études. Les réunions se tiennent dans un atelier prêté par un ami. On prie le plus compétent de diriger la lecture. Et sur certains passages on discute des heures durant. Le cercle n'est pas fermé. On a le droit d'amener des camarades pour éclairer la discussion.

Un soir l'invité est Otto Weininger, déjà célèbre parmi les étudiants en philosophie. Il connaît les principales langues de l'Europe. Il est au courant de tout ce qui s'écrit dans le domaine de la psychologie et de la théorie de la connaissance, et même il a pris part, l'an dernier, à Paris, aux travaux d'un Congrès de psychologie. Sa présence sera utile, car il est un disciple décidé du philosophe allemand Avenarius dont les membres du cercle étudient ensemble, cette année, *La Critique de l'Expérience pure*. Mais Weininger, pendant toute la soirée, reste presque constamment silencieux. Une ou deux fois il cite un fait, donne son avis. La soirée se termine. On sort.

Tandis que dans la rue, comme il arrive entre jeunes gens excités, la discussion se prolonge sans fin, Weininger s'éloigne avec un membre du cercle, le docteur Emil Lucka, et fait route avec lui. Weininger est plus jeune de plusieurs années que son compagnon. Mais, loin des autres, avec un seul, il se confie davantage. Ils parlent de leurs idées, de leurs travaux. Tous deux aiment les mêmes études. Sur beaucoup de questions leur pensée s'accorde. Tous deux s'effrayent de l'influence que la société moderne laisse prendre aux femmes, et méprisent la philosophie de « fiancés et de sages-femmes » que répandent Ellen Key et ses pareilles. C'est une amitié qui naît.

Lucka, émerveillé de cette mémoire immense, de cette infatigable puissance de travail, de la maturité de cet enfant de vingt et un ans, ne peut plus se passer de revoir Weininger qu'il reconnaît son maître. Ils se rencontrent sans cesse, passent ensemble les nuits, soit seuls, soit avec quelques amis de choix. Weininger leur résume ses travaux, développe ses projets. Il venait de terminer une dissertation pour le docteurat sur la *Question Sexuelle*.

Ils n'étaient pas tous chastes. La science connaît les désirs de l'homme. Elle recommande la prudence. Mais elle, qui regarde les jeux de la Nature avec bienveillance, n'ose pas conseiller aux adolescents de refuser les lèvres qui sourient vers leurs frais visages, de refermer, sans s'y être endormis, ces bras ouverts qui s'offrent pour détendre les jeunes corps en bataille contre l'homme naissant, ces pauvres bras trop nus où ils s'éveillent calmés, mais le cœur plein de colère et de dégoût.

Cela humiliait Weininger que lui, un homme, dont la vie est esprit, fût forcé d'abandonner ses livres, d'interrompre les mouvements de cette pensée qui est son devoir et son orgueil, pour suivre des ordres si bas, des instincts si sauvages qui nous interdisent tout travail jusqu'à ce que nous leur ayons obéi. Il en voulait à cette Femme à qui l'Homme est obligé de sourire, de mentir, de se soumettre jusqu'à ce qu'il ait obtenu d'elle ce que son corps exige qu'il aille lui demander. Il aurait souhaité qu'on chassât des bibliothèques ces petites filles qui, si elles venaient là vraiment pour lire et pour méditer, s'ingénieraient à tenir secret ce sexe qu'elles étalent sous leurs parures et dans leurs parfums pour affoler les sens que nous essayons de tenir en repos. Il maudissait la femme qui trouble le travail de l'homme.

C'était un garçon haut et maigre, à la face mobile. Mais tout à coup ses yeux étincelants se barraient et son visage prenait une expression fermée.

Il n'avait pas cependant de graves soucis matériels. Il n'était pas ce qu'on appelle un étudiant pauvre. Son père, ouvrier d'art, gagnait bien sa vie et l'aidait. Il allait, quand il voulait, prendre ses repas en famille. Il gagnait quelque argent en donnant des leçons. De soucis intellectuels, pas davantage. Sa thèse avançait. Il n'avait aucune inquiétude sur la méthode qu'il avait acceptée. Solidement installé dans l'empirisme de ses maîtres, il se tenait résolument à l'écart de toute métaphysique, considérant les esprits préoccupés de l'énigme du monde comme de beaux cas à faire étudier par les psychologues ou les aliénistes, et l'angoisse de Dieu comme un vertige de puberté.

Mais Otto Weininger était Juif.

Mettez au collège un enfant de dix ans, ardent, joyeux. Ses camarades l'accueillent, jouent avec lui. Mais un jour l'un d'eux questionne :

— Pourquoi ne t'ai-je pas vu dimanche à l'Église ?

— Je ne vais pas à l'Église.

— Et pourquoi ?

Il répond. Alors les jeux s'arrêtent, et l'enfant est tout seul. Il ne comprend d'abord. Ses parents lui expliquent. Et il n'a plus de camarades que quelques petits Juifs comme lui.

Et si ces petits camarades ne lui plaisent. S'ils n'ont ni mêmes goûts, ni mêmes manières. S'ils sont plus riches que lui, et sans le vouloir l'ont humilié ? Faudra-t-il qu'il reste avec eux, loin de ceux vers qui, le premier jour, son cœur s'était si gentiment élané ?

Alors il reste à l'écart. Seul. Son cœur s'est fermé, et sa seule joie est pour l'étude. Il se bourrera l'esprit, puisqu'il ne peut aimer. Et puisqu'il ne peut être aimé, il étonnera au moins. Et il est toujours en avant, bien en avant des autres, et il devient celui qui inquiète les maîtres, que les camarades envient et détestent.

Lui aussi les déteste. Il ne croit plus qu'en ses parents, ses vrais amis, ses vrais maîtres ; ces parents juifs, le secret de la force juive, parce qu'ils ne pensent jamais à eux-mêmes, se privent de tout plaisir, du nécessaire même, pour donner à leurs fils éducation et instruction.

Mais ces austères mœurs familiales, dont tous les gestes sont suspendus à la Loi, et qui ont soulevé

les masses juives croyantes si fort au-dessus de leur entourage musulman ou chrétien, s'effritent jour après jour. Les pères les respectent un peu, mais n'osent plus conseiller à leur fils d'y obéir encore.

Quand, sur les promenades publiques, s'étalait la pancarte : « Les cochons et les Juifs n'entrent pas ici », que pouvaient nous faire les gorges chaudes étrangères sur nos longues barbes, nos boucles pendantes, nos lévites, notre jargon, et notre gesticulation orientale ? Rentrés chez soi, dans la petite cité fermée de chaînes où les rires du dehors ne pénétraient pas, on obéissait joyeusement aux habitudes séculaires.

Mais un jour la loi du pays déclara que nous étions citoyens comme tout le monde. Et nous avons cru à la sincérité du pacte. Respirer le même air dans les mêmes rues que les autres, être des égaux, apprendre dans les mêmes livres, aux mêmes écoles, voter, payer les mêmes impôts et de l'or et du sang, avoir droit au même costume, au même salut, être soignés par les mêmes mains, être enterrés dans la même terre, voilà notre orgueil, notre ivresse. Et lorsque les autres ne désarment pas, que même les descendants de familles, fixées sur le sol de notre pays bien des années après notre famille, nous traitent en étrangers, ce n'est pas eux que nous accusons de mauvaise foi ou de haine, mais nous-mêmes que nous interrogeons. Et nous nous demandons si nous avons assez fait pour ressembler, si nous nous sommes assez docilement conformés, s'il n'apparaît pas encore, dans nos habits, dans nos regards, quelques restes de ces habitudes ancestrales qui nous ont poussé hors du large courant de la vie commune. Et quand le père retrouvait chez son

enfant un de ces mots, de ces gestes qu'il connaît bien, parce qu'ils sont ceux de ses grands-pères, il lui disait : ne fais pas cela, c'est juif.

Puisque ce qui est juif ne se fait pas, c'est que c'est le mal ; c'est que, ce que fait le non-juif c'est le bien. Ainsi, celui que nous aimons le plus donne raison aux rebuffades de nos camarades. Nous nous étions conduits comme de petits barbares envers nos maîtres, nos supérieurs : les petits civilisés Aryens. Il ne fallait pas tendre les bras et offrir notre cœur. Cela c'est l'exubérance juive. Il fallait donc rester dans notre petit coin jusqu'à ce qu'on veuille bien nous y venir chercher. Pourquoi cette hâte juive ? Ce désir trop pressé de bon accueil, d'acceptation ? Soyons modestes. Sachons attendre qu'on nous fasse signe, discrets et réservés. Et nous nous observons, surveillons tous nos gestes, retenons nos élans, contenons nos pensées. Alors on dit de nous que nous sommes en dessous, dissimulés, sournois. Nous nous sommes donc trompés encore. Cherchons mieux. Et toujours des échecs ; et nous nous questionnons : qu'ai-je fait aujourd'hui que ce gosse-là me regarde avec des yeux mauvais ? L'enfant juif, sans cesse accusé de fautes contradictoires, ne se demande plus si les accusateurs sont injustes ou stupides : mais, quelle est donc ma faute ?

Celui qui se sent laid, repoussé par les uns et raillé par les autres, dès qu'un passant le regarde, baisse les yeux et rougit. Ce ne sont pas les hommes qui ont tort de jeter vers son front ce regard sans pitié, c'est lui-même de ne pas être un plaisir pour les yeux des hommes. Et il maudit ceux qui lui ont donné le jour. Et il se hait lui-même.

Si encore l'enfant juif croyait qu'il souffre pour une cause juste. Si des hommes orgueilleux, fanatiques, lui avaient dit : tu recevras des coups, rends-les si c'est possible. Mais tu es un contre cent. La vengeance ne sera pas toujours ta joie. Ce sera d'accepter l'injustice en pensant : « Je suis l'élu de Dieu ; eux adorent l'Idole ». Et tu ne sentiras pas les coups des idolâtres ; et leurs injures, tes oreilles ne les entendront pas.

Mais la foi des parents n'est pas vive. Obligés de gagner leur vie, ont-ils pu cesser tout travail lors des grandes fêtes juives qui se célèbrent en d'autres temps que les fêtes chrétiennes, de chômer le sabbat, du vendredi à la chute du jour au samedi à l'apparition de la première étoile. Peu à peu ils ont perdu l'habitude du culte, et ils hésitent à transmettre à leur fils une croyance qui, au lieu de le porter doucement dans la vie, ne sera pour lui que gêne incessante et chance de mise au ban. Un peu d'histoire juive dont on sourit, quelques prières en hébreu qu'on ne comprend plus, quelques repas de communion symbolique la veille du Nouvel an ou la veille de la Pâque. Une forte morale et peu de religion. Et chez les voisins orthodoxes les plus singulières pratiques : des rabbins en robe noire, coiffés d'un haut bonnet en martre zibeline d'où tombent sur chaque joue des mèches en tire-bouchons, et qui, lorsque l'Officiant promène dans le Temple la Loi parée de broderies, de plaques et de clochettes d'argent, se précipitent, s'inclinent, la baisent, et la touchent avec les franges bleues qui pendent de leur blanc châle de soie.

Chez les voisins libéraux qui se croient des hommes

supérieurs parce que depuis deux ou trois générations ils ont renoncé à séparer le gras du maigre et qu'ils mangent du porc, mais qui n'ont pas l'âme assez forte pour se passer de prières, de réunions, de prêches et de chants, de ridicules petits rabbins modernistes, douillettement patronnés par des dames bien élevées et de bonne intention, rejetant des cérémonies tout ce qu'ils appellent le legs superstitieux du passé, transposent l'antique religion d'hommes en une fade religion de femmes, arrachent des cérémonies cette grandeur qui vient de l'Orient, cette saveur âpre qui vient des siècles.

Et l'enfant étudie. Les gravures de ses livres d'histoire lui montrent les monuments, les temples de cette race grecque qui balbutiait lorsque la sienne avait déjà donné au monde ses plus beaux chants et le trésor de sa sagesse. Et sa race n'a rien laissé que quelques tas de pierres, des inscriptions et de pauvres tombeaux. Dans les musées où il regarde parmi la douce lumière des rouges et des ors anciens, c'est le Christ qui porte l'auréole, et c'est Judas qui, la tête basse, reçoit les trente deniers. Sur la façade sculptée des cathédrales, l'Église altière regarde, de ses beaux yeux obliques, la Synagogue, yeux bandés, lance brisée, qui laisse pendre, vaincue, ses tables renversées.

Et nos maîtres, ceux que nous aimons lire, qui modèlent notre âme, nous donnent-ils du cœur, au moins, pour lutter contre notre malédiction ? Nous lisons Goethe. Et Goethe, nourri de Spinoza, Goethe qui, dans sa jeunesse, en culotte courte et bas de soie, mit bas l'habit pour faire la chaîne avec le petit peuple aidant les Juifs à combattre l'incendie du

ghetto de Francfort, Goethé n'aimait pas les Juifs. Est-ce que Wagner a osé, comme Racine, écrire une tragédie juive ? Non, il nous détestait, et il nous force d'aimer Tannhauser qui descend vers Rome, et Parsifal qui part à la recherche de la lance sacrée et du Graal. Pour lui le mot de « Juif » est synonyme de médiocrité et de bassesse. Dans la bouche de Victor Hugo, une injure. Et lorsque nous ouvrons les livres de celui qui a écrit la plus belle histoire de notre peuple, nous l'entendons qui nous condamne : « Le progrès, nous crie-t-il, consistera dans tous les ordres à s'éloigner de plus en plus de l'esprit sémitique, et à poursuivre des délicatesses inconnues aux âpres natures de la vieille Alliance (1). »

Grands-pères têtus qui vous êtes obstinés à vivre séparés des peuples où le destin vous appelait à vivre et qui avez fermé à vos petis-fils les avenues du monde splendide qui s'ouvrait devant eux, devons-nous imiter votre héroïsme ou maudire votre stupidité ? Est-ce que nous aussi, par faux orgueil, nous allons marcher et entraîner nos fils dans les traces étroites de vos pas ? Est-ce que la perdrix se dégrade, qui se fait blanche pour ressembler à la neige où il faut qu'elle piète, ou le papillon qui éteint ses couleurs pour ressembler à la feuille où il doit déposer ses œufs ? Et ces Marranes d'Espagne qui ont préféré la noble vie espagnole à la sordide vie du ghetto ? Et ces crypto-Juifs de Russie qui, au lieu de végéter, astreints à la résidence, peuvent, en acceptant l'orthodoxie, parcourir sans entraves la vaste Russie, et donner à leur patrie ses diplomates,

(1) Voir la note à la fin du tome II.

ses généraux et ses savants ? Est-ce que le fils du marchand de draps de Dusseldorf serait devenu Henri Heine si quelques gouttes d'une certaine eau salée n'avaient aspergé son front un jour qu'il rêvait de gloire ? Et Louis Boerne, et Rachel Levin, et Henriette de Lemos, et Mendelsohn-Bartholdy, et Rubinstein et tant d'autres ! Et Disraëli aurait-il pu parler au nom d'un grand peuple dans les congrès où se décidait le sort de l'Europe si son père, sagement, ne lui avait pas fait donner le baptême dans sa treizième année ?

Vraiment le peuple Juif est un peuple de dupes. On nous demande partout de prendre part aux bagarres. Et puis, quand l'affaire est finie, on voudrait bien que nous nous en allions. Et si nous restons là, maladroits que nous sommes, nous sentons bien que c'est pour d'autres et non pour nous-mêmes que nous nous sommes battus.

Dans le drame de Max Nordau, *le Docteur Kohn*, le soldat Mosès, le soir de Sadowa, après avoir marché toute la journée sous le feu avec ses camarades, épuisé comme eux, son sang coulant par trois blessures, entendit tout à coup dans le calme de la nuit cent mille poitrines entonner le Choral de Luther. Ainsi à l'heure du triomphe il est exclu du chant sacré, un étranger au milieu des siens. Il ne peut croire à ce Dieu que tous remercient. Mais plutôt lui adresser mille prières sacrilèges que de rester une autre fois tout seul, la bouche fermée, au milieu de cœurs débordants. Il quitte son nom juif et demande le baptême.

Ce qui frappa le plus Emil Lucka, le soir où, pour la première fois, il rencontra Weininger, ce fut l'anxiété, l'expression douloureuse de son visage.

* * *

Une science satisfaite ne pouvait lui suffire. Il ne pouvait suivre longtemps des philosophes à qui les grands problèmes, loin d'être une angoisse dont on ne se délivre qu'en leur trouvant une réponse, semblent des culs-de-sac où, lorsqu'on est prudent, l'on évite d'entrer. Tout à coup Weininger sentit le monde que lui présentaient ses maîtres s'évanouir devant lui. Au lieu de choses, « des relations, des paquets de sensations, des rapports subjectifs. Rien d'objectif. Rien de réel ». L'expérience pure est une chimère. Il n'y a pas d'expérience qui reste tout à fait pure d'éléments qu'y glisse notre esprit. Pourquoi user notre vie à des efforts qui ne nous apprennent rien sur l'essentiel ?

Un sage ne se serait pas déçu si vite et aurait continué ses recherches avec un sourire sceptique, pour le plaisir. Mais Weininger aimait les idées qui torturent et non le traintrain du laboratoire, l'analyse patiente qui donnent la paix à l'esprit. Encore, s'il avait eu l'espoir qu'un jour, par suite du perfectionnement de nos méthodes et de nos instruments, on pourrait déchirer le voile que le destin étend entre nous et les choses. Mais il a perdu cet espoir. Ces savants qui, à force d'étudier au microscope des détails infiniment minces, se sont rétréci l'âme, il faut les fuir. Parce qu'ils croient que l'homme a la même origine que les espèces animales, parce qu'on nous répète que les lois, qu'ils ont imaginées pour se rendre compte plus aisément

de certains phénomènes, sont les lois immuables et éternelles du monde, nous avons toléré qu'ils soumettent l'âme de l'homme, comme celle des bêtes, aux ordres d'un mécanisme auquel il n'est pas même certain que la matière elle-même accepte d'obéir. Et parce que nous ne nous croyions plus libres, nous n'avons plus essayé d'être justes. A cause d'eux nous avons refusé d'entendre ces grandes voix, qui du fond du passé nous criaient : fais le bien, fuis le mal. Si tu veux tu peux.

Pour nous consoler du grand vide qu'ils avaient creusé dans notre âme, il y en avait qui nous disaient : patience, un jour, nous saurons tout ; oui, tout, le fond même des choses. Vous serez pareils à des Dieux. Et ce qu'ils nous ont apporté, est-ce donc une Nature que nous puissions saisir entre nos mains, et regarder dans les yeux face à face ? Non. Des images ; de pâles simulacres ; des symboles incertains, construits par leur esprit..

L'esprit, il n'y a que l'esprit. Notre esprit qui affirme et qui postule, qui attache moins d'importance à ce qui est qu'à ce qu'il veut qui soit, notre Raison capable de vrai, c'est-à-dire capable de rester d'accord avec les lois logiques qui sont celles de sa nature, notre raison créatrice de concepts, les seules réalités où l'homme puisse atteindre.

Alors, comme l'artiste qui, après avoir longtemps, et en vain, essayé de reproduire les traits fidèles de la nature, s'apercevant soudain que c'est un dessein impossible, insensé, renonce fiévreusement à tout réalisme, le piétine, et ne s'attache plus désormais qu'à s'exprimer soi-même, Weininger ne connaît plus que ces valeurs inventées par l'homme,

qui l'affirment extérieur et supérieur à la nature ; que l'homme, cet être unique, qui donne des lois aux choses et lui-même n'obéit qu'aux lois que s'est données sa volonté ; que l'Adam libre et responsable dont Pic de la Mirandole, faisant parler l'Être Suprême, a tracé ce magnifique portrait (1) :

« Je ne t'ai donné, ô Adam, ni une demeure qui te soit fixe, ni un visage qui te soit propre, ni une fonction qui te soit particulière, afin que demeure, visage, et fonction que tu auras choisis pour toi-même, tu les acquières et les possèdes comme choix de ta volonté. Les autres êtres, je les enfermerai dans les lois d'une nature limitée. Mais toi, qu'aucune règle n'enserme, tu te détermineras à toi-même ta nature par le moyen de ce libre arbitre à qui je te confie. Je t'ai posé centre du monde pour que, de là, tu puisses mieux voir tout ce que le monde contient. Je ne t'ai fait ni céleste, ni terrestre, ni mortel, ni immortel, pour qu'inventeur en quelque sorte, et sculpteur de toi-même, tu modèles ta propre statue dans la forme qu'il te plaît...

« O admirable bonheur de l'homme à qui il est donné d'avoir ce qu'il choisit, d'être cela même qu'il veut être. Les bêtes, en naissant, emportent de la matrice de la mère tout ce qu'elles pourront posséder jamais. Les « Suprêmes Esprits » sont, dès le commencement ou presque depuis le commencement, ce qu'ils seront dans les éternités. A l'homme naissant le Père fait don de semences

(1) Sur la critique de cette attitude, voir Henri FRANCK, *Lettres à quelques Amis*, lettres de sept. 1910, et de mars 1911, adressées à Gabriel Marcel Grasset, Paris, 1926, et ci-après, tome II, pp. 126 à 142.

et de germes pleins de toutes les possibilités. Ce que chacun en aura cultivé, il le verra grandir en lui et lui porter des fruits. Si c'est le végétal il sera plante, si c'est le sensuel il sera bête, si c'est le rationnel son être deviendra quelque chose de céleste et, si c'est l'intellectuel, enfin, il sera ange et fils de Dieu. »

Weininger désormais lit Platon, Plotin, saint Augustin et surtout Kant, non pas le Kant qui, dans la Critique de la Raison Pure, a déclaré la science possible légitime, et audacieuse et irrationnelle la métaphysique, mais le Kant qui, pour sauver la liberté, a composé cette « sublime Critique de la Raison pratique, le plus beau livre qui ait jamais été écrit ».

Surtout il travaille follement. Il faut faire de cette dissertation scientifique presque achevée une œuvre nouvelle, une œuvre de philosophe. Il faut aussi se libérer de soi-même, de ses doutes, se couper tout retour aux méthodes qu'acceptait naguère son esprit sous l'influence de maîtres présomptueux. Il faut affirmer ses croyances, et, contre ces modernes qui veulent détruire ou transmuter toutes les valeurs, il faut se dresser et défendre avec violence toutes les valeurs.

Ses amis s'effrayent de voir combien la conquête de ses idées nouvelles le torture. Il lui aurait fallu un peu de répit, vivre sans penser quelques heures. Mais tout repos lui semble un manquement au devoir. Tout sentiment qui naît en lui, il l'analyse, il le pèse, et se désespère s'il le juge médiocre ou mauvais. Il repense du point de vue kantien les antiques problèmes qui, depuis l'origine du

monde, ont préoccupé les hommes. Son cerveau est un champ clos où se battent furieusement théories, disciplines, fois anciennes, fois nouvelles, toutes les objections, toutes les contradictions. Le travail auquel il devait se livrer pour prendre le contre-pied de ce qu'il avait écrit, pour nourrir sa pensée de lectures et d'informations nouvelles, était immense. Il lisait jour et nuit, confiant dans la santé de ce cerveau qui, malgré tous les efforts qu'il lui avait demandés depuis son enfance, ne connaissait pas la fatigue.

* * *

L'œuvre de Weininger porte la marque du débat d'où elle sort. Le philosophe n'a pu oublier tout à fait ses premières lectures. Pendant longtemps il avait dépouillé un nombre considérable de gros ouvrages de Sociologie, de Psychologie et de Biologie. Il utilise ses notes et s'entoure de tout un appareil scientifique. Mais qu'on ne se y trompe. Sa méthode ne sera plus la méthode modeste par où les philosophes de l'expérience « procédant du particulier au général, n'ont abouti qu'à de vagues et fluctuantes généralisations ». Il a trouvé la cohérence et la constance dans les lois « supra-individuelles de la logique et de l'éthique », et désormais, comme elles, il avancera du général au particulier.

Il construit donc des types, sortes d'idées platoniciennes, le principe mâle et le principe femelle, dont il estime qu'ils entrent à des doses variables dans la constitution de tout individu, qu'il soit homme ou femme.

De ce point de vue, laissant de côté tout ce qui

est physique ou biologique, et ne considérant que les dons de l'esprit, le principe mâle, la masculinité, l'homme, en un mot, est l'homme kantien, qui possède une intelligence infinie, intemporelle, inconditionnée, capable de pensée conceptuelle et claire, une volonté autonome. Quant à la femme, elle ne connaît le monde que sous la forme de sensations indistinctes et n'obéit qu'à des impulsions. Dominée par le milieu dans lequel elle plonge, elle reste soumise, comme toutes les créatures non raisonnables de la nature, à ces commandements extérieurs qui ordonnent aux êtres de se couvrir, de se nourrir, de se reproduire. « De même que les organes sexuels sont du point de vue physique le centre de la femme, l'idée sexuelle est le centre de sa nature mentale. »

L'idée de l'accouplement est la seule conception qui ait une valeur positive pour la femme. Elle est le porteur de la pensée de la continuité de l'espèce. Le bien suprême est pour elle l'acte de chair. Elle cherche à le réaliser toujours et partout. Et quand elle est devenue trop vieille pour prétendre elle-même à un pareil bonheur, elle n'a qu'un souci : aider les femmes plus jeunes à suivre leur instinct. Elle favorise les unions, elle fait des mariages. La femme est la mère, ou la prostituée ; l'arrangeuse de mariages, ou l'entremetteuse. Au-dessus de la vie des masses indivises dont se compose la matière, elle peut bien, comme les animaux, les plantes, vivre d'une vie individuelle, être un Individu ; elle n'est pas une Personne. Elle n'a aucune participation à la réalité ontologique, aucune relation avec la chose en soi, qui, dans l'interprétation la

plus profonde, est l'Absolu, est Dieu. « L'idée lui est étrangère. Elle ne l'affirme ni ne la nie. Elle n'est ni morale, ni antimorale. Pour parler la langue de la mathématique elle n'a pas de signe, elle est est sans but, ni bonne, ni mauvaise, ni ange, ni diable. Elle est autant amoral qu'alogique. Mais toute existence est existence morale et logique. Ainsi la femme n'a pas d'existence. »

On a cru parfois, parce que certaines femmes, dans des œuvres d'un incontestable talent, ont fait preuve à la fois de logique et de morale, que la femme avait la même nature que l'homme, qu'en la soumettant au même entraînement intellectuel et moral que l'homme, on arriverait à faire d'elle un être aussi élevé que l'homme dans l'échelle des êtres. Et c'est cela la question de l'émancipation des femmes. Qu'on se détrompe. L'intelligence masculine n'est pas l'intelligence féminine plus développée. Elle contient quelque chose de surajouté. Il y a entre les deux non pas différence de degré, mais de nature. Les femmes supérieures sont des êtres où, malgré les apparences physiques, l'élément masculin est prédominant. Pour s'émanciper, la femme doit se libérer de son moi sexuel. Mais alors elle cesse d'être femme.

Sans doute, si nous la traitions comme la plupart du temps elle désire être traitée, « nous aurions le droit de la battre, car elle souhaite d'être battue, de l'hypnotiser, puisqu'elle en a envie, de coucher avec elle car la chose lui plaît, et de lui prouver par nos compliments combien peu elle pense d'elle-même, car ce qu'elle veut de nous c'est la flatterie, non le respect. » Mais l'homme doit obéir à la loi

morale qui lui ordonne de « vénérer l'idée d'humanité, l'être, l'âme en tant que partie du monde spirituel. Nous devons donc traiter les femmes comme des êtres humains, même si elles n'en ont nullement le désir, et décider qu'elles ont les mêmes droits que les hommes. Car la femme étant « la matière à qui l'homme imprime la forme, le matériel sur lequel l'homme agit, est en quelque sorte une fonction de l'homme ». S'il la dégrade, il se dégrade lui-même (1).

Mais, comme les enfants, les imbéciles et les criminels sont écartés à juste titre des affaires publiques, quand bien même ils formeraient la majorité des habitants d'un pays, la femme doit être écartée de tout ce qui a rapport au bien-être de tous. Nous devons nous contenter de la traiter avec justice bien qu'elle soit elle-même incapable de justice.

Ce sont les mêmes principes, en particulier le respect, non de la communauté humaine, mais de l'idée d'humanité, qui doivent nous servir de guide dans des questions telles que l'émancipation des Nègres, des Juifs. La position était dangereuse. Car c'est cette même idée dont s'arment les révolutionnaires dans leur lutte pour l'émancipation de tous les hommes, contre les pragmatistes sociaux qui reconnaissent à certaines classes ou à certaines races une prééminence sur le reste de l'humanité. Mais un philosophe doué, à qui le champ de la pensée, non limité par l'expérience, est ouvert tout entier, n'est pas embarrassé pour accommoder un

(1) Voir la note à la fin du tome II.

système à la défense ou à l'attaque. Ayant réussi à chasser de l'humanité kantienne plus de la moitié du genre humain, Weininger se demande si certaines races ne sont pas si peu masculines qu'on doive les regarder comme appartenant à ces formes intermédiaires plus proches de la femme que de l'homme, et si on ne doit pas les reléguer, comme les femmes, au rang de simples choses de la nature. N'en est-il pas ainsi des Chinois avec leur absence toute féminine de vie intérieure, et leur incapacité de tout effort, et faut-il considérer comme une « simple plaisanterie de la nature ou au contraire comme un symbole le fait qu'une nation entière a peu de barbe et porte une natte dans le dos ». La chose ne va pas toute seule pour les Juifs, car, sauf les orthodoxes, ils portent les cheveux courts et leur barbe pousse assez dru. Mais, pour Weininger comme pour Richard Wagner et Houston Stewart Chamberlain, le maître des antisémites allemands (1), Judaïsme ne signifie pas « une nation, une race, une foi ou les saintes écritures, un individu, un groupe, mais une idée ». C'est une tendance de l'esprit, une constitution psychologique qui peut se rencontrer chez tous les hommes, mais qui aujourd'hui se trouve le plus souvent chez les Juifs.

La caractéristique du Juif, c'est que, comme la femme, il n'a pas de moi, pas d'individualité. Il ne participe pas comme l'Aryen à l'illimité, à l'inconditionné. Il n'a aucune relation fondamentale avec la chose en soi. Son esprit n'est pas

(1) Sur l'antisémitisme de Houston Stewart CHAMBERLAIN, voir notre chapitre : Germanisme contre Judaïsme, dans les *Juifs et la Guerre*, Payot et C^{ie}, Paris, 1917.

simplicité et ordre comme celui de l'Aryen, mais au contraire multiplicité, contradiction, négation et, pour parler la langue théologique : Chaos.

De là tous les défauts, dans l'ordre de l'intelligence ou du caractère, dont l'instinct antisémite se plaît à charger le Juif.

C'est parce que le Juif n'est pas un individu qu'il n'a pas le besoin de croire en sa propre personne, et en celui de ses attributs le plus essentiel : la volonté libre. Jamais vous ne trouverez parmi les Juifs un « croyant à la monade ». Spinoza est essentiellement Juif en rejetant le libre arbitre, et en considérant que les individus sont de purs accidents où s'est laissé tomber la substance universelle. Aussi y a-t-il un abîme entre la philosophie aryenne et la juive.

Comme celle des Anglais, avec lesquels ils ont tant de ressemblance, la philosophie des Juifs est expérimentale et ignore l'âme. Elle tourne autour de la réalité sans jamais y entrer. La seule réalité qu'elle connaisse est celle que méprise le vrai Aryen : le phénomène, la collection des phénomènes, cette chose soumise à la causalité, à la nécessité, la matière objet de la science et soumise à des lois. Aussi le Juif c'est le Matérialiste (1).

Cependant on pourrait croire le contraire, car le Juif n'a pas de goût pour la propriété immobilière, même lorsqu'une législation tolérante lui permet d'en acquérir une. Ne pas s'embarrasser de la propriété la plus lourde, celle qui colle l'homme à la terre, préoccupe son esprit de mille interminables,

(1) Voir la note à la fin du tome II.

minuscules soucis matériels, et lui donne en échange les plaisirs les plus épais : grosse nourriture, gros rire, gros sommeil, cela, pour des esprits bien disposés, pourrait être le signe d'une nature peu charnelle. Parmi les hommes, celui qui est capable de la plus haute spiritualité, n'est-ce pas le prolétaire juif qui n'est pas rongé par les soucis d'une terre et la passion de l'arrondir, celui qui, au lieu de crever de faim sur place en maudissant le coin où il est né, suit le travail partout où le travail émigre, et qui, ayant peu de besoins et d'attaches matérielles, occupe les loisirs que lui laisse son métier, à prier s'il croit à Dieu, à méditer s'il est philosophe, à élever ses enfants dans le respect de la pensée s'il est tout simplement un père. Mais, pour Weininger, si le Juif n'aime pas la propriété immobilière, c'est simplement parce qu'il n'a pas d'âme. La propriété de la terre est indissolublement associée au moi, à l'individualité.

N'ayant que peu de goût pour la propriété privée, le Juif est tout naturellement enclin au Communisme. C'est sous l'influence juive que le Socialisme est devenu matérialiste, tandis que le Socialisme du début, d'origine aryenne (Owen, Carlyle, Ruskin, Fichte), laissait à la personnalité de chacun la plus grande place, et se bornait à organiser la coopération de l'ouvrier avec l'ouvrier, de la personne avec la personne. Malgré les éléments associationnistes qu'il contient, l'étatisme marxiste ignore l'État considéré comme une union de tous les buts individuels, comme une unité supérieure combinant les fins d'unités d'un ordre moins élevé qui ont décidé d'obéir à des lois qu'elles se donnent

à elles-mêmes. Cette idée de l'État, qui d'ailleurs dans le cours de l'histoire n'a pas encore été réalisée, cette conception d'un pouvoir idéal qui distingue l'État d'une simple collection d'êtres humains encasernés, est étrangère à la pensée juive. Car, comme les femmes, les Juifs collent ensemble, mais ne s'associent pas comme des individus libres et indépendants se respectant les uns les autres. Aussi ne vivent-ils pas à la manière aryenne comme des personnes autonomes qui ne supportent qu'un « self-government ». Ils s'agglomèrent comme une simple collection d'individus non différenciés, tout pareils les uns aux autres et coulés dans le même moule. Voilà ce qui explique pourquoi la famille joue un rôle plus important chez les Juifs et chez les Anglais, que chez les autres peuples. La famille, dans son origine, est féminine et maternelle, et n'a pas de relations vraies avec l'État, avec la Société. C'est chez les Juifs que la continuité entre les membres d'une même famille est poussée jusqu'à ses dernières limites. Dans les races indo-européennes il n'y a jamais complète harmonie entre le père et le fils. Parmi les Chrétiens même, il est rare que le père et le fils soient complètement amis. Consciemment ou non il y a toujours dans la pensée du fils un « certain sentiment d'impatience » envers l'homme qui, sans en avoir été prié, l'a « jeté dans ce monde, lui imposa un nom, et déterminé les limitations de sa vie terrestre ».

Ainsi le Juif, comme la femme, ignorant les limites qui séparent les individus, sombre comme elle dans l'indétermination qui s'exprime par l'instinct du coït. Absorbés comme elle dans les questions

sexuelles, s'unir, provoquer, faciliter des unions; est l'espèce d'activité la plus habituelle aux Juifs, et cela est tout naturel d'un peuple dont les Rabbins ont toujours été préoccupés de favoriser les naissances, et possèdent une riche tradition sur tout ce qui touche la production des enfants; d'un peuple qui inventa cette formule : « Croissez et multipliez, et remplissez toute la terre (1) ».

On pourrait trouver sans doute quelques différences entre la femme et le Juif. Mais, faisant abstraction du détail, les ressemblances l'emportent. Tous deux représentent ce qu'il y a de plus détestable pour un idéaliste et un individualiste : l'idée de race.

Le monde suit deux directions antagonistes : d'un côté le moi, l'individu qui affirme, l'homme, et celui qui est l'homme porté à sa suprême puissance, celui dont l'intelligence est la plus claire, la volonté la plus autonome, et qui, artiste, fondateur de religions, philosophe, participe à la réalité la plus profonde, à l'Absolu, à Dieu : l'homme de génie.

De l'autre côté le non-moi, le non, la médiocrité, la race, la femme, le Juif.

« Notre époque n'est pas seulement la plus juive, mais la plus féminine. Nous vivons dans un temps où l'art se contente avec des croûtes et cherche son inspiration dans les jeux des animaux; un temps d'anarchie superficielle qui a perdu le sens de la Justice et de l'État; un temps de morale communiste, de la plus folle des vues historiques : l'inter-

(1) Voir la note à la fin du tome II.

prétation matérialiste de l'histoire ; un temps de capitalisme et de marxisme ; un temps où l'histoire, la vie et la science ne peuvent s'élever au-dessus de l'économie politique et de l'instruction technique ; un temps où le génie passe pour une forme de la folie ; un temps sans grands artistes, sans grands philosophes ; un temps sans originalité et cependant torturé par la plus folle envie d'originalité... C'est notre temps, le temps où l'accouplement non seulement est toléré, mais encore est ordonné comme un devoir. » C'est le temps du Juif et de la femme. Il faut choisir. Il faut prendre parti entre « la femelle et le mâle, entre le *business* et la culture, entre l'ignorance des valeurs et la reconnaissance des valeurs, entre la vie terrestre et la plus haute vie, entre la négation et l'affirmation qui est pareille à Dieu ».

Le choix de Weininger est fait. Lorsqu'il n'était encore que le disciple des philosophes de la nature, il avait pu supporter la honte d'être Juif. Au cours de l'année 1900, il avait cependant confié à son père un projet hésitant d'abandonner le Judaïsme. Le brave homme lui avait conseillé de réfléchir encore et Weininger avait attendu. Mais puisque l'idéalisme lui a montré la voie nouvelle, puisque Kant, son maître, a vu dans le Christianisme des premiers âges la religion qui s'accorde tout naturellement avec la philosophie de la personne et de la liberté, Weininger n'hésite plus. Et, sans avertir sa famille, le jour même où il passa sa thèse de docteur en philosophie, le 21 juillet 1902, il reçut le baptême.

* * *

Peut-être connu-il alors quelques-unes de ces minutes de bonheur, de ravissement, qui régénèrent les nouveaux convertis. Mais ce bonheur lui pèse. Est-ce dans un catholicisme qu'il est entré, cette religion de faibles, cette religion hétéronome qui, à la place de liberté, nous impose des mains qui nous guident, des bouches qui ordonnent et nous attendrissent, et nous entraînent, non pas vers le chemin de la justice mais du salut, cette image glorieuse du bonheur terrestre ? Ce n'est pas le bonheur que veut Weininger. Le sacrement qu'il a reçu l'a libéré du Dieu d'enfants qui récompense, et il aspirerait encore au repos, à une paix, et non pas à la lutte, à la bataille sans fin contre tous nos penchants, contre la bête qui est en nous ! Quelle lâcheté, quelle méprise ! Il a demandé un fardeau. Qu'il le porte sans fin sur ses épaules vaillantes.

« Le Kantien ne rit pas, ne plaisante pas. Il ne braille, ni ne danse. Il ne fait pas de bruit, car l'univers fait un tel silence ! Sa grandeur est d'accepter, muet, son terrible et sublime isolement. »

Otto Weininger s'écarte de ses amis et se recueille. Et comme il est trop fatigué, par tant de travail et toutes ces émotions, pour se remettre tout de suite à l'ouvrage, il empile quelques effets et quelques livres dans son *Rucksak* et part tout seul.

A Munich, à Dresde, il visite les musées. A Dresde, il entend de la musique. Il est sûr enfin qu'il aime vraiment la musique. « Je suis né musicien, écrit-il,

J'ai découvert en moi une imagination spécifiquement musicale qui me remplit d'un grand respect. » Pauvre musicien qui, au lieu d'abolir en lui toute vision, toute pensée, de s'abîmer dans la jouissance musicale pure, ou de suivre avec curiosité l'inépuisable variété des combinaisons de rythmes et de timbres, est si possédé de métaphysique qu'un thème devient pour lui le motif du *Monisme Jouant*, un autre le motif de la *Séparation résignée d'avec l'Absolu*, un autre le motif du *Péché Originel*.

Parmi les écrivains vivants, celui qui l'attirait le plus était Knut Hamsun, avec lequel il se croyait le plus de parenté intellectuelle, torturé comme lui-même par l'idée du péché. Il avait appris le norvégien pour lire les romans de Hamsun dans l'original. Il passe la mer, fait à pied le chemin de Christiania à Bergen et visite le pays où s'écoule la vie de celui qu'il admire.

Cette marche dans un air pur, loin de la poussière, du bruit et des bibliothèques, détend un peu ses nerfs. Et dans la joie de se sentir un corps obéissant et élastique, de Fredrikshaven, pointe nord du Jutland, en quittant le bateau qui le ramène vers son pays, il écrit cette lettre :

« J'ai derrière moi quatorze heures de navigation. Je les ai passées sur le pont. Il y avait tempête, avec des vagues de quatre mètres. Toutes les femmes étaient malades. Rien ne ravale autant la dignité d'un être que le mal de mer. Moi j'y ai résisté. Cela d'ailleurs ne me surprend pas de moi. »

Il croyait que notre volonté peut tout, mater nos sens, nous rendre intelligents, nous donner du génie. Quand il rentre à Vienne, travaillant jour

et nuit, développant sa thèse dans la plus extraordinaire exaltation intellectuelle, il veut, non seulement accorder sa pensée avec elle-même, mais accorder sa vie avec sa pensée. Il délaisse les brasseries où il rencontrait ses amis, Il nie son corps qui est l'obstacle à la pensée pure. Il oublie de manger, ne prenant ce qu'on appelle un repas que deux ou trois fois par semaine, les soirs où il va dîner chez son père. Il s'efforce à la charité, et, quand il fait l'aumône, il soulève humblement son chapeau et salue. Seulement, envers sa sœur aînée, pour qui il avait une sorte d'adoration, il marque quelque rudesse. C'est une femme. Sa haine monastique pour les femmes est plus violente que jamais. Lui, qui avait connu les jeunes filles les plus intelligentes parmi les étudiantes de l'Université, il ne veut plus aucune amitié féminine. Et les prostituées qui, elles au moins, l'intéressaient parce qu'elles ne sont pas possédées par l'idée de la race, il les fuit désormais. Il vit chaste. Chasser la femme de sa pensée, arracher le Juif de dedans de soi, suivre l'exemple de ce Christ, le plus haut génie parmi les hommes, qui, renonçant à la femme, a enseigné au monde la pureté, de ce Christ qui, s'arrachant du peuple Juif, et le Juif de soi-même, a fait à tout jamais du reste des Hébreux un peuple sans avenir !

Surtout ses premières années d'étudiant lui pèsent. Il pense avec remords à cette époque où il s'était enivré de philosophie anglaise, et où il avait aimé les caresses. Comme il avait péché ! Comme il avait contribué au mal qui est dans le monde !

Un soir, cependant, il rejoignit encore une fois

ses camarades. Ils le virent entrer bouleversé. Knut Hamsun s'est tué, leur dit-il.

Tous s'empressent, le consolent. Ils essayent de distraire sa pensée, et chaque fois qu'il veut s'en aller, le retiennent. Enfin, lorsqu'il est tard, dans l'air froid de décembre, jusqu'à sa porte, en causant, ils l'accompagnent. Où donc a-t-il lu cette nouvelle ? Qui lui a dit que Knut Hamsun est mort ? S'est-il vraiment tué ? Weininger ne le sait. Et comment, et pourquoi cette étrange pensée est née tout à coup dans son esprit, et toute seule, il avoue maintenant qu'il est incapable de le leur dire, de se l'expliquer à lui-même.

* *

Quand son livre paraît, Otto Weininger est à bout de forces. Il avait cru, en l'écrivant, se libérer de tous ses doutes, rédiger, en quelque sorte, le procès-verbal de sa régénération, et en affirmant sa foi, qu'il la fixerait à jamais en lui-même. Mais, maintenant qu'il essaye de reposer son cerveau surmené, toutes les idées qu'il croyait avoir enchaînées dans son livre tourbillonnent autour de lui.

Il fait parfois le gai et l'enjoué, et quand on lui rapporte un jugement qui le froisse, il crâne : « J'ai écrit pour les siècles. Est-ce tout de suite, comme ça que je vais être compris ? » Mais, lui-même, malgré les admirateurs qui l'exaltent et livrent bataille sur son nom, il essaye en vain de se comprendre. Surtout il voudrait dormir, et ses nuits sont affreuses. Dans son insomnie il pense au temps paisible où il croyait à la modeste science de ses premiers maîtres, ces hommes patients dont le travail inlassable ajoute

chaque jour une trouvaille aux découvertes du passé, et grâce à qui, en somme, nous devons le peu de choses que nous avons arrachées au mystère de l'Univers. Qu'ont-ils donné au monde ces rêveurs comme lui, qui, sans autre soutien que leur cœur sans contrôle, ont posé des valeurs que l'on voit s'écrouler les unes après les autres ? Mais ces petits savants à l'âme rétrécie, ces néo-Juifs, dont les vies minutieuses s'usent à construire des lois qui, si l'homme s'y voulait soumettre, lui enlèveraient toute dignité, que peut-il leur demander désormais qu'il a goûté aux affirmations enivrantes des idéalistes allemands ? Alors il mord ses draps. Et quand un chien qui s'ennuie dans le voisinage, levant la tête dans la nuit, hurle une longue plainte, Weininger s' imagine qu'il entend pleurer la mort de son âme.

Son père, son bon père qui l'admirait, qui le plaignait, se demandait ce qu'il pouvait essayer pour le distraire. Il n'était pas inquiet parce qu'il avait déjà vu son fils dans de telles crises d'abattement et s'en guérir. Il crut qu'un voyage suffirait pour éloigner les sombres humeurs, et l'emmena, avec toute sa famille, dans un village des environs de Vienne. Mais, au bout de quelques semaines, Weininger laissa les siens et descendit vers l'Italie.

A la fin de juillet, par ce soleil brûlant, dans de telles dispositions d'âme, espérait-il donc voir et connaître un pays qui ne se livre qu'au printemps et à l'automne à des cœurs sans soucis ? Il va vers Syracuse, où son maître Platon trois fois prit terre pour convertir les rois à la philosophie, perdit la liberté, faillit perdre la vie.

Il avait traversé la Grande Grèce, le détroit de Messine, passé par Taormine, et ses yeux maladroits de philosophe n'avaient su regarder ni le rivage per-venche où des jeunes filles en courtes jupes claires vont laver leurs pieds dans la mer, ni ces rochers où Goethe, relisant l'Odyssée, apprit que les images des grands poètes s'élèvent toutes seules du monde mobile de la nature et non du gouffre pompeux et glacé de notre esprit. A Syracuse, lorsqu'il essaye de voir et de comprendre, il n'a devant les yeux qu'une extraordinaire fantasmagorie de symboles intellectuels, où tous les êtres qu'il rencontre deviennent les acteurs du drame théologique qui se passe en lui, symboles brûlants de ses sens indomptables qui le torturent, symboles inertes de sa volonté qui ne sait plus vouloir. A Naples, où il remonte, lorsqu'un de ces petits chevaux endiablés ornés de boucles de cuivre, faisant flotter au vent de leur galop leurs chasse-mouches en crin blanc, grimpent les rues raides de la ville haute, il croit que c'est la Folie elle-même qui passe devant lui. Les taons qui les harcèlent ont un drôle de petit air sadique ; est-ce bien Dieu qui a créé ces taons, les puces et les punaises ? Et si un chien passe et aboie aux jambes du cheval, c'est le Mauvais qui injurie le Bon. Mais si le chien aboie contre lui, Weininger alors se croit le Mal même. Le chien de garde aboie au criminel.

Quand il a marché toute la journée, épuisé de fatigue, alors il se retrouve. Pour se donner du cœur et se forcer à croire encore à ces réalités subjectives qu'il avait exaltées, il écrit à la hâte dans des chambres d'hôtel de longs articles, belles répliques des meilleurs passages de son livre, avec les mêmes

défauts, la même outrecuidance juvénile, la même fougue, le même abus du raisonnement analogique, de l'antithèse, du parallélisme, mais avec les mêmes dons extraordinaires de philosophe. Aucun affaiblissement. Son intelligence est intacte. Il le sent. Sa volonté triomphe : « Quand l'âme a du courage, elle sait faire monter jusqu'à la conscience le poison qui l'infecte, et quand elle le connaît, le rendre inoffensif. » Tous les esprits puissants ont passé par ces crises. Et plus l'homme fut grand, plus la lutte fut rude. Il médite ces grands hommes dont la vie sert d'exemple à sa vie. Ce fut un long combat contre le Mal. Michel-Ange n'a-t-il pas connu la plus grande négation, le pessimisme ? Et Kant poussa le dualisme jusqu'à ses dernières conséquences, et put le supporter ; et Frédéric Hebbel, et Kierkegaard, et Beethoven, qui lança contre le Chaos la charge enragée de ses scherzi et de ses allegri.

Pourtant, un soir qu'il rentre, devant lui un chien noir passe, auréolé par le crépuscule. N'est-ce pas là le chien qu'il entendit pendant ses nuits d'angoisse, celui qu'il rencontrait, aux mauvais jours, accompagné d'une sorte de lueur ? Le chien noir dont Satan a élu le corps maudit pour se cacher, tandis que Faust lit à haute voix dans l'Évangile, le chien entouré de lumière, symbole du criminel, et ennemi du criminel.

Il s'enfuit dans sa chambre, et sur son carnet de voyage il écrit :

« La lumière ne fume pas. Tout feu fume. Noir, antimoral, néant absolu ; charbon ; diamant comme contraire, représentant du quelque chose, complètement transparent ; transparence comme symbole

moral ; importance du contraste en psychologie : charbon-diamant. »

Le 23 septembre il est à Vienne.

* * *

Ah ! n'inventons plus de systèmes !
Repose-toi tête blessée.
Que des mains, que des mains légères,
Que des mains légères de mère,
De maîtresse ou de fiancée
Te rafraîchissent, te caressent !

Dans quelles mains Weininger va-t-il rafraîchir sa tête ? Parmi les femmes qu'il a fustigées, il y en a pourtant qui l'admirent. Mais il n'est pire souffrance que certaines admirations, et ces femmes, dont Weininger est sûr qu'aucune ne peut vraiment comprendre son livre, il les dédaigne trop pour aller implorer la fraîcheur de leurs mains. Ses amis Juifs ? Il a creusé un gouffre entre les Juifs et lui. Et les Chrétiens ?

Dans la grande ville où il erre, accompagné du docteur Lucka, l'ami fidèle, Weininger voit des Juifs convertis. Qu'y a-t-il de changé dans leur vie depuis leur conversion ? Ils vivent toujours à part, monde séparé, entre les Juifs qu'ils ont quittés, et cette société chrétienne qu'ils désirent et qui ne les accepte pas encore. Et leurs fils ne peuvent épouser que des juives, ou des filles de convertis. Et ce nouveau ghetto où ils sont rejetés est pire que les ghettos anciens, car on pouvait rêver que les vieilles murailles s'écroulèrent un jour. Dans celui-ci on sait bien qu'on est à jamais enfermé.

Voilà donc l'avenir qui attend Weininger, lui qui s'est fait chrétien, non comme ces Juifs de banque pour des motifs sordides, mais appelé par ce qu'il y a de plus pur, de génie dans le Christ surhumain. Il restera pour tous le petit étudiant juif à qui on fait des compliments sur sa précoce intelligence, qu'on invite, en garçon, à déjeuner à la brasserie, mais à qui l'on n'ouvre pas sa porte, l'intimité d'un intérieur chrétien.

Vraiment, c'est trop injuste. Le Chrétien nous fait croire qu'il ne demande au Juif que son baptême. Et quand nous l'avons cru, que nous avons rompu tous nos liens, il nous dit, souriant : Halte là ! pas si vite, encore un petit stage ! Débouchez vos cheveux, modifiez votre accent, changez votre visage.

La défense est habile, leur instinct les protège. Ils sentent, ces Chrétiens, qu'on n'arrache pas le Juif.

J'ai voulu l'impossible ; la race est la plus forte ; et cette intelligence kantienne, et sans limites, et ma volonté libérée sont venues s'y briser.

Fallait-il, gamin ivre, te jeter sans prudence vers cette pauvre philosophie de parvenus, qui, parce que leur tête passe de quelques pouces le reste des vivants, veulent faire croire à l'homme qu'il est législateur du monde et de soi-même ?

J'ai voulu fuir l'abîme. J'ai retrouvé l'abîme. Non, il n'y a pas de moi intelligible. Non, il n'y a pas d'âme, et l'immortalité n'est que le cri de notre orgueil, de notre égoïsme glorieux.

Je condamne mon livre.

— Qu'importe, dit Lucka, ce qu'aujourd'hui tu penses. Ton livre est impeccable. Il faut te reposer. Mille jeunes gens t'acclament, admirent ton esprit

capable de synthèse, constructeur de systèmes.

L'homme qui brise le monde pour, avec ses morceaux, dresser une pyramide, voilà le philosophe !

— Beau mot, dit Weininger. Mais si je sens en moi quelqu'un qui, sans répit, murmure à mon oreille : la pyramide s'écroule ; la pyramide s'écroule.

Lorsqu'il se sépara de son ami, Weininger semblait parfaitement calme. Il s'en alla passer la soirée avec les siens. Mais quand l'heure fut venue de les laisser dormir, il sortit dans la rue. Il avait pris sa chambre dans la vieille maison où mourut Beethoven, qui comme lui n'avait pas connu le repos, qui comme lui avait combattu un rude combat contre le doute, le mal et la fatigue. Mais Beethoven était resté vainqueur.

Il veilla tard, ruminant dans son esprit et son livre, et tout ce qu'il avait souffert depuis la publication de son livre, et ses voyages, et ses terreurs, et ses colères, et ses ennemis et son ami.

L'aube enfin commença, jaune derrière les rideaux et sur les pages blanches.

Alors Otto Weininger, âgé de vingt-trois ans, d'un coup de pistolet, arrêta les battements de ce cœur juif que le monde chrétien lui avait enseigné à haïr (1).

1913.

(1) Voir la note à la fin du tome II.

JAMES DARMESTETER

OU LA MISSION D'ISRAËL

J'aurai toujours de la prédilection pour ce peuple, dépositaire des archives les plus antiques, des vérités les plus sublimes, les plus consolantes ; qui, depuis dix-huit siècles, se traînant dans tous les coins de la terre pour y mendier des asiles, calomnié, chassé, persécuté partout, existe partout, dont l'histoire écrite en caractères de sang, accuse la cruauté des nations, et qui, dans les temps déterminés par l'Éternel, doit consoler l'Église de l'apostasie de la gentilité.

L'ABBÉ GRÉGOIRE. *Mémoires.*

Les tyrans complotent de me verser une coupe empoisonnée,

Et d'anéantir Celui dont la majesté couvre la terre.
Ils veulent que ton saint nom ne soit plus adoré,
Et que l'on s'attache à d'exécrables et indignes idoles.
Mais les enfants de la souche sainte ne renient jamais
leur Dieu.

« Voilà notre Dieu, disent-ils, c'est lui que nous glorifions !

Le Dieu d'Israël est notre héritage de gloire. »

Et pleins de joie ils échangeaient la vie terrestre
contre la béatitude éternelle.

Hommes et femmes se livraient aux mains des assassins,

Comme des brebis garrottées pour être immolées sur
l'autel...

Des larmes coulaient en torrents de toutes parts,
Sacrificateurs et victimes gémissaient les uns sur les
autres.

Le sang des pères se mêlait à celui des enfants ;
Et le Schéma, qu'ils récitaient hautement, était la
bénédiction de ce sacrifice.

Vois, grand Dieu, le supplice de ces nobles et chastes
filles,

Dépouillées de leurs vêtements, exposées nues en plein jour ;

Ces femmes enceintes à qui l'on ouvrâit le corps

Pour leur arracher le fruit de leurs entrailles.

Qui a jamais entendu, jamais vu pareilles cruautés ?

Qui croirait à de telles horreurs ?

Ces enfants à la boucherie comme à une noce.

Et cette prière, — que, depuis la mort de Bar-Cochébas, la prise de Bithar par Jules Sévère, la vente à l'encan des prisonniers, et la dispersion définitive en l'année 132 de l'ère moderne, les Juifs du monde entier récitent le soir de Kippour — se grossit peu à peu de sens nouveaux, pendant tout le cours du moyen âge, à chaque persécution, à chaque expulsion, à chaque massacre. Aux plaintes hébraïques s'ajoutèrent des plaintes dans toutes les langues de la chrétienté, et l'un des plus vieux textes en langue d'oïl (1) est une lamentation de Juifs brûlés, de femmes juives, d'enfants juifs se jetant au bûcher pour rejoindre leurs époux et leurs pères.

Même au début du XIX^e siècle, les Juifs de l'Europe Occidentale, rendus à la lumière par l'abbé Grégoire, par ses missionnaires, les armées victorieuses de la Révolution Française, et leur général l'Empereur Napoléon I^{er}, avaient entendu plus d'une fois encore les cris de jeunes filles violées et de mères éventrées, leur rappeler que les récits liturgiques des massacres de Juifs ne sont pas de vains exercices littéraires, et que l'histoire se répète.

Mais, depuis son enfance, James Darmesteter avait entendu parler surtout de réconciliation, de tolé-

(1) Voir la note à la fin du tome II.

rance, de paix, de liberté et d'espoir de complète égalité. C'était une époque heureuse pour les Juifs. Louis-Philippe les avait bien traités, reconnaissant leur culte et visitant leurs temples. L'Empire ivre d'affaires s'était servi de quelques-uns d'entre eux, les plus riches, les plus entreprenants, souvent types sans scrupules du Saducéen sceptique, sans croyance profonde, et soucieux seulement de puissance et d'honneurs (1). La bourgeoisie était libérale et tenait pour l'égalité en droits de tous les hommes (2). Après 1870, le souvenir du rôle joué par quelques Juifs en 1848 et dans les rangs de l'opposition à l'Empire, la bravoure des officiers et des soldats juifs pendant la Guerre avait bien disposé le nouveau gouvernement. Il protégeait l'Alliance Israélite, fondée, sous l'Empire, par des Juifs français, à l'occasion de l'affaire Mortara (3), et ses diplomates l'avaient soutenue en 1878 pendant qu'elle s'efforçait, au cours des négociations du Congrès de Berlin, d'obtenir la reconnaissance de l'égalité civile et politique des Juifs par les jeunes États que l'Europe autorisait à se dégager de la domination turque (4).

Mais, dès cette année 1878, avec la résistance roumaine à l'exécution de l'article 44 du traité de Berlin, et bientôt, en Russie, avec des meurtres, des massacres, des viols, des incendies, recommençaient les mauvais jours. James Darmesteter était alors répétiteur de Zende à l'école des Hautes études, bientôt

1) Voir RENAN, *L'Écclesiaste*.

(2) Voir note à la fin du tome II.

(3) Voir note à la fin du tome II.

(4) Voir à la fin du tome II, la note 1 de la p. 63.

directeur-adjoint. Il revenait d'Angleterre où Max Müller l'avait appelé pour entreprendre la traduction de l'*Avesta* que devait publier l'Université d'Oxford dans la grande collection *Les Livres Sacrés de l'Orient*.

Max Müller, après Michel Bréal (1), avait reconnu en lui un savant, non pas de ceux qui réunissent de petits chiffres sur de petits bouts de papier et les additionnent, mais l'inventeur qui regarde et lit, sans presque prendre de notes, reçoit dans son vaste cerveau la profonde empreinte des faits, les élabore en audacieuses hypothèses, et, revêtu de ces puissantes armes, part courageusement à la recherche de la vérité.

Sa carrière était donc faite. Le succès allait récompenser la dure tâche. Il aurait pu fermer sa porte aux bruits du dehors, et — comme le philosophe qui, ayant trouvé son Dieu, cesse, dans la béatitude de le contempler, d'entendre les appels et les sanglots des hommes — terminer, sans hâte, sans fièvre, l'œuvre qui devait le mettre, et la science française avec lui, au premier rang.

Mais on a beau avoir été le plus brillant élève du Lycée Bonaparte et y avoir reçu cette éducation superficielle, plus sèche même que l'irreligion, que donnait aux jeunes Français l'Université du Second Empire ; avoir senti fondre la foi naïve de son enfance sous la flamme de Michelet, près du sourire inspiré et moqueur de Renan, s'être enivré de science avec Taine et Darwin et Spencer et toute la pensée européenne ; si l'on a appris à lire dans une vieille Bible aux caractères carrés ; si l'on a reçu ses premières

(1) Voir la note à la fin du tome II.

joies intellectuelles au Talmud-Thora (1) avec de petits Juifs ardents à controverser sur Dieu, la Loi et les Prophètes; si, pendant toute sa petite enfance, on a récité avec un frère qui étudiait pour devenir rabbin les magnifiques prières du rituel juif, les prières, qu'assise dans l'embrasure de la fenêtre, votre mère, tout près de votre table de travail, murmurait; si votre père, dont l'esprit n'a jamais été effleuré par le doute, est mort en élevant les mains pour allumer les neuf lumières en l'honneur des libérateurs Macchabées, est-ce qu'on peut rester impassible en apprenant que des hommes, dont le seul crime était de réciter les mêmes paroles, de faire les mêmes gestes que ces être chéris, ont été massacrés par des foules abruties? Est-ce qu'on peut laisser, sans leur répondre, les théoriciens de la force répéter que ces exécutions sont légitimes parce qu'elles permettent d'en finir plus vite avec un peuple dont le destin est accompli, de débarrasser le monde des restes d'un peuple dont la pensée surannée ou dégradée infecte l'âme pleine de sève nouvelle de peuples plus jeunes?

James Darmesteter, le cerveau magnifique et l'âme surabondante, savait bien tout ce que les restes d'Israël pouvaient encore donner de grand à l'humanité. Et ne tolérant pas qu'on le murât, lui et ses frères, dans un passé fermé, il ne passa plus désormais une année de sa vie sans penser à défendre ce peuple auquel il devait ce qu'il y avait de meilleur en lui-même, et dont il était fier d'être né (2).

(1) École primaire juive où les jeunes garçons apprennent les éléments de l'hébreu, de l'histoire sainte et du Talmud.

(2) Voir la note à la fin du tome II.

En 1819, Joseph Salvadór (1), un autre Juif ou plutôt un demi-Juif, au récit d'une petite émeute antijuive, s'était senti le devoir de reprendre à fond la question juive, de refaire une bonne fois, et pour toutes, le procès de sa race.

On croyait alors que le cri de ralliement des ennemis des Juifs : Hep ! Hep ! se composait des lettres initiales des trois mots *Hierosolyma est perdita*. Si Jérusalem est perdue, se dit-il, « de par la vérité et le droit, pourquoi ne nous ferions-nous pas un devoir d'en convenir ? Qui nous empêcherait de convenir que la Synagogue doit se dissoudre d'elle-même ? » Et il se mit patiemment, ce fut l'œuvre de toute une longue vie, à confronter systématiquement Rome et Jérusalem ; le Judaïsme, le Christianisme et la Philosophie.

Salvador, né en 1796 d'un Juif croyant émancipé par la Révolution, et d'une mère née catholique, mais élevée par un médecin libre penseur, médecin lui-même, était tout imprégné de la pensée des philosophes. Et ses maîtres, pour détruire jusque dans ses racines cette religion catholique, derrière laquelle s'abritaient toutes les forces ennemies du monde nouveau en train de naître, avaient criblé d'épigrammes l'Ancien Testament et dénié à Moïse la paternité du Pentateuque. Salvador reprend toute la question de l'Ancienne Loi, non pas en exégète, mais en philosophe de l'histoire, car pragmatiste avant la lettre, que lui importe de connaître la date exacte où fut promulguée la Loi, et si celui qui l'a rédigée est bien l'homme de génie Moïse, puisqu'il

(1) Voir la note à la fin du tome II.

n'est douteux pour personne que, depuis des siècles, cette Loi fut l'idéal de son peuple, lui imprima sa direction, ses pensées, s'incrusta en quelque sorte dans le cerveau, la chair de ses ancêtres. Le Mosaïsme, toute la législation spirituelle et temporelle qui en est le prolongement, le développement, fut-il digne de commander aux hommes dans le passé, est-il digne de leur commander encore dans l'avenir ? Voilà la question non pas historique, mais pratique qu'il se pose. Dès 1822 sa conviction est faite. Avec Bossuet et contre Voltaire, il juge que la loi de Moïse est fondée « sur la première de toutes les lois qui est celle de la nature, c'est-à-dire sur la droite raison et sur l'équité naturelle ». Elle est la raison humaine, parce qu'en face du polythéisme elle a dressé l'Unité de Dieu, parce qu'au milieu d'un monde divisé en castes et soumis à des monarques, elle a enseigné aux hommes, pour la première fois, l'égalité civile et la liberté politique. Car le Décalogue n'est pas une loi imposée. Il a été proposé au peuple, puis accepté par le peuple. C'est un pacte, c'est un contrat. Vous êtes témoins contre vous-mêmes que c'est vous qui avez choisi l'Éternel pour le servir, dit Josué aux Juifs. Nous en sommes témoins, répondirent-ils (1).

Chez les Juifs, pas de pouvoirs aux prêtres. Les Lévites n'ont que des devoirs, des fonctions : célébrer le culte, accomplir les sacrifices. Le pouvoir est exercé par un Conseil (2) composé « d'anciens du peuple, non d'hommes privilégiés, ni essentiellement riches, mais d'hommes éclairés, prudents, et de bonne renommée » choisis par le peuple. « Cette sorte de

(1) JOSUÉ, XXIV, 22.

(2) Voir la note à la fin du tome II.

Sénat qui avait partagé avec Moïse les fonctions législatives avait, après sa mort, hérité le pouvoir « de développer selon les besoins du moment les principes de la loi fondamentale... soit à titre définitif, soit en certains cas graves en référant au peuple assemblé ». La loi juive, contrairement aux affirmations de la secte figée des Caraïtes, contient autre chose et plus que les ordres du texte de la Bible. Elle est la loi mobile, plastique, vivante d'un vrai peuple, et non pas le statut éternellement fixé d'une théocratie comme l'ont prétendu tant d'écrivains sous l'ancien régime, les uns pour faire remonter à l'antiquité la plus lointaine les titres de l'Église au pouvoir temporel, les autres pour démontrer la vétusté de ses prétentions.

Non seulement le Mosaïsme n'est pas le gouvernement de l'arbitraire, mais il est le gouvernement même de la Loi, une Nomocratie, un gouvernement tout pareil à celui que les Français, las des abus de l'ancien régime, avaient entendu substituer au pouvoir d'une prétendue aristocratie de nobles sans désintéressement et de prêtres sans croyances, entretenus, aux frais de la nation, par un roi sans sentiment national, par des financiers sans scrupules.

Ce gouvernement de la Loi avait donné aux Juifs une telle supériorité morale sur le reste des peuples païens, mal défendus contre la brutalité et la bestialité par des dieux trop joyeux et par des philosophies trop sèches, qu'à la fin de l'ère ancienne, une grande partie des peuples méditerranéens tournaient les yeux vers Israël. Alors les Juifs se divisèrent en deux partis : dans l'un les Juifs qui ne croyaient pas venue l'heure du Messie, c'est-à-dire l'heure de

répandre la pensée juive dans le monde parce que le monde n'était pas encore digne de la recevoir, dans l'autre les Juifs qui jugeaient accomplis les temps où doivent être jetés à terre et piétinés les dieux chancelants dont les prêtres ont osé venir, dans Jérusalem même, narguer ou combattre le vrai Dieu. Mais ces Juifs-là, pour conquérir le monde au Dieu bon, moral, juste, au Dieu de tous les hommes, sont obligés d'adapter le Judaïsme au polythéisme. Et le fils qui va naître devra, pour donner à son père le cœur des gentils, subir une Passion comme ces Dieux orientaux qu'il aspire à détruire ; Adonis, Osiris, Dyonisos, Héraclès ; Passion dont la pensée juive avait d'avance créé l'image, en symbolisant dans *l'Homme de douleur* les souffrances d'Israël pour sa foi (1).

Alors cette branche d'Israël se répand sur la terre, multiplie les ordres et les observances qui la distinguent du tronc dont elle s'est arrachée, proclame que les prophéties sont accomplies, que la Bible est fermée, les tables renversées, qu'Israël peut mourir. Mais l'Église se trompe. La racine et le tronc sacrés ont conservé une sève bien vivante et une branche en

(1) On remarquera le singulier accord de ces idées de SALVADOR, dont les ouvrages ont été publiés entre 1828 et 1859 avec les thèses les plus récentes des critiques indépendants du Nouveau-Testament, celle de MM. Alfred Loisy et Charles Guignebert, pour qui Jésus est un prophète juif transformé peu à peu en Dieu par les besoins mystiques des fidèles, celle de P. L. Couchoud pour qui Jésus n'a jamais eu d'existence historique, mais est un dieu de formation analogue à celle des dieux des religions orientales de mystère, un dieu d'entre les dieux, selon l'heureuse formule d'Édouard DUJARDIN dans son livre : *Le Dieu Jésus*, essai sur les origines de la formation de la Légende évangélique, Messein, Paris, 1927.

jaillit, branche noueuse et modeste qui se contentera de vivre d'une vie ralentie jusqu'au jour où le monde aura encore besoin d'un secours;

Rome victorieuse de Jérusalem pourra, pendant longtemps, imposer par la foi l'unité aux intelligences, comme jadis elle avait imposé l'unité politique aux États par l'épée et la loi. Mais, quand elle se croit triomphante, elle s'aperçoit que sa pensée est usée et qu'elle agonise. Ce qui, en elle, est païen reçoit les coups qu'elle-même a dirigés contre les dieux qu'elle renversait. Comme les anciens païens, de leurs dieux, les païens christianisés doutent d'un Dieu vénal orné de robes, de soie, de broderies d'or et de pierreries, et qui, comme les dieux antiques, n'est plus que le sauveur du puissant et du riche, du simoniaque et du fornicateur.

Une partie du monde se révolte contre Rome et essaye d'extirper tout ce que l'Église, dans son développement, a ajouté aux Évangiles. Mais, en essayant un retour vers le Christianisme des apôtres, la Réforme n'a pu supprimer tout ce qui est païen dans le Christianisme. Il aurait fallu supprimer le Christ lui-même.

Une autre partie du monde catholique, qui avait été plus lente à se mettre en mouvement, osa, un jour, aller plus loin que les peuples protestants. Elle comprit que la vraie Réforme consiste à renoncer, non seulement au paganisme romain, mais aussi au semi-paganisme évangélique, à tout ce qui, dans le Nouveau Testament, est en opposition avec les quatre grands principes de l'Hébraïsme : Unité de Dieu ou de l'Être ; Unité d'origine ou fraternité des hommes fils du même père ; Unité de fin ou Messianisme ; Unité de moyen ou la mission messianique exercée

non par un homme-Dieu, mais par un Peuple qui donne au monde l'exemple de la liberté, de la justice et du travail dans la paix. Et cette paix sera apportée dans le fracas de batailles surhumaines, car Israël veut dire ; non seulement peuple juste, mais peuple fort ; non seulement le peuple qui essaye de regarder son Dieu en face, mais ose combattre corps à corps avec lui.

Les Philosophes (1) commencèrent la bataille à coup d'articles, de pamphlets et de livres. Puis le Peuple comprit, et dans la vigueur de ses bras soulevant la force de l'Esprit, transporta une seconde fois à travers le monde le Décalogue, les dix paroles de Moïse devenues, par une révélation nouvelle, la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen.

Paris, siège de la Révolution, a enfin détrôné Rome. L'ère nouvelle commence. Mais la Révolution n'a cru nécessaire d'instituer qu'un temporel nouveau. Elle a cru que le monde n'avait besoin que de morale : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît » et qu'il ne nous restait plus qu'à « nous envelopper dans le manteau de notre raison ». Elle fut vite désabusée. Au milieu des chants des triomphateurs et des cris des victimes, le nouveau temporel chercha vainement son nouveau spirituel et Napoléon, puis les rois restaurés, crurent sauver leurs peuples en étouffant le temporel moderne dans la gaine enchantée d'un spirituel de moyen âge. Mais ils n'apaisèrent pas leur malaise. Il fallait regarder plus loin encore dans le passé. Le spirituel que veut le monde moderne est contenu, aussi bien que son

(1) Voir la note à la fin du tome II.

temporel, dans la vieille religion simple et progressive, dans la religion de justice, de vérité et de droit (1) que Rome a cru abolir. Par la France — qui la première a osé rendre l'honneur au peuple dépositaire du vieil idéal régénéré, au témoin (2) à qui l'Église n'a laissé la vie que pour le tenir humilié sous ses pieds — sera restitué au monde le vieux credo biblique devenu credo universel, sera réalisée enfin la vraie Jérusalem nouvelle, « la Jérusalem intelligente des temps nouveaux, la loi d'Alliance promise et vraiment messianique ». Ainsi le xix^e siècle verra se réaliser ce qui n'avait été au xviii^e que le privilège d'une petite élite française.

« J'ai découvert à Paris un nombre infini de Juifs qui le sont, sans croire l'être et sans en rien sçavoir, écrivait le Juif voyageur Aaron Monceca à Isaac Onis, rabbin de Constantinople, dans les célèbres *Lettres Juives* du marquis d'Argens (3). Ce que je te dis te semblera un conte fait à plaisir. Rien n'est cependant plus vrai. Tout ce qu'on appelle ici esprit-fort, gens du bel air, femme du monde, n'exercent la religion nazaréenne que dans l'extérieur. Au fond du cœur, il en est très-peu qui en soient persuadés. Ils se contentent de croire un Dieu. Plusieurs pensent que l'âme est immortelle : beaucoup d'autres, ainsi que les saducéens, soutiennent qu'elle est sujette à la mort. Je regarde ces derniers comme des gens dans l'erreur : quant aux premiers, je ne sçais

(1) James DARMESTETER, *Proph. d'Israël*, p. 367 et voir la note à la fin du tome II.

(2) Voir la note à la fin du tome II.

(3) Nouvelle édition, tome I, p. 41. La Haye, chez Pierre Paupie, 1777.

si nous pouvons leur refuser le titre de Juifs. Ils croient un Dieu qui a créé l'univers, qui récompense les bons, et punit les méchants. Que croyons-nous davantage ? N'est-ce pas là toute notre religion ; excepté quelques cérémonies que nos docteurs et nos prêtres nous ont ordonnées ? Mais les cérémonies ne sont pas indispensablement nécessaires... »

* *

Salvador était croyant et, comme toute sa génération, pensait à Dieu autant qu'aux hommes. A une époque où toutes les luttes, comme Lamennais l'avait dit en 1823, se résumaient dans la question de savoir qui l'emportera de l'athéisme ou de la religion, il espérait que la religion l'emporterait, non l'athéisme. Mais avec plus d'un esprit clairvoyant, il pensait qu'ils se trompaient et qu'ils seraient brisés, ces naïfs démocrates chrétiens qui, voulant la justice et ne pouvant l'imaginer athée, essayaient de réconcilier la démocratie et le catholicisme, de donner « à la République un droit divin de par l'Évangile », et de faire « de Jésus le premier des sans culottes » (1).

La génération qui suivit fut plus prudente. Elle n'ignorait rien des grands problèmes métaphysiques, mais jugeait que plusieurs d'entre eux sont de faux problèmes, des problèmes mal posés ; que d'autres

(1) James DARMESTETER, *Proph. d'Israël*, p. 355. Vers 1848 on célébrait volontiers le Republicanisme avant la lettre du peuple Juif. Voir dans la note à la fin du tome II ce que disait dans ce sens, le 6 avril 1848, le ministre de la catholique Reine d'Espagne, Donoso Cortès.

s'évanouiront, au fur et à mesure que progresseront les connaissances, comme tant de problèmes se sont déjà évanouis ; que pour le surplus il est tout à fait vain de gâcher sa vie à se heurter le front contre le mur infrangible de l'inconnaissable ; que le sage se borne à étudier seulement ce qu'il espère savoir un jour et habitue son esprit à oublier le reste.

Hostile à une Église résolument ultramontaine, encline à voir dans les religions la cause de luttes fratricides, *tantum religio potuit suadere malorum*, et convaincue que tous les hommes d'une même époque professent à peu près la même opinion sur les points essentiels de la morale, elle espérait que les jours des religions étaient comptés, que les temps approchaient où les meilleurs, reconciliés et mus par le même idéal, répandraient leurs aspirations généreuses dans des foules de plus en plus instruites, justes, libres.

Le brusque écroulement de l'Empire, au moment où peut-être il allait devenir libéral, l'insurrection d'une partie du peuple parisien sous le feu de l'ennemi de la patrie, avaient secoué ces espoirs de quelques chocs un peu rudes. Mais les hommes qui tournèrent alors le dos à la démocratie étaient ou de grands bourgeois ou des hommes mûrs. Darmesteter, admirateur passionné de Michelet, était trop jeune pour désespérer avec ses maîtres Taine et Renan de l'avenir de la Science et de l'avenir du Peuple. Il avait vingt-deux ans et il sortait du Peuple.

Il était né, en 1849, en Lorraine française, dans la petite ville de Château-Salins. Son père et son grand-père étaient originaires du département de la Moselle.

Son père était libraire-relieur, travaillant en semaine de son métier, mais les samedis et les fêtes fermant boutique et passant sa journée au temple dont il était *shammos* (1). Il y avait alors, dans la plupart des villages et dans les bourgs lorrains, des communautés juives groupées autour d'une petite synagogue ou d'un oratoire. A part leur religion qu'ils exerçaient avec plus de soins, de ferveur, et les prescriptions alimentaires qu'ils n'avaient pas encore pris le parti de négliger, ils ne se distinguaient guère des autres Lorrains ni par le costume ni par les mœurs. Ils parlaient le patois lorrain et, quand ils parlaient français, leur accent n'était ni plus traînant, ni plus nasal que celui de leurs compatriotes. Les uns descendaient de Juifs immigrés d'Allemagne, de Russie ou de Pologne, les autres des Juifs autorisés à rentrer à Metz depuis 1552 et à qui des droits, ou même des privilèges, avaient été accordés par les rois de France et surtout par Louis XIV parce qu'il n'avait pu trouver de meilleurs fournisseurs de chevaux pour sa cavalerie. D'autres enfin descendaient des familles autorisées par les ducs de Lorraine à résider depuis cent soixante-dix ans (1680) dans diverses villes ou villages du Duché. C'étaient ces Juifs de Metz, de Nancy, de Lunéville, de Dieuze, de Marsal, de Fénétrange, de Boulay, que l'abbé Grégoire avait connus et aimés ; c'est à cause de leurs vertus qu'il s'était attaché à la cause de tous les Juifs du Royaume, et avait obtenu non sans peine leur émancipation de l'Assemblée Constituante. C'étaient des gens laborieux qui, au dire même de leur adversaire, La Fare,

(1) Ou *schammaſch*, sacristain. V. RENAN, *Vie de Jésus*, p. 137, Michel Lévy, Paris, 1863.

évêque de Nancy, avaient rendu de grands services à la Lorraine (1). Modestes et provinciaux, ils n'aimaient pas qu'on les remarque, et en voulaient aux Juifs de Paris d'aimer le luxe, le déballage comme ils disaient, et de courir après les titres nobiliaires abolis par la Révolution. Partisans enthousiastes des idées nouvelles, ils étaient entrés dans la Garde Nationale même avant d'avoir été reconnus comme citoyens, et leurs fils s'engagèrent dans les armées de la Révolution. Le grand-père de James Darmesteter, du côté de sa mère, fut un de ces nombreux soldats juifs qui accompagnèrent, jusqu'en Russie, Napoléon dans les guerres où il chevauchait l'Europe, ouvrant les ghettos et déposant les rois.

Pas d'antisémitisme alors, au moins chez les bourgeois. Quant aux nobles et aux magistrats des cours souveraines qui, pendant tout l'ancien régime, s'étaient efforcés de restreindre les minces tolérances octroyées aux Juifs par les rois de France et les ducs de Lorraine, ils n'avaient pas moins de dédain pour les Chrétiens des classes moyennes que pour les

- (1) Dans le pays du suif,
C'est-à-dire en Lorraine,
On aime assez le Juif
Et nul ne l'y malmène.

dit le baron DIGOT dans une brochure sur les Juifs à Nancy. Cela était peut-être à peu près vrai vers 1884, époque où écrivait l'aimable et superficiel écrivain lorrain. En fait, la vie des Juifs lorrains et des Trois Évêchés fut pleine de traverses, dont on trouvera le récit dans : *La Condition des Juifs de Metz, sous l'Ancien Régime*, par Roger CLÉMENT, Jouve, Paris, 1903, le tome III de *L'Histoire de Nancy*, par Chr. PFISTER, publiée, de 1902 à 1908, par les éditeurs Berger-Levrault, et dans, *Raphaël Lévy*, une erreur judiciaire sous Louis XIV, par Joseph REINACH, Ch. Delagrave, Paris, 1898; Sur cette affaire, voir la note à la fin du tome II.

Juifs. Une même passion et les mêmes intérêts unissaient tous les fils de la Révolution contre les aristocrates d'épée ou de robe, et la petite et moyenne bourgeoisie était l'alliée naturelle des Juifs.

Sans doute, quand ces Juifs pensaient au passé, ils pensaient à l'histoire héroïque que leur contait la Bible, à Samson, à David, à Salomon qui bâtit le Temple, aux Macchabées révoltés contre les tyrans syriens, et à Bar-Cochebas et aux cinq cent mille qui périrent avec lui ; mais leur histoire était l'histoire de France ; ils bénissaient la mémoire des rois qui les avaient protégés contre la populace, celle de Louis XIV, surtout, qui avait visité leur temple avec Louvois et assisté à leurs cérémonies. Ils se considéraient comme des citoyens français exerçant une religion de minorité, de même que ces religionnaires fugitifs à qui il suffisait de revenir en terre de France pour retrouver, d'emblée, ces droits de citoyens dont les avait privés une époque sans lumières ; et, oubliant que, lorsque Jeanne d'Arc avait quitté le sol lorrain, il n'y avait plus de Juifs depuis plus de trente ans sur le territoire du royaume (1394), ils vénéraient doublement la mémoire de Jeanne d'Arc, et parce qu'elle avait libéré leur patrie, et parce que, comme eux, elle avait été méconnue par l'Église (1).

(1) J. DARMESTETER avait le culte de Jeanne d'Arc. Voir *Lectures patriotiques*, p. 68 et *Nouvelles Études anglaises*, pp. 2 à 70. Il avait toujours associé le culte de Jeanne d'Arc au culte de la Révolution. Jeanne d'Arc était pour lui « une première et sublime révélation de la conscience du peuple de France, et avec la Révolution, l'une des deux grandes choses qui aient jamais paru sur la terre ». Gaston PARIS, *Penseurs et poètes*, p. 44.

Toutes les gloires françaises étaient devenues leurs gloires, les libertés françaises leurs libertés. Et j'ai entendu plus d'une fois mon grand-père, contant l'histoire de ces populations rhénanes que la France avait libérées de leurs principicules et qui, retombées sous le joug, acceptaient l'arbitraire, et opprimaient les faibles, s'écrier : « Que ne suis-je colonel de hussards ; comme il ferait bon sabrer ces gens-là à la tête d'un régiment français ! »

Ils se sentaient unis de cœur et d'âme à leur pays (1). Ils finissaient même, par patriotisme, par manquer d'humanité. Ils recevaient fort mal, parfois, les misérables Juifs de Pologne, de Russie et même les Juifs d'Alsace qui demandaient asile pour quelques jours dans le pays lorrain (2). Prétendre, comme le faisaient déjà les adversaires de l'assimilation du Judaïsme aux autres cultes, que tout Israël dispersé formait un seul corps de nation, c'était leur faire injure. Et ils ne furent pas parmi les moins enthousiastes des membres de cette Assemblée de Notables de 1806 (3) qui, lorsque Molé demanda : « les Juifs nés en France, et traités par la loi en citoyens, regardent-ils la France comme leur patrie, et se croient-ils obligés de la défendre ? » se dressèrent, et

(1) Voir la note à la fin du tome II.

(2) Sur le mauvais accueil que firent les Juifs de Nancy au petit Juif alsacien Alexandre Weill, voyageant vers 1825 de communauté en communauté pour se perfectionner dans les études hébraïques, voir Alexandre Weill, *Ma jeunesse*, Salvastre, Paris, 1888.

(3) Exactement quinze : 7 députés pour le département de la Meurthe, 5 pour celui de la Moselle, 3 pour celui des Vosges. Le nombre total des députés convoqués était de 111. Voir HALPHEN, *Recueil des lois... concernant les Israélites*, pp. 241 et suiv. Voir aussi la note à la fin du tome II.

debout, d'une seule voix, répondirent : « Oui, jusqu'à la mort ! »

Ces sentiments, les parents de James Darmesteter les avaient transportés avec eux à Paris, au Marais, dans le pauvre logement de relieur en chambre, où ils étaient venus s'installer en 1852, fuyant le souvenir d'un deuil, espérant que dans la grande ville où se publient tant de beaux livres, il y aurait plus de livres à relier qu'à Château-Salins. Et jamais ce petit monde dépaycé ne cessa d'espérer que les actes d'hostilité de leur entourage, les moqueries des voisins, plaisanteries séculaires, iraient s'atténuant, et cesseraient un jour. Et James Darmesteter grandit, ne doutant pas une minute que les hommes allaient devenir plus sages, et oubliant le passé qui les avait séparés, se réconcilieraient dans leur amour pour leur pays. Car les hostilités entre races et peuples sont le produit de causes superficielles, de malentendus et non de quelque chose d'essentiel, de fondamental « comme la différence de deux organismes, de deux instincts, de deux âmes », de deux sangs incompatibles dont il faut que l'un ou l'autre disparaisse.

Il pardonnait à son maître Michelet, dont la *Bible de l'Humanité* avait éveillé en lui l'amour des études orientales, Michelet, à qui il devait sa vocation d'historien des religions, d'avoir, par haine des Rois exploiters et protecteurs des Juifs, par haine du Christianisme, religion de la grâce, de la faveur, de l'injustice sortie du sein des Juifs, écrit de dures pages sur Israël. Car Michelet avait écrit aussi :

« Respect au peuple patient sur qui, tant de siècles durant, le monde a toujours frappé ; qui de nos jours a tant souffert en Russie. — Respect au peuple fidèle dont le culte antique nous garde le type d'où l'on partit, où l'on retourne, le *pontificat domestique*, celui où va l'avenir... Comment ne pas être touché de la destinée de ce peuple, auteur du monde chrétien, et tellement persécuté, crucifié par son fils ? Dès qu'on veut être sévère, on le regrette ; on se dit : ses vices sont ceux que nous lui fîmes, et ses vertus sont à lui (1). »

Oui, ses vertus sont à lui, et c'est miracle s'il a pu en conserver encore. Est-ce sa faute à lui s'il a vécu de métiers vils qui lui répugnaient à lui-même ? C'est la faute de l'Église qui, de partout, l'a chassé (2). C'est elle qui, par deux fois, brûla ses livres et aurait détruit sa pensée si la force était capable de détruire une pensée tout à fait. C'est elle qui avait changé en haine les sentiments de bon voisinage que, pendant les cinq premiers siècles de l'ère chrétienne, les populations gallo-romaines avaient eues pour les Juifs agriculteurs, commerçants, artisans et médecins fixés au milieu d'elles. C'est à cause de l'Église, qui ameutait la foule ignorante contre le Juif en l'accusant d'empoisonner les puits, de profaner les hosties, de commettre toutes sortes de « crimes et de sortilèges abominables », que le Juif, obligé de demander protection à la force féodale, dut se faire l'homme d'affaires du Seigneur ou du Roi, devint le « symbole vivant et exécré »

(1) *Bible de l'Humanité*, p. 382.

(2) Voir la note à la fin du tome II.

de la misère du peuple (1), qu'il pressurait en leur nom, et qu'ainsi « les deux grands opprimés du moyen âge : le peuple, le Juif », furent « mis face à face, l'un jeté en proie à l'autre ». Ils parlaient cependant la même langue et plus d'une fois étaient de même sang.

C'est une erreur de croire que tous les Juifs français descendent de Juifs palestiniens. « Sous l'unité religieuse réelle de ce que l'on appelle la race juive se cache une diversité de races infinie. Il est bien vrai qu'il y a un moment où la race a été fixée d'une façon définitive par la persécution, l'emprisonnement dans le ghetto, la claustration du reste du monde. Mais jusqu'à ce moment le sang de la société juive s'est incessamment renouvelé, et cela durant des siècles. » En remontant au delà de l'époque où le Judaïsme s'est constitué, c'est-à-dire au moment où, sous le souffle d'Isaïe et des prophètes, de religion nationale il devint religion universelle, « il ne serait pas difficile de montrer que bien des éléments étrangers au sang de la tribu primitive des Béné-Israel s'y étaient déjà mêlés : au sortir de l'Égypte ils entraînaient avec eux une multitude mêlée et, en Palestine, ils trouvaient établie toute une population nombreuse dont une partie seulement fut exterminée dans la conquête.

« Dans ce double mélange, dont le premier au moins dut être très intime, le sang primitif dut se transformer et se renouveler... Au retour de l'exil de Babylone de nombreux éléments étrangers se mêlent.

(1) *Proph. d'Isr.*, p. 191.

au vieux fonds juif : éléments babyloniens venus de Chaldée avec les exilés, éléments palestiniens non juifs qui se confondent avec lui. Mais c'est à l'époque gréco-romaine que la greffe du Judaïsme se fait sur une vaste échelle. On sait, par des textes positifs, qu'une grande partie de la population grecque d'Antioche était convertie au Judaïsme ; la colonie juive d'Alexandrie, une des plus considérables du temps, était essentiellement de sang hellène ; à Rome, le mouvement de conversion éveille l'attention des hommes politiques, qui renoncent à l'arrêter et en laissent le soin aux satiristes. Le Judaïsme essayait ce que fit le Christianisme.

« Il en résulte qu'à partir de cette époque, dit M. Renan, le mot Judaïsme n'a plus une grande signification ethnographique. Conformément à la prédiction des prophètes, le Judaïsme était devenu quelque chose d'universel. Tout le monde y entraît.

« Le triomphe du Christianisme et la réaction talmudique qui suit arrêtent ce mouvement, mais sans le supprimer. Il continue avec force en Orient et dans l'Europe occidentale dans la première partie du moyen âge ; la fondation de l'Islam avait été précédée et en partie préparée par la conversion au Judaïsme d'une partie de l'Arabie ; il y eut un royaume juif d'Abyssinie dont les débris subsistent encore dans les Falachas de nos jours ; en Russie, au VIII^e siècle de notre ère, tout un peuple tartare, les Khôzars, embrasse le Judaïsme à la suite de son roi (1).

(1) Il y aurait eu, au IX^e siècle, un Empire ou Royaume Juif du Sahara qui se serait étendu sur deux cents jours de marche.

« Plus près de nous, sur notre sol même, au ^v^e siècle, Grégoire de Tours, combattant les Juifs, ne voit en eux que des hérétiques, non des étrangers ; les Juifs de Gaule ne sont pour lui que des Gaulois professant le Judaïsme. De tout cela suit qu'il y a [comme dit encore Renan], dans l'ensemble de la population juive, telle qu'elle existe de nos jours, un apport considérable de sang étranger, et que dans cette race, que l'on considère comme l'idéal de l'*ethnos* pur, se conservant à travers les siècles par l'interdiction des mariages mixtes, le sang étranger a pénétré dans une grande proportion, un peu comme cela a eu lieu pour toutes les autres races... (1) »

« L'humanité vient de si loin, et l'histoire, en essayant de la remonter, s'arrête si vite que, dans aucune civilisation — dans les civilisations aryosémites moins que dans toute autre — elle n'atteint l'œuvre de la race ; elle n'atteint que les résultantes d'action de dix races superposées et fondues et qui ont assez appris les unes des autres et assez oublié pour donner l'apparence d'une unité de pensée irréductible. Là où nous voyons la pensée de la race il n'y a qu'une *tradition* transmise et modifiée de race en race (2) ». Et ces sentiments vagues, obscurs, que les demi-savants et les polémistes appellent antipathies de races, ne sont pas autre chose que le symptôme du heurt de deux traditions. « Or le choc des traditions, si anciennes et

Voir Charles de la RONCIÈRE, *La découverte de l'Afrique du Nord au Moyen Age, Cartographes et explorateurs*, édité par la Société Royale de Cartographie d'Égypte, Le Caire, 1925, tome I, pp. 102 et suiv.

(1) *Proph. d'Isr.*, pp. 263-268,

2) *Id.*, pp. 260-261.

si enracinées qu'elles soient, ne peut produire un état de guerre sans cesse renaissant, parce que deux traditions opposées, mises en contact, finissent toujours par s'adapter l'une à l'autre, si elles sont également fortes et saines, ou bien l'une se *convertit* à l'autre. La loi d'équilibre de température règne dans le monde moral autant que dans le monde physique. La lutte des races ne peut se dénouer que sur le champ de bataille et par l'extermination ; la lutte des traditions, portée quelquefois sur le champ de bataille, ne peut se dénouer définitivement que dans les profondeurs de la pensée et de la conscience. L'extinction d'une tradition n'entraîne point l'extinction de la race qui la portait, mais son renouvellement moral, et en général le rajeunissement de ses forces et de ses destinées (1). »

Évidemment, si les Juifs, jugeant leur tradition inférieure à celle de leur entourage, la laissaient s'éteindre, comme il n'y a pas de race juive, paraît-il (2), et qu'il n'y aurait plus de tradition juive, il n'est pas déraisonnable d'espérer que les haines antijuives s'évanouiraient. Et, mon Dieu, conseiller aux Juifs un pareil renoncement, ce n'est pas les pousser à se montrer moins fiers que ces fameux Gaulois, dont ils ont, paraît-il, un peu de sang dans les veines, et qui, à peine vaincus par les Romains, fournirent d'orateurs et d'histrions la capitale de leurs vainqueurs, oublièrent leurs costumes et leurs

(1) *Proph. d'Isr.*, pp. 272-273, chapitre : Race et Tradition, écrit en 1883. *Les Déracinés* sont de 1897. C'est seulement alors que Maurice Barrès abandonne l'idéologie pour le traditionalisme.

(2) Voir la note à la fin du tome II.

mœurs, et perdirent jusqu'à l'usage de leur langue. Et le monde n'y avait pas perdu grand'chose, pas plus qu'il ne perdra plus tard lorsque s'évanouirent dans la grande unité française les Normands, les Gascons, les Bourguignons et les Lorrains. Car même les vieux messieurs, membres de diverses sociétés savantes et farfouilleurs d'archives départementales, savent bien qu'il n'y a guère eu de pensée gauloise, et pas du tout de pensée originale normande, bourguignone et lorraine, mais des costumes, des patois, des ridicules et des tics. Au contraire, l'histoire, la grande histoire, comme il devient coutume de le dire, a connu, à côté de la pensée grecque, une pensée juive qui a laissé dans le monde quelques traces. Si donc, maintenant que la Révolution leur a accordé le droit de vivre, les Juifs laissaient tomber leurs traditions, ils trahiraient, par peur de la lutte, et pour jouir lâchement de leur petit bonheur, une des grandes tendances de l'esprit humain. Et la perte ne serait pas pour eux seuls, mais pour le monde.

En somme, ce que rêvait James Darmesteter c'était l'oubli de quelques habitudes familiales, du jargon, et des prohibitions alimentaires. Ce qui lui paraissait essentiel c'était le mélange des sangs. Et s'il lui importait peu que le peuple juif lui-même cessât d'exister, s'il pensait que les Juifs devaient s'évanouir corps et âme dans la nation qui les avait accueillis, il était trop fier pour admettre que la pensée qui avait été l'honneur de son peuple disparût avec lui. Il voulait seulement que la tradition juive se fondît dans quelque chose de plus vaste, dans cette tradition française dont, depuis son enfance,

il était imprégné, et, fécondée par elle, la fécondât à son tour. « Car une nationalité est d'autant plus accusée que plus d'éléments y sont mêlés, chacun apportant au creuset la qualité de son métal, l'un sa résistance, l'autre son éclat..., et l'on se rappelle avec quelle éloquence Renan a montré la France formant l'indestructible alliage de sa nationalité par la fusion de dix éléments hétérogènes... (1) » Et cette fusion de la tradition juive dans la tradition française lui paraissait d'autant plus facile que, comme Joseph Salvador, James Darmesteter estimait qu'entre les valeurs juives et les valeurs françaises, rajeunies par la Révolution, il y avait une singulière affinité.

Mais Salvador croyait en Dieu. En 1880, James Darmesteter n'avait qu'une foi noble, hautaine : la Science. Il n'allait donc pas offrir à son pays, en pleine lutte religieuse, et qui renonçait à son Dieu, l'antique Dieu des Juifs. Ce qui lui paraît devoir rendre facile l'infusion du sang juif dans la société française, c'est que la pensée juive ne se trouve pas, comme la pensée chrétienne, en lutte avec la pensée française enivrée de science, aspirant à la justice et au progrès. Le Judaïsme n'a pas « mis le prodige à la base du dogme, ni installé le surnaturel en permanence dans le cours des choses. Ses miracles, dès le moyen âge, ne sont plus qu'un détail poétique, récit légendaire, pittoresque de décor ; et sa cosmogonie, empruntée à la hâte à Babylone par le dernier rédacteur de la Bible, et les histoires de la pomme et du serpent, sur lesquelles tant de générations chré-

(1) *Proph. d'Isr.*, p. 275. Voir aussi la note à la fin du tome II.

tiennes ont pâli, n'ont jamais beaucoup inquiété l'imagination de ses docteurs ni pesé d'un poids bien lourd sur la pensée de ses philosophes. Ses pratiques n'ont jamais été *un moyen de croire*, un expédient pour *abêtir* à la foi une pensée rebelle : ce n'est qu'une habitude chère, un signe de famille, de valeur passagère, et destiné à disparaître quand il n'y aura plus qu'une famille dans le monde converti à la vérité une. Supprimez tous ces miracles et toutes ces pratiques, derrière toutes ces suppressions et toutes ces ruines subsistent les deux grands dogmes qui, depuis les prophètes, font le Judaïsme tout entier : Unité divine et Messianisme, c'est-à-dire unité de loi dans le monde et triomphe terrestre de la justice dans l'humanité. Ce sont les deux dogmes qui, à l'heure présente, éclairent l'humanité en marche, dans l'ordre de la science et dans l'ordre social, et qui s'appellent dans la langue moderne, l'un *unité des forces*, l'autre *croissance au progrès* (1). »

Et plus tard, dans un raccourci puissant, James Darmesteter racontera comment s'est formé ce Prophétisme dont Renan venait de faire, au lieu de Moïse et du Sinaï, le centre de l'histoire d'Israël (2). Comment des hommes sortis souvent du sein du peuple, éleveurs d'abeilles ou de brebis, sans mandat, sans autre ordre que le feu qui brûlait dans leur poitrine et qu'ils croyaient de Dieu, parlant librement et à leurs risques aux prêtres, aux grands et aux rois, ont pu épurer petit à petit la conscience d'Israël, ont transformé son Dieu national et jaloux en un Dieu universel, un Dieu d'amour dont la voix

(1) *Proph. d'Isr.*, pp. 193-195.

(2) *Id.*, p. 11.

douce et tendre « allait finir par briser et par fondre le cœur de pierre de la vieille humanité (1) ». Comment, au milieu d'un siècle de « crise morale intense, d'inquiétude souffrante, semblable à celle du premier siècle de notre ère » et à celle du xix^e siècle finissant, « dans un siècle d'angoisse et de tremblement (2) » deux hommes : Amos et Osée, eurent l'originalité de « s'étonner de la férocité humaine, comme d'une chose contre nature et contre raison (3) » et créèrent cette chose nouvelle dans le monde : un « Dieu devenu instrument de morale » qui hait et méprise les dîmes, les parfums et les fêtes, et qui, lorsque la procession de ses adorateurs s'avance, lui amenant les bœufs et les veaux gras du sacrifice, se détourne et murmure : « Loin de moi le bruit de vos cantiques, que je n'entende plus le son de vos lyres, mais que le bon droit jaillisse comme de l'eau, et la justice comme une intarissable rivière (4). » Comment enfin un grand homme, un grand poète dont le nom est resté inconnu (5), enseigna à Israël que les souff-

(1) *Proph. d'Isr.*, p. 31.

(2) *Id.*, p. 34.

(3) *Id.*, p. 37.

(4) *Id.*, p. 43.

(5) *Id.*, p. 109. Il est appelé par RENAN le « Second Isaïe ». Ses poèmes sont insérés dans les éditions de l'Ancien Testament aux chapitres XL-LV du prophète Isaïe, Mais il n'est plus considéré comme le contemporain du prophète dont il porte le nom, lequel vivait dans la deuxième moitié du viii^e siècle avant J.-C., et était le contemporain des rois de Juda Achaz et Ézéchias, des potentats assyriens Sargon et Sennachérib. Il semble devoir être considéré comme le contemporain de Cyrus, et ses poèmes dater des environs de l'année 539 avant J.-C. où Cyrus prit Babylone. Voir Alfred Loisy, *La Consolation d'Israël*, dans la collection *Judaïsme*, publiée sous la direction de P. L. Couchoud, Rieder, Paris, 1927.

frances qu'il endurait sans cesse étaient, non pas la punition de ses péchés, mais le prix du salut de l'âme humaine. « Jéhovah avait mis son esprit en lui pour faire, par lui, part aux nations de la justice. Ce n'est donc pas en vain qu'il a souffert, qu'il a été méprisé, abandonné des hommes, peuple de douleur, familier de la souffrance. Envoyé par le Seigneur pour prêcher sa parole, il n'a point été rebelle et n'a point reculé devant la tâche de douleur. Il a présenté son dos à ceux qui le frappaient, sa joue à ceux qui l'insultaient : il n'a point détourné la face devant l'outrage et le crachat. Pareil à l'agneau qu'on mène à la boucherie, à la brebis muette devant le tondeur, il n'a pas ouvert la bouche ; et c'est pour cela qu'il ne mourra pas. Les hommes l'ont cru frappé de Dieu tandis que c'est pour les ramener de leurs péchés qu'il était frappé, pour leur salut qu'il était châtié. Et il ne se lasse ni ne se décourage que la justice ne soit établie sur la terre, et les îles lointaines attendent son instruction. Jéhovah le fait législateur des peuples : des nations qui ne le connaissent pas accourront auprès de lui. Il conduira les étrangers vers la maison de la montagne sainte : car la maison de Jéhovah sera appelée une maison de prière pour tous les peuples (1). »

Soulevé sans cesse par ces espérances grandioses, Israël a pu vivre l'extraordinaire histoire que longtemps le monde a crue l'histoire exemplaire de l'humanité, essayant de réaliser une patrie « terrestre et divine, matérielle et idéale ». Et maintenant que l'humanité s'est reprise à croire, comme les antiques

(1) *Proph. d'Isr.*, p. 113.

prophètes, que le royaume de la Justice pourrait bien être de ce monde, elle doit aller de nouveau demander conseil à ces vieilles pages qui « ont encore tant à dire à des âmes désabusées des dieux et de l'autre monde et de toutes les croyances qui les ont bercées dix-huit siècles. Nous tous, a dit Renan, qui cherchons un Dieu sans prêtres, une révélation sans prophètes, un pacte écrit dans le cœur, nous sommes, à beaucoup d'égards, les disciples de ces vieux égarés. Égarés, non, puisqu'ils avaient cherché Dieu dans leur cœur et l'avaient trouvé... Ils ont jeté en paroles de feu inextinguibles le cri de l'instinct noble, et dans une forme si simple, si universelle... qu'après vingt-sept siècles des fils de Voltaire s'étonnent, en les entendant, de sentir leur conscience d'homme subjuguée. Leur puissance historique n'est épuisée ni par le Judaïsme ni par le Christianisme, et ils tiennent une réserve de force au profit du siècle qui vient. Le *xx^e* siècle est mieux préparé pour les comprendre que les dix-neuf siècles qui l'ont précédé. » La religion du *xx^e* siècle « naîtra de la fusion du prophétisme et de la science » (1).

* * *

En s'en tenant à ce résumé et à ces citations, il semblerait que la pensée de Darmesteter soit restée fixe pendant les douze années qu'il écrivit sur la question juive. Il faut y regarder d'un peu plus près. En 1880 (2), quand il publiait son article intitulé :

(1) *Proph. d'Isr.*, p. 115-120.

(2) On était alors en pleine guerre religieuse. On n'avait pas encore oublié, comme le font aujourd'hui nos jeunes

Coup d'œil sur l'histoire du peuple juif (1), c'est sur le rôle révolutionnaire d'Israël qu'il insistait. Le Juif avait été le champion de la Raison contre l'esprit mythique; c'est chez lui que, dans la nuit intellectuelle du moyen âge, la pensée a pu trouver refuge. Provoqué par l'Église qui veut le persuader après avoir en vain essayé de le convertir par la force, il la mine par l'ironie et la sagesse de ses controverses, et il s'entend comme personne à trouver les points vulnérables de sa doctrine. « Il a à son service pour les découvrir, outre l'intelligence des livres saints, la sagacité redoutable de l'opprimé. Il est le docteur de l'incrédule; tous les révoltés de l'esprit viennent à lui, dans l'ombre ou à ciel ouvert. Il est à l'œuvre dans l'immense atelier de blasphème du grand empereur Frédéric et des princes de Souabe ou d'Aragon : c'est lui qui forge tout cet arsenal meurtrier de raisonnement et d'ironie qu'il lèguera aux sceptiques de la Renaissance, aux libertins du grand siècle, et tel sarcasme de Voltaire n'est que le retentissant écho d'un mot murmuré, six siècles auparavant, dans l'ombre du ghetto, et plus tôt encore [dans les contre-Évangiles des ^{1er} et ^{11e} siècles] au temps de Celse et d'Origène au berceau même de la religion du Christ (2). »

Mais plus tard, en 1892, racontant d'après Renan l'histoire des prophètes, Darmesteter met l'accent sur le côté religieux d'Israël, père de trois religions,

bourgeois réactifs, les violences de l'Ordre moral, du Seize-Mai. Voir à la fin du tome II une lettre de Guy de Maupassant, reflet exact de l'opinion de la jeunesse de ce temps.

(1) *Proph. d'Isr.*, pp. 153-197.

(2) *Id.*, pp. 185-186.

peuple saint d'où a pu naître le Dieu miséricordieux qui a prononcé le discours sur la Montagne. Israël n'est plus le négateur d'une foi qui l'a renié. Il a de plus beaux titres à invoquer que d'avoir aidé le monde à arracher les lisières où une foi immobile l'avait enfermé. Il est là qui, du fond du passé, vient rappeler au monde en quête d'une foi nouvelle les paroles éternelles dont il a besoin pour continuer à vivre.

C'est qu'il se passait des bien choses dans le vaste cerveau de James Darmesteter. Plusieurs tendances vivaient comme à l'aise dans son âme. « Elle rassemblait tout, et les contraires ne s'y combattaient pas (1) ». Et au moment même où, pour défendre les siens contre l'arrogance des hommes du passé, il était obligé de parler le langage dur de la raison ou desséché de l'ironie, il n'aspirait qu'à se détendre dans le rêve, l'affection, l'amitié, la tendresse, la poésie.

Lorsqu'en 1877, à vingt-huit ans, il aborda la poésie anglaise pour se délasser d'un travail aride qui convenait si peu à son « génie sensitif et passionné (2) », il eut comme un éblouissement. Et Zoroastre, et la science des religions, et la Science coururent « un grand danger d'apostasie. Je voudrais faire connaître en France la littérature anglaise », écrivait-il. Lui faire connaître le chant de « cette harpe éolienne, ce chant aérien presque sans forme extérieure, tissé de demi-tons et de demi-teintes, fait de vibrations intimes et subtiles, ce chant délicat » qui murmure

(1) SAINT-SIMON sur Fénelon.

(2) Mary J. DARMESTER. Préface à *Nouvelles Études Anglaises*.

tout ce qui manque à la poésie française, quel beau projet ! Mais le frêle traducteur, le pauvre répétiteur de la langue persane, sans autre ressource que sa petite place à l'École des Hautes Études, dut avoir le courage de l'abandonner (1).

Il vécut donc au milieu de ces études orientales où le meilleur du temps se passe en recherches techniques, besognes de détail, critiques de textes, philologie, exégèse ; entassant publications sur publications, notes, dissertations, communications, contributions, comptes rendus (2).

C'est un domaine où le plaisir des vues d'ensemble, des vastes compositions est rare, car là, avant d'écrire, il faut découvrir, et la découverte est capricieuse et fuit longtemps devant vous. Mais elle lui fut donnée parfois la récompense des interminables heures de travail patient, et elle fut magnifique. Car le savant dont l'oreille est née un peu délicate à la place la plus haute, parmi les écrivains. Tandis que le littérateur, toujours de vingt ans en retard sur la science de ses contemporains, peine, pour plaquer ses mots sur la pensée des autres, le savant trouve la beauté par l'expression exacte de sa pensée.

(1) Mary J. DARMESTETER. Préface à *Nouvelles Études Anglaises*. — Pour tous détails biographiques sur James Darmesteter lire cette belle préface, la préface du même auteur au volume *Critique et politique*, la préface de James DARMESTETER aux *Reliques scientifiques* d'Arsène DARMESTETER, enfin l'article publié dans la *Revue de Paris*, le 1^{er} décembre 1894, et reproduit dans l'ouvrage *Penseurs et Poètes*, où Gaston PARIS raconte au milieu de quelles luttes se forma l'esprit de James Darmesteter, toutes ses hésitations au début de sa carrière, et combien il eut de mal à choisir sa voie parmi les nombreuses vocations qui papillotaient devant son esprit merveilleusement varié.

(2) Voir à la fin du tome II la note de la p. 206.

neuve. Style simple, sans artifice, et qui satisfait comme un fruit mûr dans sa peau colorée.

Tel était le style de Renan, tel fut celui de James Darmesteter qui, comme écrivain, lui était à peine inférieur, tandis que dans les questions techniques, où par la solidité de sa science et la sûreté de son jugement il perpétuait la grande tradition des Quatre-mère et autres savants illustres, il était sans rival (1).

Mais, malgré ses succès dans le monde des savants, il s'échappait sans cesse pour revenir à ses premiers rêves qui étaient de raconter, à un public un peu moins spécial, l'histoire de ceux qui ont chanté de beaux chants aux hommes, ou de leur parler, lui aussi, dans cette langue du poète qui s'adresse moins à l'esprit qu'au cœur.

Car non seulement il pensait que la « science n'a de valeur sérieuse et durable que si elle aboutit à une poésie » (2); mais il sentait, par toutes les forces d'intuition de son être souffrant, qu'il n'y a que l'artiste qui crée et, grandissant l'âme des hommes de toute la valeur de son souffle, les aide à vivre. Tout le reste est destruction. Oui, même cette histoire des religions qui était l'objet de sa vie. Sans doute elle est moins outréculante que ces philosophies à base de science qui remplacent les beaux mythes dont a longtemps vécu l'humanité, par des systèmes « construits autour de vieilles formules incomprises qu'elles croient avoir créés, systèmes qui sont nés non de syllogismes, mais

(1) Cette phrase résume les opinions de Max MÜLLER, BARBIER DE MEYNIARD, Michel BRÉAL et Gaston PARIS sur l'œuvre de James Darmesteter. Voir à la fin du tome II la note de la p. 206.

(2) *Proph. d'Isr.*, p. 202.

de sensations, non de la réflexion logique mais de ce groupement d'images qui fait les mythes (1), et qui ne sont le plus souvent qu'une mythologie qui s'ignore», une mythologie rétrécie et sans beauté. Car la philosophie, toutes les fois qu'elle veut entrer dans le principe premier, ne peut s'en tirer autrement «qu'à coup de métaphores. Et le mieux n'est-il pas ou de rester au bord, ou si l'on s'y plonge de s'abandonner franchement, et sans se duper soi-même, à la poésie et au rêve jusqu'au bout ? » (2).

Mais cette histoire des religions ne fait-elle que recueillir, raconter ces belles légendes qui ont échauffé le courage des hommes, calmé leurs doutes et les ont soutenus dans la dure nécessité de vivre ? Elle n'est pas seulement un folklore. Si elle ne s'occupe pas de la vérité en soi des choses qu'elle étudie, elle en connaît pourtant l'histoire, la destinée. Elle analyse et elle les compare ces histoires qui ne sont pas autre chose que des réponses aux questions éternellement angoissantes : qu'est-ce que le monde, que deviendra le monde ? Et moi-même que suis-je ? Et quand je ne serai plus, que serai-je cependant ?

Et ces réponses sont nombreuses et changeantes. Et l'historien voit le monde plein d'affirmations, de gestes, de rites, de formules, et quand il les compare il s'étonne que, souvent, l'une vaille autant que l'autre, et que les plus augustes aient la même origine qu'une petite pratique, ou ridicule ou cruelle, qui n'a pas cessé d'exister tout à fait de la surface de la terre. Et il est bien ainsi obligé de reconnaître que ces réponses n'ont pas été dictées par une bouche sacrée,

(1) et (2) *Essais Orientaux*, pp. 136-164 et suiv.

et unique, qui veut obéissance et confiance aveugle, mais par des bouches humaines, certes le plus souvent sans fraude, et qui croyaient parler au nom de l'Esprit ; que l'homme enfin n'est pas l'œuvre d'un Dieu antérieur au monde, mais que c'est l'homme qui a créé ses dieux à l'image de son rêve et qui les brise quand son rêve a changé, heureux si ce nouveau rêve « est plus doux et lui dit un idéal plus noble » (1).

Or quand une science trouve ces choses, quelque révérence, envers le passé mort, des maîtres comme Renan lui aient enseigné à garder, eût-elle pris soin, ayant peur d'elle-même, de dénommer *divin* ce besoin que, comme l'oiseau de faire son nid, l'homme a de créer des dieux, elle est bien obligée, c'est son objet, de les publier. Ce que le savant a trouvé avec toute la probité et la patience de sa recherche, il doit le dire sans « la plus petite dissimulation, sans l'altération la plus légère » (2). La science est une Révélation, et si elle s'approche plus près du fond des choses, elle est non moins mystérieuse que l'autre, peut-être la seule profondément mystérieuse. La bouche du savant n'est pas plus libre de se taire que la bouche du prophète. Celui qui est né pour chercher la vérité doit chercher la vérité. Celui qui a trouvé la vérité doit dire la vérité. Or la vérité de la science à laquelle J. Darmesteter avait consacré sa vie était un *non*. Car un mythe n'est actif qu'autant que les croyants ignorent qu'il est un mythe, et il n'y a pas plus sûr moyen de souffler sur une foi ou un enthousiasme

(1) *Proph. d'Isr.*, p. 202.

(2) Gaston PARIS, cité p. 494 du *Calendrier Manuel*, édité par l'Union pour la Vérité, 21, rue Visconti, Paris, 1912.

que de lui apprendre qu'il est fils d'invention humaine. C'est ainsi que James Darmesteter, après son frère Arsène, avait perdu la foi lorsque, remontant de Srauss qui réduit toute la vie du Christ en une poussière impalpable de mythes (1), à la division de l'ancien Testament en éléments élohistes et jéhovistes découverte par Astruc, il s'était demandé s'il était bien certain que, comme on le leur enseignait au Talmud-Thora, « c'était Moïse qui avait écrit la Bible, y compris le récit de la mort de Moïse, et l'histoire des Rois » (2). Et toute l'indulgence de Renan pour son Dieu mort, et sa puissance de sympathie pour un noble passé, eurent beau réconcilier en James Darmesteter « la religion et la pensée libre dans le culte commun de l'idéal » (3), il ne cessa de redouter comme son maître, comme toute sa génération, le « Dieu suivi d'un troupeau de prêtres, intronisé sur les autels dans la gloire et les sortilèges du culte [et qui n'est] qu'un despote équivoque comme le tyran antique, aussi puissant pour le mal que pour le bien » (4).

Ainsi, au moment où nous commençons à comprendre que la « religion est une des forces vives de l'humanité » (5), cette science même, qui nous enseigne le respect, vient nous apprendre que notre révérence s'adresse à une illusion, à un beau rêve que « l'humanité, sous les appels du dehors et du dedans, tisse et

(1) *N. Ét. Anglaises*, p. 102.

(2) *Reliques Scientifiques* Arsène DARMESTETER, p. XII.

(3) *Proph. d'Isr.*, p. 203.

(4) *Id.*, *Ibid.*

(5) *Id.*, p. 201.

déroule de sa propre substance, sur les fantasmagories de la nature, les étonnements de l'histoire, l'énigme de la destinée ; rêve traversé de cauchemars et d'extases, d'images difformes et sublimes, des souvenirs d'une animalité impure, et des pressentiments d'un avenir ultra-humain ; rêve interrompu, et toujours changeant ou toujours échangé ; car la vision d'une race, d'un peuple, d'un homme, passe dans l'œil des races voisines, l'ébranle, peu à peu l'emplit tout entier. Ainsi s'en va l'humanité, s'éveillant d'un rêve pour s'assoupir dans un autre (1). Et nous, désormais méfiants parce que nous nous sentons dupes, nous devenons incapables d'accomplir désormais ces gestes, de prononcer désormais ces paroles par lesquelles l'humanité avait reçu si longtemps la consolation et l'espérance, et toute notre obéissance et notre obédience d'hommes se changent en une admiration de dilettantes pour un bel hier mort.

Admiration légitime. Mais le regret l'est-il ? Pour des esprits intrépides, des esprits solitaires, et qui, désespérant de l'humanité, ne songent plus à la sauver d'un grand naufrage mais au moins à se sauver soi-même, non, certes. Ils ne sauraient choisir, Nietzsche l'a dit, meilleur symbole que le chevalier accompagné de la mort et du diable tel que l'a dessiné Dürer, « le Chevalier couvert de son armure, à l'œil dur, au regard assuré, qui, seul avec son cheval et son chien, poursuit impassiblement son chemin d'épouvante, sans souci de ses horribles compagnons et pourtant sans espoir... Schopenhauer [était] ce Chevalier... : il lui manquait

(1) *Proph. d'Isr.*, p. 201.

toute espérance, mais il voulait la vérité. Son pareil n'existe pas » (1).

Longtemps J. Darmesteter s'était cru de ceux-là. Il était jeune encore. La mort n'avait pas trop frappé autour de lui. Certes, le malheur et la maladie ne l'avaient pas, lui-même et les siens, épargnés. Les vrais grands hommes n'ont pas besoin de mensonges consolateurs (2). Ceux-là vivent sans avoir besoin de la perspective du ciel pour chercher l'infini ; ils n'ont pas besoin de la perspective de punitions et de récompenses pour connaître le devoir, et si le malheur frappe, « ils pleurent lorsque les pleurs viennent, sans espérer et sans maudire, et tombent lorsque l'heure sonne, dédaigneux et le sourire aux lèvres » (3).

Mais on a beau chasser les problèmes. Ils reviennent sans cesse faire le siège de notre esprit. Nous avons cru jadis vaincre les dieux par la prière ; puis par leur négation ; puis par leur ignorance. Mais ils savent plus d'un biais. Et lorsque Darmesteter crut en avoir fini, pour ses pairs intellectuels et pour lui-même, de toutes ces questions, de toutes ces inquiétudes, cette grande tendresse pour l'homme, cette sympathie universelle pour tous les êtres qu'il avait reçue en naissant Juif, les reposèrent de nouveau devant lui.

Qu'allaient devenir ces hommes trop peu maîtres d'eux-mêmes pour ne pas retourner à l'ivresse des plaisirs les plus bas dès que la main du maître invi-

(1) *Origine de la Tragédie*, p. 186, Mercure de France, Paris, 1901.

(2) Voir la note à la fin du tome II.

(3) *Légende Divine*, p. 85.

sible a levé sa menace ? Et cette foule hagarde de misérables sur qui toute la souffrance du monde n'a cessé de frapper, comment va-t-elle supporter la vie si elle perd la certitude des éternelles réparations ?

Naguère, dans un admirable poème « de sentiment biblique et de pensée positive, combinaison tout anglaise de Milton et de Spencer » (1), il s'était demandé ce qu'il adviendrait de l'humanité veuve du Christ, si les hommes consentiraient encore à vivre lorsque le pauvre Dieu qui les a tant aimés, maigre, saignant, désespéré, et poussé par une main invisible, aurait rejoint dans l'abîme silencieux du Schéol les autres dieux ses frères et ses victimes, les autres dieux que l'homme avait créés avant lui, et, pour lui obéir, lui avait sacrifiés ?

« Et un souffle passa sur le chaos, et l'enfer tressaillit jusqu'aux fibres dernières de ses racines. Un long frisson courut sur les hauteurs de l'abîme escarpé et les têtes sinistres » se dressèrent, des dieux et des déesses « qui flottèrent par le ciel quelque jour, de l'Océan d'où le soleil s'éveille à celui où le soir il s'endort ;

« Les dieux du Tigre et les dieux du Tibre, et ceux qui pleuraient sous les ombrages du Liban, ceux qui germèrent du limon du Nil, et ceux qui trônaient sur la neige de l'Himalaya.

« Tous les Dévas et toutes les Devis, tous les Baalim et toutes les Baaloth, tous les Néters et toutes les Nétertes, toutes les vagues et toute l'écume du fleuve Divin...

(1) *La Chute du Christ*, qui, publiée en 1879 chez Charavay frères, fut éditée en 1890 chez Lemerre, réunie avec d'autres poèmes, sous le titre de *La Légende Divine*.

« Et tous ces yeux ardents se rallumèrent dans la nuit... et je vis des hauteurs lointaines un spectre blanc descendre. Il venait ; il venait lentement, mais sans arrêt, sans retour... C'est le Christ, c'est le Fils de l'Homme, le Fils de la Vierge !...

« L'enfer le reconnaît lui aussi, et ses mille légions bondissent au-devant de l'hôte qui arrive ; elles lancent en avant leurs cols de reptiles, de chacals, de taureaux, et les torrents de flamme de leurs regards.

« Et la huée colossale jaillit des gueules de l'abîme :

« Te voilà donc enfin ici, ô Galiléen ! Te voilà donc blessé comme nous ! Te voilà donc semblable à nous !...

« Comment es-tu tombé du Ciel, étoile des étoiles, fils de la Vierge ? Toi qui disais dans ton cœur : Je suis Dieu pour un monde sans fin.

« Éternellement j'aurai mon trône au plus haut du ciel, par-dessus les étoiles : je règnerai par-dessus les idoles brisées, et mon nom seul tonnera aux oreilles de l'homme.

« Et voilà qu'à ton tour ta foudre est brisée ; tu es abattu, cèdre du Liban, et à ton tour, grand insulteur des dieux morts, tu descends parmi les dieux inanimés (1) ? »

Peu de chose est changé à la marche du monde. La nature reste impassible en présence de cette grande défaite, et, comme après tous les drames qui paraissent outrepasser les limites assignées à sa tolérance, elle continue, indifférente, son cours éternel.

(1) *La Chute du Christ*, dans *Légende Divine*, pp. 64-65 et pp. 78-80.

« Le ciel était aussi bleu que jadis, le soleil était toujours aussi chaud et aussi rouge, les étoiles étaient aussi blanches et aussi froides ; la vie et la mort étaient toujours aussi vivantes.

« La mer était toujours infinie et sans fond, et elle avait autant de calme et autant d'orages ; les cœurs étaient toujours aussi vastes et aussi profonds, et ils avaient autant de joies et d'agonies.

« Les fleuves roulaient toujours dans des lits aussi larges ; la souffrance et l'amour coulaient toujours à pleins bords. »

La plupart des hommes, aveuglés par l'action, ne s'apercevaient même pas de la catastrophe.

« Beaucoup vivaient comme toutes les choses qui avaient vécu avant eux, germaient au monde et pourrissaient ; secoués des spasmes du sanglot et du rire, vivaient oubliant, mouraient oubliés. »

Mais chez quelques natures altérées de certitude il y avait un vide horrible que rien ne pourrait plus jamais combler : « Sur tous les souffles de leur âme passait le simoun du néant ; leurs joies naissantes s'en flétrissaient avant d'éclore ; et leurs angoisses, désespérées, s'envenimaient d'un venin double. »

Ceux dont la bien-aimée avait à jamais fermé les lèvres s'accroupissaient à terre, et la tête dans les mains prononçaient les paroles qui dessèchent ;

Et « les mères en pleurs sur leurs enfants morts ne relevaient plus leurs yeux vers le ciel » (1).

On ne peut les laisser sans secours ces âmes qui,

(1) *La Chute du Christ*, dans *Légende Divine*, pp. 83-84.

certaines, ne sont pas les plus héroïques, ni de celles dont le monde a le plus besoin pour se diriger, mais qui ne sont ni les moins fines ni les moins pathétiques. Et leur existence est aussi indispensable au monde que celle des âmes les plus robustes. Car, de même qu'un orchestre bien composé doit posséder tous les timbres, une humanité harmonieuse doit contenir toutes les qualités, toutes les nuances d'âme. Et c'est le devoir des chefs, des maîtres, des grands, des vrais forts de les préserver toutes. Non, leur rôle n'est pas, en guidant les hommes vers les joyeuses dominations, vers l'exaltation des bonheurs gloutons et des ivresses sanglantes, d'annoncer la venue d'un type puissant mais unique d'hommes. C'est de grandir le monde, et eux-mêmes avec lui, en faisant foisonner ces variétés innombrables d'êtres que l'inlassable création a tant de plaisir à lancer dans les tourbillons de la vie.

Certes, ils ont fait bonne tâche ceux qui ont livré bataille à la vieille ennemie de la grandeur de l'homme lorsqu'elle ne voulait pas cesser de répéter que le vice, l'ignorance, et la misère, et la tristesse sont éternellement nécessaires, imposées par l'ordre naturel des choses et par la volonté de Dieu. Mais maintenant qu'ils ont entravé de liens solides ses mains absurdes, qu'ils lui laissent cependant un peu de mouvement et de vie pour soutenir ceux dont l'âme est impuissante à inventer sa règle, pour diriger ceux qui sont destinés à obéir, non à comprendre, pour caresser les tendres qui ne savent que souffrir et puis pleurer.

* * *

Ainsi pensait James Darmesteter, tandis que la mort tragique de sa mère adoucissait sa pensée naguère ironique et hautaine, et que cette figure chérie de son enfance grandissait et se sanctifiait dans sa mémoire. Il l'avait vue, cette pieuse et simple femme, frappée de tous les coups, veuve presque sans ressource, trouver, dans sa Bible aux caractères carrés usée par ses doigts pieux, le guide, le conseil, la parole consolatrice. Que fût-elle devenue si son fils, lorsqu'il avait cessé de croire, avait raillé devant elle cette foi qu'elle tenait des générations de rabbins dont elle était la descendante ? Mais il s'était contenté de l'aimer, la laissant croire. Et lui, ce fils respectueux de son foyer, resterait l'allié de ces inconscients qui vont parler aux foules sans avoir même l'excuse de les aimer, et faisant briller devant leurs yeux les scories d'une science mal comprise, leur prennent, sans rien leur donner en échange, les seules joies nobles qu'elles soient capables de goûter. Quand elles auront perdu ces belles voûtes et les hymnes adorables, que vont-elles trouver pour combler le grand vide ? Car ce n'est pas à elles, mais à leurs maîtres qu'ont été destinées ces consolations qui peuvent tout remplacer : un travail varié ; et la recherche qui, comme une chasse ou une prière, occupe tout le champ de la conscience ; et la joie de trouver, et la joie de créer. Non, rien ne leur fut donné que les coups hasardeux de la maladie et de la mort.

Depuis cette mort qui l'avait laissé seul, malgré tant de succès de carrière, sa vie passait terne et triste. Malgré la tendresse dont l'entouraient son frère et sa belle-sœur, il sentait, dans son âme tourmentée, toujours inquiète, une force « d'affection s'éteindre sans objet » ; il avait aussi conscience qu'il portait en lui « une lumière qui pourrait éclairer les hommes » et qu'il laissait s'éteindre inemployée, ou qu'il consumait dans des tâches techniques devant le public sec des publications savantes. Il savait que le temps nous presse, que, lorsqu'on est du petit nombre des élus qui ont une destinée, il faut se hâter de dire les paroles qu'on est digne de dire « sous peine de disparaître sans avoir rempli sa mission terrestre, sans avoir deviné l'énigme, incompris du monde indifférent et de soi-même (1). »

Et il vivait dans une époque incapable d'entendre ses paroles, un temps où la littérature « était vouée aux formes diverses du rut », où s'épanouissait « un moi bestial ou béat », et que l'extrême raffinement de l'intelligence avait ramené « par toutes les voies au débridement de la bête humaine » (2). Il vivait au milieu d'un peuple abandonné par son élite aux mains impures des politiciens (3), parce que des maîtres trop critiques, trop prudents ou trop fins, trop habiles à balancer, à peser tous les contradictoires, estimant du point de vue de l'éternel toutes choses, et trop incertaines, et trop petites, et trop

(1) *Nouvelles Études Anglaises*, p. 217.

(2) *Proph. d'Isr.*, p. x.

(3) Sur la haine qu'avait J. DARMESTETER des politiciens, et en particulier des politiciens radicaux, voir : *Lettres sur l'Inde*, p. xix et *Critique et Politique*, pp. 278 et suiv., et p. 282.

lointainés, s'étaient amusés à montrer aux jeunes hommes un monde dépourvu de sens, et flétri, où tout ce qui se fait se fait en vain.

« Et les deux voix tour à tour emplissaient mon âme : l'une était de vie et d'amour, l'autre était d'amour et de mort. Oh ! l'horrible duel des deux voix qui s'entrecroisaient dans mon cœur comme deux épées. Et quand les ondées fraîches de vie et d'espoir me montaient au cœur, je tremblais... du froid et du bris de cœur qui allaient venir, et je demandais la guérison de la vie.

« Que de fois, la nuit, j'invoquai avec rage le sommeil sans réveil, et au matin me roulai de désespoir et de terreur en revoyant la lumière blême !...

« Et parfois j'entendais une voix d'or ailée et vibrante..., qui me disait :

« C'est une coupe précieuse que la vie, traversée de tout ce qu'il y a de lumière au soleil : fût-elle pleine de poison jusqu'au bord, ne la brise pas !

« Et quelqu'un me dit : l'homme est un voyageur sur la terre, prends le bâton et va !

« — Où vas-tu, voyageur lointain ?

« — Cacher ma mort.

« — De quoi meurs-tu ?

« — Je meurs de la fatigue de vivre, et de sentir ce monde — si vaste — pour moi si vide.

« — Que n'as-tu cherché dans ton cœur de quoi le remplir ?

« — J'ai cherché et n'ai point trouvé.

« — Va donc et meurs ! (1) »

Et il alla, mais dans le grand voyage qu'il entre-

(1) *Alruna*, dans *Légende divine*, pp. 107-108.

prit dans l'Inde (1), pensant y servir sa science et y mourir, il retrouva et des raisons de vivre et l'exemple de peuples qui ont sauvé leurs raisons de vivre. Il put voir dans la réalité, et non plus dans les systèmes et dans les livres, une race conquérante et des races dominées, préservées de la dissolution et de la mort par les grandes forces qui maintiennent et conservent : les traditions et les religions.

Les Français ne sauraient-ils donc pas renoncer au cynisme de leur rire, au bruit déshonorant de leurs batailles intérieures comme cette race puissante, respectueuse et libre, qui, sous le front dur que lui imposa la nécessité de conquérir pour être, a gardé un tel besoin d'adoration et de prière qu'elle admet dans ses temples, dans ses Églises, ceux qui n'adorent presque plus qu'un nom, un rêve, l'ombre d'un rêve ?

Ne pourrait-elle donc pas vivre, cette patrie — vers laquelle il revenait, rapportant des découvertes, la confirmation de ses hypothèses, l'espoir d'une fiancée (2), et d'étranges chansons — dans la même paix sainte que ces familles de brahmanes où le grand-père, jugeant que les rites, les sacrifices, les observances, lui sont devenus inutiles, et que le seul culte qui convient à l'infini c'est la méditation et le détachement, regarde cependant sans dédain

(1) En 1886. Voir *Lettres sur l'Inde*.

(2) C'est dans son jardin de Péchaver qu'il lut, un jour, *Le Jardin Italien*, de la poétesse anglaise Mary ROBINSON. Le lyrisme, la délicatesse d'âme, de pensée, l'immense culture de cette jeune platonicienne inspirèrent à James Darmesteter une correspondance enthousiaste avec celle qui, poète, critique, historien des idées, devait parcourir, tant dans la littérature de son pays natal que dans la nôtre, la brillante carrière que l'on sait. A son retour en France, ils s'épousèrent.

son fils qui accomplit chaque jour ses devoirs sacrés, son petit-fils qui apprend par cœur les antiques hymnes. Car, pour que toutes les générations, ou toutes les classes vivent en paix les unes à côté des autres, il faut que chacun suive la croyance adaptée aux forces de son esprit, et, puisque au fond tous les hommes adorent le même Dieu, que ce Dieu se fasse accessible à chacun d'eux, s'abaisse jusqu'aux plus infimes (1).

Longtemps cet espoir avait paru impossible aux patriotes sensés qui, pour garder à leur pays une règle ou une foi, auraient voulu sauver le Dieu dont les mains adorables l'avaient autrefois arraché à la barbarie et lui avaient donné le trésor de ses cathédrales et de ses chants.

Leur bon vouloir avait été paralysé par les condamnations et les anathèmes dont l'Église avait accablé la science et la conscience modernes « qui changent et qui marchent » (2). Au lieu d'une « force d'action et de progrès » qu'elle avait été jadis, l'Église n'était plus qu'une force d'arrêt et de résistance. Après avoir longtemps « protégé les faibles et les souffrants, établi un peu de paix, d'ordre et même de justice dans la férocité du moyen âge, inspiré aux individus des merveilles de dévouement et de charité, de tous les préceptes descendus de la montagne [elle ne s'était souvenue] que d'un seul : rendez à César ce qui appartient à César ; mais [elle avait laissé] à

(1) MAX MULLER, *L'origine et le développement de la Religion étudiés et la lumière des religions de l'Inde* ; traduit par James DARMESTER, in-8°, Reinwald 1879, cité par Guyau, *Irréligion de l'Avenir*, p. 11.

(2) *Proph. d'Isr.*, p. v.

César de définir le droit de César, et au lieu de fortifier la justice, elle s'était crue appelée à justifier la force » (1). A mesure que le cœur de l'humanité se gonflait de puissances et d'espérances nouvelles, elle s'était raidie « dans une immutabilité qui n'est qu'une fiction de dogme et que toute son histoire dément dès la première heure (2) ». Et si elle continuait de s'y entêter on pouvait être sûr que tôt ou tard elle verrait s'écrouler non seulement toute la cosmogonie biblique, à laquelle il était enfantin d'attacher tant de prix, mais encore « les dogmes essentiels, l'incarnation, la résurrection, le mystère de la messe, toute la folie de la croix (3) ». Car, « de même que l'homme grandit de l'enfance à la vieillesse, l'idée du divin doit grandir en nous du berceau à la tombe. Une religion qui ne peut vivre et grandir en nous est une religion morte (4) ».

Mais un vieillard presque mourant avait compris enfin que les Rois, « en se couvrant de l'Église, l'entraînaient dans leur caducité » et que, « dans un pays tel que la France, incroyant et idéaliste, l'Église peut agir pour le bien sur ceux-là même qui vont ailleurs, si elle reprend l'âme de l'Évangile et redevient religion de l'Esprit (5) ». Après dix ans de recueillement et d'attente, sur un signe de Léon XIII, le 12 novembre 1890, les pères blancs du Sahara, « aux accents de la *Marseillaise*, annoncèrent à l'Europe monarchique et à l'Église le droit divin de la République (6) ».

(1) *Proph. d'Isr.*, p. VII.

(2) *Id.*, p. XIX.

(3) *Id.*, p. VI.

(4) GUYAU, *Irréligion de l'Avenir*, p. 11.

(5) et (6) *Crit. et Polit.*, p. 275.

Cette âme de l'Évangile, cette religion de l'Esprit, c'est un idéal très ancien, très antérieur même à l'Évangile, l'idéal de ces hommes inspirés qui ont fait « du droit une force, de l'idée un fait devant lequel tout se trouble », qui, « à force de croire à la justice, l'ont mise en marche dans l'histoire, qui ont eu un cri de pitié pour tous les malheureux, de vengeance pour tous les oppresseurs, de paix et d'alliance pour tous les peuples » ; c'est l'idéal de ces voyants, les prophètes, les maîtres incompris du Christianisme, qui ont élevé la voix en Israël aux grandes périodes de crise, et, il y a vingt-six siècles, à une heure où, comme de nos jours, le monde dépérissait de faim et de soif, « non de la faim après le pain, ni de la soif après l'eau, mais de la faim d'entendre la parole divine (1). »

« Le prophétisme ne viendra ni fonder une religion nouvelle, ni convertir le monde au Judaïsme. Comment élèverait-il de nouveaux autels, de nouveaux rites, de nouveaux mythes, lui qui voulait apprendre aux hommes à se passer des autels, des rites, des mythes ? Quant au Judaïsme, s'il a son droit et ses raisons de durer, comme dépositaire et gardien de la Bible, c'est une religion positive, fermée par le rite, et qui ne peut durer si elle renonce au rite, ni se propager si elle les conserve (2). »

Le rôle et la mission du prophétisme, « ce n'est donc pas d'ajouter au nombre des religions et des sacerdoce ». Mais il peut rendre à l'âme moderne, imprégnée de science, le courage d'affirmer ces grands partis pris que la science, indifférente et aussi bonne

(1) *Proph. d'Isr.*, pp. iv à xv. V. la note à la fin du tome II.

(2) *Id.*, p. xiii.

pour le mal que pour le bien, ne peut lui apporter ; il peut aussi « rendre à l'Église le souffle de l'avenir, en lui rendant le sens des formules d'où elle est sortie (1) ».

« Et le jour où l'Église catholique — par un coup d'audace qui lui est permis, sans se renier, puisqu'elle ne ferait que remonter à sa source — du haut de la chaire mettra dans la bouche du Christ la parole des prophètes, elle fera un nouveau baïl avec la vie et pourra reprendre, haut la main, la direction des sociétés humaines. Bien que la vie semble se retirer d'elle, elle est encore la seule force organisée d'Occident, le cœur dont les battements se feraient sentir jusqu'au bout du monde, si un sang rajeuni venait y battre. Ce centre unique d'où partait la parole obéie, aujourd'hui encore, dans une société désabusée et hostile, dès qu'un mot de bonne volonté en descend, un frémissement de filiale attente court à travers toute l'Europe catholique, protestante, infidèle. Depuis qu'il n'y a plus de Pape-Roi, la papauté dépouillée, devenue d'une façon plus frappante le centre idéal et immatériel... du grand empire catholique... semble sentir que dans l'acharnement des nations et des classes l'humanité attend un arbitre. Déjà elle s'essaye timidement à lever la voix dans le conflit des classes ; mais la fatalité de ses traditions, plus forte que son instinct, l'enferme dans un cercle de formules impuissantes et qui ne pénètrent pas. La révolution nécessaire, qui, sans changer un dogme, un rite, un geste de prêtre, changerait l'esprit du Christianisme, rendrait

(1) *Proph. d'Isr.*, pp. XIII-XIV.

à l'Europe un centre, un arbitre, un guide, referait de l'Église devenue l'obstacle, une force de vie ; peut-être faudra-t-il un schisme désastreux pour l'accomplir, peut-être suffira-t-il du génie d'un moine Hildebrand.

« Le Christianisme a reçu les formules des Prophètes, mais les a volatilisées en métaphores : saura-t-il en r~~appren~~dre le sens ? Tu étais venu accomplir les prophètes, accomplis-les (1) ! »

* * *

Ce beau livre enthousiasma les Juifs assimilés, la jeunesse universitaire qui devait bientôt se grouper autour du Comité d'action de la Gauche libérale, et de tous les hommes de bonne volonté qui rêvaient que toutes les croyances allaient s'unir dans des œuvres d'action morale ou un Congrès général des Religions. De ces conciliations que les dieux ne tolèrent que le jour où le dernier de leurs prêtres les a abandonnées, Anatole France souriait. Mais il consacra quelques belles pages à l'homme généreux qui les avait proposées :

« Plus spontané, plus rapide que son frère [Arsène Darmesteter], tout en intuitions soudaines, James était admirable pour la hardiesse et la variété des vues. Il abondait en idées générales, et l'on devinait dès lors que son activité dévorerait une large part de science et de poésie. Il n'avait ni la sérénité ni la prudence intellectuelle de son frère. Sa parole hâle-tante, brève, imagée, annonce un tout autre génie ;

(1) *Proph. d'Isr.*, pp. XVIII-XIX.

son regard fiévreux trahit le poète, et en vérité il est poète autant que savant. Je voudrais vous peindre ce noir regard d'arabe sur son pâle visage aux traits accentués, qui porte les traces d'une extrême délicatesse de tempérament. Je voudrais montrer tout ce qu'il y a de passion et d'ardeur dans cette enveloppe frêle. Du moins vous le retrouverez tout entier dans ses livres, dans son style éclatant et brisé, dans ses idées emportées, dans son impétueuse imagination.

« James Darmesteter est juif. Il en a le masque, il en a l'âme, cette âme opiniâtre et patiente qui n'a jamais cédé. Il est juif avec une sorte de fidélité qui est encore de la foi. Assurément il est affranchi de toute religion positive. Il a fait sa principale étude des mythes, et il s'est appliqué à reconnaître à la fois le mécanisme des langues et le mécanisme des religions. Il sait comment les croyances d'Israël se sont élaborées. Mais dans un certain sens il a gardé sa créance à la Bible des juifs. En dehors de toute confession, au-dessus de tout dogme, il est resté attaché à l'esprit des Écritures. Bien plus, par un tour original de la pensée, il fait entrer les plus belles parties du christianisme dans le judaïsme, et, ramenant l'église à la synagogue, il réconcilie la mère et la fille dans une Jérusalem idéale. Mais c'est la fille, comme de raison, qui reconnaît ses torts et confesse ses erreurs (1). »

Reconnaître ses erreurs, retourner à la Bible, accomplir les prophètes, c'était peut-être beaucoup

(1) Anatole FRANCE, *La Vie Littéraire*, tome IV, pp. 62 et suiv., Calmann-Lévy, éditeur.

demander à l'Église au moment où elle mariait toutes les puissances, les anciennes de sang, les nouvelles de culture et d'argent, pour étouffer les jeunes grondements de la classe ouvrière dans un ordre chrétien !

Les prophètes ! Leur voix était-elle vraiment la voix douce, la voix tendre ? Était-elle la voix docile qui conseille aux humbles d'accepter pour naturelle et éternelle cette éminente dignité du pauvre sans laquelle il ne peut y avoir de salut pour les bons maîtres ; la voix prudente et ferme qui les mène, éduqués, encadrés, dirigés par les prêtres, aux genoux des évêques de Léon XIII, le pape des ouvriers ?

Non, vraiment, ce n'était pas l'heure, quand tous les gens du monde se donnaient des baisers tremblants de paix sociale, de leur rappeler le vrai sens de ces voix. Et si l'Église ne les avait pas prudemment tenues serrées dans les linges sacrés des « figures », les riches les auraient entendues leur siffler aux oreilles :

« Malheur à ceux qui rendent des arrêts iniques ; aux greffiers qui écrivent des sentences injustes, chassant les pauvres de mon peuple ! Malheur à ceux qui joignent maison à maison, qui ajoutent champ à champ, jusqu'à ce qu'il ne reste plus de place dans le pays et qu'ils y soient seuls ! Malheur à ceux qui, dès le matin, courent après le vin et s'attardent la nuit dans la chaleur de l'ivresse ! La lyre et la harpe, le tambourin, la flûte et le vin, voilà leur vie. Je les ai rassasiés et ils ont couru à la maison de débauche ; chacun d'eux hennit après la femme de l'autre. C'est pourquoi les pleureurs ne pleureront pas sur lui : Ah ! mon frère, ah ! mes

steurs ! C'est la sépulture d'un âné qu'on lui donnera, traîné et jeté hors des murs de la ville (1). »

Et les riches se seraient enfuis, épouvantés, avec leur bonne volonté et leur argent.

C'est pourquoi l'éloquente apologie de James Darmesteter ne put décider l'Église à suspendre la guerre antijuive entreprise, depuis 1886, d'abord contre la goujaterie de la Finance juive et l'intolérance des Francs-Maçons juifs, puis contre tous les Juifs.

Plus il parlait de réconciliation, plus les coups tombaient drus. Contre les cris de haine qui, de tous les côtés, et d'en bas et d'en haut, battaient sur Israël, il ne connaissait que deux armes : la douceur et l'idéologie. Rien ne put le résoudre à changer de tactique. Rien. Ni une accusation à la Russe de crime rituel. Ni la fondation de la *Libre Parole* et ses injures. Ni les duels de Crémieu-Foa. Ni le duel et la mort du capitaine Mayer (2).

Et, le 15 février 1894, quelques jours avant la fameuse séance de la Chambre (3) où son ami Spuller proposait à « la démocratie et ses représentants » l'adoption d'un « esprit nouveau » dans leurs rapports avec l'Église, James Darmesteter, depuis peu directeur de la *Revue de Paris*, déclarait dans un long article que la France en avait assez des querelles religieuses, que l'heure heureuse était enfin venue, où tous les partis allaient pouvoir s'unir pour livrer en commun la seule lutte qui soit digne d'un homme

(1) ISAÏE, cité par J. DARMESTETER, *Proph. d'Isr.*, pp. 52s 54, 82, 80.

(2) Mars-avril 1892.

(3) 3 mars 1894.

et d'un Français : la lutte contre l'ignorance, le vice et la misère.

Enfin, il se remit à relire la vieille Bible hébraïque de sa mère dont il voulait extraire et traduire tous les versets qui pourraient « servir encore à soutenir et à consoler » les hommes. Il songeait à les réunir en une sorte « d'Évangile Éternel que chacun pourrait lire, qui ne blesserait aucune foi, et qui serait pour tous une aide dans le combat spirituel (1) », lorsqu'il mourut à Maisons-Laffitte, « d'une mort d'enfant, comme dans un rêve », le 19 octobre 1894.

Le 23 octobre, la *Libre Parole* annonçait l'arrestation du capitaine Alfred Dreyfus.

(1) Voir note à la fin du tome II.

Zangwill raconte l'histoire d'un enfant né dans une vieille maison de Venise (1). A quelques mètres, à droite, un portique s'ouvrait sur un canal, mais une grille maussade en barrait la sortie. Derrière la haute demeure, l'eau d'un autre canal servait de clôture. Des gardiens de Venise surveillaient les portes qui menaient à la ville, les fermaient tous les soirs à minuit et les laissaient fermées les samedis et les jours de fêtes juives. Mais l'enfant n'avait aucun désir de passer les portes et ne se sentait pas du tout prisonnier. Non, le ghetto pour lui était un univers immense, rempli de tout ce que le cœur d'un enfant de treize ans peut désirer. Il était plein de vie, avec du soleil sur la place, et des pigeons, et le puits où des femmes venaient remplir leurs cruches ; avec des boutiques où des hommes à barbe noire, coiffés d'un turban jaune, négociaient en hébreu ; avec des quais où des barques accostent, chargées de légumes et de fruits lumineux.

Du monde qui était de l'autre côté, il ignorait tout sinon qu'il était immense et hostile, et cruel,

(1) A Child of the Ghetto, dans *Dreamers of the Ghetto*.

et qu'il envoyait dans sa demeure des vieilles femmes qui osaient allumer le feu et travailler le samedi.

Mais un jour de grande fête, le jour de Kippour, au milieu de l'interminable office, parce qu'il n'est encore qu'un enfant qui va s'évanouir s'il reste un instant de plus dans l'air surchauffé, son père veut qu'il sorte de la synagogue, qu'il se promène, qu'il respire. Le ghetto est désert, les boutiques fermées, le silence est partout sur l'eau et sur les pierres. Sur les synagogues, d'où s'élève le murmure inlassable des prières, tout le respect de l'univers semble s'accumuler, comme si la création tout entière attendait dans l'angoisse les paroles terribles du jugement.

L'enfant va, l'enfant erre, l'estomac vide, les tempes battantes, la bouche sèche. Le gardien de la porte du ghetto est endormi près des chaînes. Il va droit devant lui dans la ville inconnue.

Mais, tandis qu'il s'avance, il rencontre des hommes affairés, des femmes qui portent des enfants dans leurs bras et leur sourient. Les gondoles circulent, les boutiques sont pleines de monde. Une musique l'attire sur une place immense, bordée de colonnades, où des messieurs et des dames, en costumes magnifiques, bavardent, boivent et rient, assis autour de petites tables. Il voit une tour carrée s'élever vers les cieux aussi haut que la tour de Babel au-dessus du désert. Les dômes et les clochetons d'un monument scintillent comme le Temple de Sion, et de sa face sortent quatre de ces énormes bêtes, dites chevaux par la Bible, et sur qui Pharaon entreprit de poursuivre les Israélites à travers la Mer Rouge. Une pauvre femme,

tête nue, entre dans le Temple enchanté. L'enfant entre derrière elle. Et au milieu de ces piliers, de ces arches, sous ces voûtes ruisselantes de mosaïques, dans ces ténèbres d'or il la regarde qui s'agenouille et qui prie. Et elle se trouvait du côté des hommes, et non pas dans un Temple, mais dans un de ces endroits défendus nommés Églises, où vont ces déserteurs abhorrés, anathèmes du ghetto. Et tandis qu'il s'étonne et admire, un peu tremblant d'être là lui aussi, un être étincelant, avec un bicorné, un baudrier et une épée, marche sur lui d'un air terrible et lui ordonne d'enlever tout de suite son chapeau.

Il s'enfuit effrayé. Il traverse la foule, se perd dans les ruelles, ne retrouve que tard son quartier. Il rentre dans son Temple. L'office n'est pas encore fini. Le crépuscule tombe. Les blanches figures drapées dans leurs vêtements mortuaires confessent leurs péchés, se frappent la poitrine, pleurent, se lamentent. « La minute approchait où vont être scellés les livres du jugement. Alors tous se jetèrent en avant, le front sur les dalles, proclamant, et proclamant, et encore et encore : le Seigneur est Dieu, le Seigneur est Dieu. C'était la minute où, d'ordinaire, l'enfant éprouvait la plus solennelle angoisse. Mais, ce soir, il ne pouvait chasser de son esprit le souvenir de la place joyeuse, et de la merveilleuse Église où d'autres gens priaient d'autres prières. Quelque chose de nouveau était entré dans son esprit : le sens d'un plus vaste univers au dehors dont l'étendue et l'étrangeté troublaient son âme d'une inquiétude ineffable. Il avait cessé d'être un enfant du ghetto. »

Vous aussi vous avez couru cette étrange aventure de sortir du ghetto, Juifs français. Et vous avez été pris si fort par la musique des villes, la beauté des Églises, et par l'air parfumé qu'on respire sous le soleil des champs, qu'un soir, et les premiers en Europe, vous n'avez plus voulu rentrer dans vos sombres quartiers.

D'abord vous avez reçu plus d'une rebuffade, car vous oubliiez parfois d'enlever vos chapeaux. Mais vous supportiez tout, tant votre joie d'être des « citoyens » vous enivrait. Et les esprits les plus grands de votre temps prenaient votre défense. Vous avez, vous disaient-ils, une patrie. Vous êtes libres. Vous pouvez aller et venir. Mais il faut être sages. Il ne faut pas choquer. Le monde est exigeant et n'aime pas les hommes qui sont trop différents des autres hommes.

Vous avez cru au pacte et vous avez écouté le bon conseil. Vous avez fait couper vos barbes, raccourcir vos cheveux, et retenu vos gestes. Vous avez négligé les vieux jargons qui vous liaient aux autres Juifs, et parfois même, vous avez pris des leçons de diction pour effacer l'accent de votre voix un peu rauque.

Mais vous n'oubliiez pas vos antiques prières, ni le saint repos du samedi, ni le son du Schofar, ni la fête des tentes, ni le pain sans levain de la Pâque, ni que partout où est un père là est le prêtre ; et vous restiez les amis de vos rabbins.

Tout le monde dansait. Votre fidélité lui parut un scandale. Il se moqua de vous, vieux peuple usé, peuple inassimilable, toujours les yeux tournés vers le passé : c'est pour que tu regardes avec nous

vers l'avenir que nous t'avons fait libre. Avec nous en avant, ou disparaïs !

Mais vous avez élevé vos Écritures. Vous avez répondu : hommes ingrats, quand vous étiez encore des esclaves nous choissions nos chefs, nous gourmandions nos Rois, notre Sénat votait ; les lois que vous venez de proclamer ce sont les nôtres ; vous n'avez rien de grand qui ne vienne de nous ; et le Dieu raisonnable que vous adorez maintenant, l'Etre suprême, ce Dieu, c'est notre Dieu !

Mais la France est mobile et change souvent d'âme. Et penchée sur des machines, et des cornues, et des systèmes, murmura : qu'est-ce que Dieu ?

— Le Dieu Un, le Dieu dont on tait le nom, et qui aime les hommes, notre Dieu qui vaincra le Mal, c'est la Science.

Et la France éclatant de rire : la Science, je n'y crois plus.

Et jamais rebutés — vous aviez reçu tant d'avanies dans vos exils et vos voyages — vous vous êtes remis à étudier vos livres. Et, comme l'Écriture est « ployable à tous biais (1) », vous y avez trouvé votre réponse :

Ce Christ dont tu te remets à rêver fut un de nos prophètes, et si tu écoutais le sens profond de ses paroles, sans doute tu vaudrais mieux.

Alors une foule furieuse de soldats et de prêtres se dressa devant vous et cria :

Silence, peuple orgueilleux, peuple opiniâtre, missionnaire du Mal ! Expliquer les prophètes, toi l'erreur totale, toi qui as perdu l'intelligence des

(1) PASCAL, MONTAIGNE.

prophètes ! Tu pouvais trafiquer en paix dans tes quartiers. Nous te méprisions tant que nous t'y laissions vivre. Retournes-y. Tu n'en sortiras plus jusqu'à ce que le voile de ton cœur se déchire. Tant que tu ne te seras pas arraché de tes ténèbres il n'y a pas de place pour tes fils parmi nous !

Alors vous avez appelé à l'aide et vous êtes tournés vers ces classes, comme vous lasses d'être sacrifiées sans fin à des paroles prononcées il y a dix-neuf cents ans. Et vous vous êtes aventurés dans leurs faubourgs. Et là, dans des arrière-boutiques, dans des bals, vous avez escaladé des tribunes drapées d'étoffes rouges, et à ces hommes aux robustes corps, aux poings solides leur montrant le portrait de Karl Marx et de Lassalle, vous avez déclaré : ceux qui sont venus pour vous rendre l'espoir et le courage, ceux qui seront vos libérateurs, ce sont des Juifs.

Ils vous ont protégés. Et vous êtes partis avec leur camp à la bataille. Mais quand ils eurent remporté votre victoire et vous en ont demandé le prix, vous fûtes stupéfaits de ce que vous aviez fait. Vous vous êtes souvenus soudain que vous êtes une Bourgeoisie. Vos industriels se sont remis à être durs comme les autres. Et parce que vos banquiers ont retiré la clef de leurs tiroirs, les conducteurs du Peuple, vos alliés d'hier, ont fait la grosse voix et vous ont laissés tout seuls, et la foule grondante à vos mollets.

Vos grands-pères étaient seuls comme vous, Juifs français.

Mais eux ils acceptaient leur solitude glorieuse.

Ils ne disaient pas à tout le monde : je suis pareil à toi. Non. Mais : je suis l'élu. Le Seigneur m'a mis au milieu de vous pour être son témoin. Je suis votre lumière. Voilà ma Mission : je nie l'idolâtrie Baal, les Astartés, et le Dieu enfant, né d'une femme. Ma maison est une maison de prières ouverte à tous les peuples, mais, moi, je n'irai pas prier dans la maison de prières des autres, tant qu'ils n'adoreront pas mon Dieu qui doit les unir tous.

Si un de leurs enfants, séduit par les honneurs, les richesses, la liberté qu'on ne cessait de leur offrir pour qu'ils renoncent, oubliant la merveilleuse plante de mystère dont ils avaient reçu le dépôt, avait faibli, ils lui interdisaient l'entrée de leur maison et ils prenaient le deuil, comme s'il était mort.

Lorsque, sur leur chemin, ils rencontraient des images ou des signes qui les contredisaient, ils abaissaient les yeux, détournaient le visage, et lorsqu'aux carrefours une croix apparaissait brusquement devant eux, vite, ils crachaient à terre.

Quand des moines convertisseurs les poussaient en troupeaux, dans les Églises, pour les forcer d'entendre les paroles du Dieu qu'ils avaient refusé, eux, comme Ulysse au milieu des sirènes, ayant rempli leurs oreilles de cire, se tenaient, majestueux et sourds, le visage impassible, debout.

Et les Vendredis Saints, lorsque le peuple en pleurs de la mort de son Dieu, après avoir entendu les imprécations des prêtres, puis cette prière sur les « perfides Juifs » qu'en horreur de leur crime on ne peut prononcer en ployant les genoux, s'écoulait en frémissant des cathédrales, et, suivant la

procession hurlante des pénitents, marchait sur les ghettos.

Alors eux, bravement, dressaient des barricades, couraient chercher des armes cachées au fond de leurs maisons, tuaient tout ce qui s'approchait trop près des murs, et le soir, épuisés, entendant enfin céder les portes, retournaient leurs épées contre leurs enfants, leurs vieillards et leurs femmes, allumaient l'incendie en chantant des cantiques, et se jetaient eux-mêmes au milieu du brasier.

1913.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME I

Avant-Propos	v
Préface de 1913	xv
Israël Zangwill	1
Chad Gadya.	5
Le Ghetto.....	17
Les Enfants du Ghetto.	26
L'Humour juif	39
Les Pogromes.	60
Sionisme et Territorialisme.....	74
Israël Zangwill en Italie	106
Watchman waht of the night?.....	128
Otto Weininger	165
James Darmesteter.....	201

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE VINGT-
NEUF MAI MIL NEUF CENT
VINGT-HUIT PAR L'IMPRIMERIE
ORLÉANAISE, A ORLÉANS, POUR
— BERNARD GRASSET —